BnF Gallica

Traité des trois imposteurs

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

Arpe, Peter Friedrich (1682-1740). Auteur du texte. Traité des trois imposteurs. 1768.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter **utilisation.commerciale@bnf.fr**.

De

TRAITÉ

DES TROIS

IMPOSTEURS.

BIBLIOTHEQUE DE L'ARSENAL

A YVERDON
De l'Imprimerie du Professeur DE FELICE.

M. DCC. LXVIII.

8° T. 10. 413

TRAITÉ

DES

TROIS IMPOSTEURS.

CHAPITRE I.

De Dieu.

§. 1.

QUOIQU'IL importe à tous les hommes de connoître la vérité, il y en a très-peu cependant qui jouissent de cet avantage : Les uns sont incapables de la rechercher par eux-mêmes, les autres ne veulent pas s'en

donner la peine. Il ne faut donc pas s'étonner ſi le monde eſt rempli d'opinions vaines & ridicules ; rien n'eſt plus capable de leur donner cours que l'ignorence ; c'eſt-là l'unique ſource des fauſſes idées que l'on a de la Divinité, de l'Ame, des Eſprits & de preſque tous les autres objets qui compoſent la Religion. L'uſage a prévalu, l'on ſe contente des préjugés de la naiſſance, & l'on s'en rapporte ſur les choſes les plus eſſentielles à des perſonnes intéreſſées qui ſe font une loi de ſoûtenir opiniâtrement les opinions reçues, & qui n'oſent les détruire de peur de ſe détruire eux-mêmes.

§. 2.

Ce qui rend le mal ſans remède, c'eſt qu'après avoir établi les fauſſes idées qu'on a de Dieu, on n'oublie rien pour engager le peuple à les croire, ſans lui permettre de les examiner ; au contraire on lui donne de l'averſion pour les Philoſophes ou les véritables Savans, de peur que la raiſon qu'ils enſeignent ne lui faſſe connoître les erreurs où il eſt plongé. Les partiſans de ces abſurdités ont ſi bien réuſſi qu'il eſt dangereux de les combatre. Il importe trop à ces impoſteurs

posteurs que le peuple soit ignorant, pour souffrir qu'on le désabuse. Ainsi on est contraint de déguiser la vérité, ou de se sacrifier à la rage des faux Savans, ou des ames basses & intéressées.

§. 3.

Si le Peuple pouvoit comprendre en quel abîme l'ignorance le jette, il secoueroit bientôt le joug de ses indignes conducteurs; car il est impossible de laisser agir la raison sans qu'elle découvre la vérité.

Ces imposteurs l'ont si bien senti, que pour empêcher les bons effets qu'elle produiroit infailliblement, ils se sont avisés de nous la peindre comme un monstre qui n'est capable d'inspirer aucun bon sentiment, & quoiqu'ils blâment en général ceux qui sont déraisonnables, ils seroient cependant bien fâchés que la vérité fût écoutée. Ainsi l'on voit tomber sans-cesse dans des contradictions continuelles ces ennemis jurés du bon sens; & il est difficile de savoir ce qu'ils prétendent. S'il est vrai que la droite raison soit la seule lumière que l'homme doive suivre, & si le peuple n'est pas aussi incapable de raisonner qu'on tache de le persuader, il faut que ceux qui cherchent à l'instruire

s'appliquent à rectifier ſes faux raiſonnemens, & à détruire ſes préjugés ; alors on verra ſes yeux ſe deſſiller peu-à-peu & ſon eſprit ſe convaincre de cette vérité, que Dieu n'eſt point ce qu'il s'immagine ordinairement.

§. 4.

Pour en venir à bout, il n'eſt beſoin ni des hautes ſpéculations, ni de pénétrer fort avant dans les ſecrets de la nature. On n'a beſoin que d'un peu de bon ſens pour juger que Dieu n'eſt ni colère ni jaloux ; que la juſtice & la miſéricorde ſont des faux titres qu'on lui attribue ; & que ce que les Prophêtes & les Apôtres en ont dit ne nous apprend ni ſa nature ni ſon eſſence.

En effet, à parler ſans fard & à dire la choſe comme elle eſt, ne faut-il pas convenir que ces Docteurs n'étoient ni plus habiles ni mieux inſtruits que le reſte des hommes ; que bien loin de là, ce qu'ils diſent au ſujet de Dieu eſt ſi groſſier, qu'il faut être tout-à-fait peuple pour le croire ? Quoique la choſe ſoit aſſez évidente d'elle-même, nous allons la rendre encore plus ſenſible, en examinant cette queſtion : S'il

y a quelque apparence que les Prophêtes & les Apôtres ayent été autrement conformés que les autres hommes ?

§. 5.

Tout le monde demeure d'accord que pour la naiſſance & les fonctions ordinaires de la vie, ils n'avoient rien qui les diſtinguât du reſte des hommes ; ils étoient engendrés par des hommes, ils naiſſoient des femmes, & ils conſervoient leur vie de la même façon que nous. Quant à l'eſprit, on veut que Dieu animât bien plus celui des Prophêtes que des autres hommes, qu'il ſe communiquât à eux d'une façon toute particulière : On le croît d'auſſi bonne foi que ſi la choſe étoit prouvée ; & ſans conſidérer que tous les hommes ſe reſſemblent, & qu'ils ont tous une même origine, on prétend que ces hommes ont été d'une trempe extraordinaire, & choiſis par la Divinité pour annoncer ſes oracles. Mais outre qu'ils n'avoient ni plus d'eſprit que le vulgaire, ni l'entendement plus parfait, que voit-on dans leurs écrits qui nous oblige à prendre une ſi haute opinion d'eux ? La plus grande partie des choſes qu'ils ont dites eſt ſi obſcure que l'on n'y entend rien,

&

& en ſi mauvais ordre qu'il eſt facile de s'appercevoir qu'ils ne s'entendoient pas eux-mêmes, & qu'ils n'étoient que des fourbes ignorans. Ce qui a donné lieu à l'opinion que l'on a conçue d'eux, c'eſt la hardieſſe qu'ils ont eue de ſe vanter de tenir immédiatement de Dieu tout ce qu'ils annonçoient au peuple ; créance abſurde & ridicule, puiſqu'ils avouent eux-mêmes que Dieu ne leur parloit qu'en ſonge. Il n'eſt rien de plus naturel à l'homme que les ſonges, par conſéquent il faut qu'un homme ſoit bien effronté, bien vain, & bien inſenſé pour dire que Dieu lui parle par cette voïe, & il faut que celui qui y ajoute foi ſoit bien crédule & bien fol pour prendre des ſonges pour des oracles divins. Suppoſons pour un moment que Dieu ſe fit entendre à quelqu'un par des ſonges, par des viſions, ou par telle autre voïe qu'on voudra l'imaginer, perſonne n'eſt obligé d'en croire ſur ſa parole un homme ſujet à l'erreur, & même au menſonge & à l'impoſture : auſſi voyons-nous que dans l'ancienne Loi l'on n'avoit pas, à beaucoup près, pour les Prophêtes autant d'eſtime qu'on en a aujourd'hui. Lorſqu'on étoit las de leur babil, qui ne tendoit ſouvent qu'à ſemer la ré-

volte

volte, & à détourner le peuple de l'obéiſſance due aux Souverains, on les faiſoit taire par divers ſupplices : Jéſus-Chriſt lui-même n'échappa point au juſte châtiment qu'il méritoit ; il n'avoit pas comme Moyſe une armée à ſa ſuite pour défendre ſes opinions : (*a*) ajoutez à cela que les Prophêtes étoient tellement accoûtumés à ſe contredire les uns les autres, qu'il ne s'en trouvoit pas dans quatre cens (*b*) un ſeul de véritable. De plus, il eſt certain que le but de leurs Prophéties, auſſi bien que des loix des plus célébres légiſlateurs, étoit d'éterniſer leur mémoire, en faiſant croire aux peuples qu'ils conféroient avec Dieu. Les plus fins politiques en ont toujours uſé de la ſorte, quoique cette ruſe n'ait pas toujours réuſſi à ceux qui, à l'imitation de Moyſe, n'avoient pas le moyen de pourvoir à leur ſûreté.

§. 6.

(*a*) Moyſe fit mourir tout d'un coup 24000. hommes pour s'être oppoſés à ſa Loi.

(*b*) Il eſt écrit au premier Livre des Rois, Chap. 22, ℣. 6, qu'Achab, Roi d'Iſraël conſulta 400. Prophêtes, qui ſe trouverent tous faux, par les ſuites de leur Prophéties.

§. 6.

Cela posé, examinons un peu l'idée que les Prophêtes ont eue de Dieu. S'il faut les en croire, Dieu est un Etre purement corporel ; Michée le voit assis ; Daniel, vêtu de blanc & sous la forme d'un vieillard ; Ezéchiel le voit comme un feu, voilà pour le Vieux-Testament. Quant au Nouveau, les Disciples de Jésus-Christ s'imaginent le voir sous la forme d'une colombe, les Apôtres sous celle de langues de feu, & St. Paul enfin comme une lumière qui l'éblouit & l'aveugle. Pour ce qui est de la contradiction de leurs sentimens, Samuel (*a*) croyoit que Dieu ne se repentoit jamais de ce qu'il avoit résolu; au contraire Jérémie (*b*) nous dit que Dieu se repent des conseils qu'il a pris. Joël (*c*) nous apprend qu'il ne se repent que du mal qu'il a fait aux hommes : Jérémie dit qu'il ne s'en repent point. La Genèse (*d*) nous enseigne que l'homme est

maître

(*a*) Cap. 15, ℣. 2, & 9.
(*b*) Cap. 18, ℣. 10.
(*c*) Cap. 2, ℣. 18.
(*d*) Cap. 4, ℣. 7.

maître du péché, & qu'il ne tient qu'à lui de bien faire, au lieu que St. Paul (*a*) assure que les hommes n'ont aucun empire sur la concupiscense sans une grace de Dieu toute particuliere &c. Telles sont les idées fausses & contradictoires que ces prétendus inspirés nous donnent de Dieu, & que l'on veut que nous en ayons, sans considérer que ces idées nous représentent la Divinité comme un être sensible, matériel & sujet à toutes les passions humaines. Cependant on vient nous dire après cela que Dieu n'a rien de commun avec la matiere, & qu'il est un Etre incompréhensible pour nous. Je souhaiterois fort savoir comment tout cela peut s'accorder, s'il est juste d'en croire des contradictions si visibles & si déraisonnables, & si l'on doit enfin s'en rapporter au témoignage d'hommes assez grossiers pour s'imaginer, non-obstant les sermons de Moyse, qu'un Veau étoit leur Dieu! Mais sans nous arrêter aux rêveries d'un peuple élevé dans la servitude & dans l'absurdité, disons que l'ignorance a produit la croyance de toutes les impostures & les erreurs qui regnent aujourd'hui parmi nous.

CHAP

(*a*) Rom. 15, 9, ℣. 10.

CHAPITRE II.

Des raiſons qui ont engagé les hommes à ſe figurer un Etre inviſible qu'on nomme communément Dieu.

§ 1.

CEux qui ignorent les cauſes phyſiques ont une crainte (*) naturelle qui procede de l'inquiétude & du doute oú ils ſont s'il exiſte un Etre ou une puiſſance qui ait le pouvoir de leur nuire ou de les conſerver. De là le penchant qu'ils ont à feindre des cauſes inviſibles, qui ne ſont que les Phantômes de leur imagination, qu'ils invoquent dans l'adverſité & qu'ils louent dans

---

(*) *Cætera, quæ fieri in terris, Cæloque tueatur*
Mortales pavidis cùm pendent mentibu' ſæpe
Efficiunt animos humileis formidine Divûm
Depreſſoſque premunt ad terram, propterea quòd
Ignorantia cauſarum conferre Deorum
Cogit ad imperium res, & concedere regnum: &
Quorum operum cauſas nulla ratione videre
Poſſunt hæc fieri Divino numine rentur.
Lucret. de rer. nat. Lib. VI. ℣. 49. & ſeqq.

dans la prospérité. Ils s'en font des Dieux à la fin, & cette crainte chimérique des puissances invisibles est la source des Religions que chacun se forme à sa mode. Ceux à qui il importoit que le peuple fût contenu & arrêté par de semblables rêveries ont enrretenu cette semence de Religion, en ont fait une loi, & ont enfin réduit les peuples, par les terreurs de l'avenir, à obéir aveuglement.

§. 2.

La source des Dieux étant trouvée, les hommes ont cru qu'ils leur ressembloient, & qu'ils faisoient comme eux toutes choses pour quelque fin. Ainsi ils disent & croyent unanimement que Dieu n'a rien fait que pour l'homme, & réciproquement que l'homme n'est fait que pour Dieu. Ce préjugé est général, & lorsqu'on réfléchit sur l'influence qu'il a dû nécessairement avoir sur les mœurs & les opinions des hommes, on voit clairement que c'est là qu'ils ont pris occasion de se former des idées fausses du bien & du mal, du mérite & du démérite, des louanges & de la honte, de l'ordre & de la confusion, de la beauté &

de

de la difformité, & des autres choſes ſemblables.

§. 3.

Chacun doit demeurer d'accord que tous les hommes ſont dans une profonde ignorance en naiſſant, & que la ſeule choſe qui leur ſoit naturelle, eſt de chercher ce qui leur eſt utile & profitable : de là vient 1°. qu'on croit qu'il ſuffit pour être libre de ſentir en ſoi-même qu'on peut vouloir & ſouhaiter ſans ſe mettre nullement en peine des cauſes qui diſpoſent à vouloir & à ſouhaiter, parce qu'on ne les connoît pas. 2°. Comme les hommes ne font rien que pour une fin qu'ils préférent à toute autre, ils n'ont pour but que de connoître les cauſes finales de leurs actions, & ils s'imaginent qu'après celà ils n'ont plus aucun ſujet de doute, & comme ils trouvent en eux-mêmes & hors d'eux pluſieurs moyens de parvenir à ce qu'ils ſe propoſent, vû qu'ils ont, par exemple, des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, un ſoleil pour les éclairer, &c, ils ont conclu qu'il n'y a rien dans la nature qui ne ſoit fait pour eux, & dont ils ne puiſſent jouir & diſpoſer ; mais comme ils ſavent que ce n'eſt point

point eux qui ont fait toutes ces choſes, ils ſe ſont cru bien fondés à imaginer un être ſuprême auteur de tout, en un mot ils ont penſé que tout ce qui exiſte étoit l'ouvrage d'une ou de pluſieurs Divinités. D'un autre côté la nature des Dieux que les hommes ont admis leur étant inconnue, ils en ont jugé par eux-mêmes, s'imaginant qu'ils étoient ſuſceptibles des mêmes paſſions qu'eux; & comme les inclinations des hommes ſont différentes, chacun a rendu à ſa Divinité un culte ſelon ſon humeur, dans la vue d'attirer ſes bénédictions & de faire ſervir par là toute la nature à ſes propres deſirs.

§. 4.

C'eſt de cette maniére que le préjugé s'eſt changé en ſuperſtition; il s'eſt enraciné de telle ſorte, que les gens les plus groſſiers ſe ſont cru capables de pénétrer dans les cauſes finales, comme s'ils en avoient une entiere connoiſſance. Ainſi au lieu de faire voir que la nature ne fait rien en vain, ils ont cru que Dieu & la nature penſoient à la façon des hommes. L'expérience ayant fait connoître qu'un nombre infini de calamités troublent les douceurs

de

la vie comme les orages, les tremblemens de terre, les maladies, la faim, la ſoif, &c. on attribua tous ces maux à la colère céleſte, on crut la Divinité irritée contre les offenſes des hommes, qui n'ont pû ôter de leur tête une pareille chimére, ni ſe déſabuſer de ces préjugés par les exemples journaliers qui leur prouvent que les biens & les maux ont éte de tout tems communs aux bons & aux méchans. Cette erreur vint de ce qu'il leur fut plus facile de demeurer dans leur ignorence naturelle que d'abolir un préjugé reçu depuis tant de ſiècles, & d'établir quelque choſe de vraiſemblable.

§. 5.

Ce préjugé les a conduits à un autre, qui eſt de croire que les jugemens de Dieu étoient incompréhenſibles, & que par cette raiſon la connoiſſance de la vérité étoit au-deſſus des forces de l'eſprit humain; erreur où l'on ſeroit encore, ſi les mathématiques, la phyſique & quelques autres ſciences ne l'avoient détruite.

§. 6.

Il n'eſt pas beſoin de longs diſcours pour montrer

montrer que la nature ne ſe propoſe aucune fin, & que toutes les cauſes finales ne ſont que des fictions humaines. Il ſuffit de prouver que cette doctrine ôte à Dieu les perfections qu'on lui attribue. C'eſt ce que nous allons faire voir.

Si Dieu agit pour une fin, ſoit pour lui-même, ſoit pour quelque autre, il deſire ce qu'il n'a point, & il faudra convenir qu'il y a un tems auquel Dieu n'ayant pas l'objet pour lequel il agit, il a ſouhaité de l'avoir : ce qui eſt faire un Dieu indigent. Mais pour ne rien omettre de ce qui peut appuyer le raiſonnement de ceux qui tiennent l'opinion contraire ; ſuppoſons, par exemple, qu'une pierre qui ſe détache d'un bâtiment, tombe ſur une perſonne & la tue, il faut bien diſent nos ignorens, que cette pierre ſoit tombée à deſſein de tuer cette perſonne ; or celà n'a pu arriver que parce que Dieu l'a voulu. Si on leur répond que c'eſt le vent qui a cauſé cette chûte dans le tems que ce pauvre malheureux paſſoit, ils vous demanderont d'abord, pourquoi il paſſoit préciſément dans le moment que le vent ébranloit cette pierre. Répliquez-leur qu'il alloit dîner chez un de ſes amis qui l'en avoit

prié, ils voudront ſavoir pourquoi cet ami l'avoit plutôt prié dans ce tems-là que dans un autre ; ils vous feront ainſi une infinité de queſtions bizarres pour remonter de cauſes en cauſes & vous faire avouer que la ſeule volonté de Dieu qui eſt l'azile des ignorans, eſt la cauſe première de la chûte de cette pierre. De même lorſqu'ils voyent la ſtructure du corps humain, ils tombent dans l'admiration ; & de ce qu'ils ignorent les cauſes des effets qui leur paroiſſoient ſi merveilleux, ils concluent que c'eſt un effet ſurnaturel, auquel les cauſes qui nous ſont connues ne peuvent avoir aucune part. De-là vient que celui qui veut examiner à fond les œuvres de la création, & pénétrer en vrai Savant dans leurs cauſes naturelles ſans s'aſſervir aux préjugés formés par l'ignorance, paſſe pour un impie, ou eſt bientôt décrié par la malice de ceux que le vulgaire reconnoît pour les interprêtes de la nature & des Dieux : Ces ames mercenaires ſavent très-bien que l'ignorence qui tient le peuple dans l'étonnement, eſt ce qui les fait ſubſiſter & qui conſerve leur crédit.

§. 7.

Les hommes s'étant donc imbus de la ridicule

ridicule opinion que tout ce qu'ils voyent eſt fait pour eux, ſe ſont fait un point de Religion d'appliquer tout à eux-mêmes, & de juger du prix des choſes par le profit qu'ils en retirent. C'eſt là-deſſus qu'ils ont formé les notions qui leur ſervent à expliquer la nature des choſes, à juger du bien & du mal, de l'ordre & du déſordre, du chaud & du froid, de la beauté & de la laideur, &c., qui dans le fond ne ſont point ce qu'ils s'imaginent : Maîtres de former ainſi leurs idées, ils ſe flattent d'être libres ; ils ſe crurent en droit de décider de la louange & du blâme, du bien & du mal ; ils ont appellé *bien* ce qui tourne à leur profit & ce qui regarde le culte divin, & *mal* au contraire ce qui ne convient ni à l'un ni à l'autre : & comme les ignorans ne ſont capables de juger de rien, & n'ont aucune idée des choſes que par le ſecours de l'imagination qu'ils prennent pour le jugement, ils nous diſent que l'on ne connoît rien dans la nature, & ſe figurent un ordre particulier dans le monde. Enfin ils croyent les choſes bien ou mal ordonnées, ſuivant qu'ils ont de la facilité ou de la peine à les imaginer, quand le ſens les leur repréſente ; & comme on s'arrête vo-

lontiers à ce qui fatigue le moins le cerveau, on ſe perſuade d'être bien fondé à préférer l'ordre à la confuſion ; comme ſi l'ordre étoit autre choſe qu'un pur effet de l'imagination des hommes. Ainſi dire que Dieu a tout fait avec ordre, c'eſt prétendre que c'eſt en faveur de l'imagination humaine qu'il a créé le monde de la maniere la plus facile à être conçue par elle : ou, ce qui au fond eſt la même choſe, que l'on connoît avec certitude les rapports & les fins de tout ce qui exiſte, aſſertion trop abſurde pour mériter d'être réfutée ſérieuſement.

§. 8.

Pour ce qui eſt des autres notions, ce ſont de purs effets de la même imagination, qui n'ont rien de réel, & qui ne ſont que les différentes affections ou modes dont cette faculté eſt ſuſceptible : quand, par exemple, les mouvemens que les objets impriment dans les nerfs, par le moyen des yeux, ſont agréables aux ſens, on dit que ces objets ſont beaux. Les odeurs ſont bonnes ou mauvaiſes, les ſaveurs douces ou amères, ce qui ſe touche dur ou tendre, les ſons rudes ou agréables, ſuivant que les odeurs, les ſaveurs & les ſons frappent

ou

ou pénetrent les ſens; c'eſt d'après ces idées qu'il ſe trouve des gens qui croyent que Dieu ſe plaît à la mélodie, tandis que d'autres ont cru que les mouvemens céleſtes étoient un concert harmonieux : ce qui marque bien que chacun ſe perſuade que les choſes ſont telles qu'il ſe les figure, ou que le monde eſt purement imaginaire. Il n'eſt donc point étonnant qu'il ſe trouve á peine deux hommes d'une même opinion & qu'il y en ait même qui faſſent gloire de douter de tout : car quoique les hommes ayent un même corps, & qu'ils ſe reſſemblent tous à beaucoup d'égards, ils different néanmoins à beaucoup d'autres; de là vient que ce qui ſemble bon à l'un dévient mauvais pour l'autre, que ce qui plaît à celui-ci déplaît à celui-là. D'ou il eſt aiſé de conclure que les ſentimens ne different qu'en raiſon de l'organiſation & de la diverſité des coexiſtances, que le raiſonnement y a peu de part, & qu'enfin les notions des choſes du monde ne ſont qu'un pur effet de la ſeule imagination.

§. 9.

Il eſt donc évident que toutes les raiſons dont le commun des hommes a coûtume

de ſe ſervir, lorſqu'il ſe mêle d'expliquer la nature, ne ſont que des façons d'imaginer, qui ne peuvent rien moins que ce qu'il prétend; l'on donne à ces idées des noms, comme ſi elles exiſtoient ailleurs que dans un cerveau prévenu; on devroit les appeller, non des êtres, mais de pures chimeres. A l'égard des argumens fondés ſur ces notions, il n'eſt rien de plus aiſé que de les réfuter, par exemple :

S'il étoit vrai, nous dit-on, que l'Univers fût un écoulement & une ſuite néceſſaire de la nature divine, d'où viendroient les imperfections & les défauts qu'on y remarque? Cette objection ſe réfute ſans nulle peine. On ne ſauroit juger de la perfection & de l'imperfection d'un être, qu'autant qu'on en connoît l'eſſence & la nature; & c'eſt s'abuſer étrangément que de croire qu'une choſe eſt plus ou moins parfaite ſuivant qu'elle plaît ou déplaît, & qu'elle eſt utile ou nuiſible à la nature humaine. Pour fermer la bouche à ceux qui demandent pourquoi Dieu n'a point créé tous les hommes bons & heureux, il ſuffit de dire que tout eſt néceſſairement ce qu'il eſt, & que dans la nature il n'y a rien d'imparfait puiſque tout découle de la néceſſité des choſes.

§. 10.

Celà posé, si l'on demande ce que c'est que *Dieu*, je réponds que ce mot nous représente l'Etre universel dans lequel, pour parler comme Saint Paul, *nous avons la vie, le mouvement & l'être.* Cette notion n'a rien qui soit indigne de Dieu; car si tout est Dieu, tout découle nécessairement de son essence, & il faut absolument qu'il soit tel que ce qu'il contient, puisqu'il est incompréhensible que des êtres tous matériels soient maintenus & contenus dans un être qui ne le soit point. Cette opinion n'est point nouvelle; Tertulien, l'un des plus savans hommes que les Chrétiens ayent eu, a prononcé contre Apelles que ce qui n'est pas corps n'est rien, & contre Praxéas que toute substance est un (*a*) corps. Cette doctrine cependant n'a pas été condamnée dans les quatre premiers Conciles Œcuméniques ou généraux. (*b*)

§. 11.

(*a*) *Quis autem negabit Deum esse corpus, etsi Deus Spiritus? Spiritus etiam corporis sui generis, in suâ effigie.* TERTUL. adv. Prax. Cap. 7.

(*b*) Ces 4. premiers Conciles sont, 1°. Celui de Nicée

§. 11.

Ces idées ſont claires, ſimples & les ſeules mêmes qu'un bon eſprit puiſſe ſe former de Dieu. Cependant il y a peu de gens qui ſe contentent d'une telle ſimplicité. Le Peuple groſſier & accoûtumé aux flatteries des ſens demande un Dieu qui reſſemble aux Rois de la terre. Cette pompe, ce grand éclat qui les environne l'éblouit de telle ſorte, que lui ôter l'idée d'un Dieu à-peu-près ſemblable à ces Rois, c'eſt lui ôter l'eſpérance d'aller après la mort groſſir le nombre des courtiſans céleſtes, pour jouir avec eux des mêmes plaiſirs qu'on goûte à la Cour des Rois; c'eſt priver l'homme de la ſeule conſolation qui l'empêche de ſe déſeſpérer dans les miſéres de la vie. On dit qu'il faut un Dieu juſte & vengeur qui puniſſe & récompenſe: on veut un Dieu ſuſceptible de toutes les paſſions humaines

---

en 325, ſous Conſtantin & le Pape Silveſtre. 2°. Celui de Conſtantinople en 381, ſous Gratien, Valantinien & Théodoſe, & le Pape Damaſe I. 3°. Celui d'Ephèſe en 431, ſous Théodoſe le jeune & Valentinien, & le Pape Céleſtin. 4°. Celui de Calcédoine, en 451, ſous Valentinin & Martian, & le Pape Léon I.

humaines: on lui donne des pieds, des mains, des yeux & des oreilles, & cependant on ne veut point qu'un Dieu conſtitué de la ſorte ait rien de matériel. On dit que l'homme eſt ſon chef-d'œuvre & même ſon image, mais on ne veut pas que la copie ſoit ſemblable à l'original. Enfin le Dieu du peuple d'aujourd'hui eſt ſujet à bien plus de formes que le Jupiter des Payens. Ce qu'il y a de plus étrange, c'eſt que plus ces notions ſe contrediſent & choquent le bon ſens, plus le vulgaire les révére, parce qu'il croit opiniâtrement ce que les Prophêtes en ont dit, quoique ces viſionnaires ne fuſſent parmi les Hébreux que ce qu'étoient les augures & les devins chez les Payens. On conſulte la Bible comme ſi Dieu & la nature s'y expliquoient d'une façon particuliere; quoique ce livre ne ſoit qu'un tiſſu de fragmens couſus enſemble en divers tems, ramaſſés par diverſes perſonnes, & publiés de l'aveu des Rabins qui ont décidé ſuivant leur fantaiſie de ce qui devoit être approuvé ou rejetté, ſelon qu'ils l'ont trouvé conforme ou oppoſé à la loi de Moyſe. (*a*)

Telle

(*a*) Le Talmud porte que les Rabins délibérerent s'ils ôteroient le Livre des Proverbes & celui de l'Ec-

Telle eſt la malice & la ſtupidité des hommes. Ils paſſent leur vie à chicanner & perſiſtent à reſpecter un livre où il n'y a gueres plus d'ordre que dans l'Alcoran de Mahomet ; un livre, dis-je, que perſonne n'entend, tant il eſt obſcur & mal conçu ; un livre qui ne ſert qu'à fomenter les diviſions. Les Juifs & les Chrétiens aiment mieux conſulter ce grimoire que d'écouter la Loi naturelle que Dieu, c'eſt-à-dire la Nature, en tant qu'elle eſt le principe de toutes choſes, a écrit dans le cœur des hommes. Toutes les autres loix ne ſont que des fictions humaines, & de pures illuſions miſes au jour, non par les Démons ou mauvais Eſprits, qui n'exiſterent jamais qu'en idée, mais par la politique des Princes & des Prêtres. Les premiers ont voulu par là donner plus de poids à leur autorité, & ceux-ci ont voulu s'enrichir par le débit d'une infinité de chimeres qu'ils vendent cher aux ignorans.

Toutes

---

cléſiaſte du nombre des Canoniques ; ils les laiſſerent parce qu'il y eſt parlé avec éloge de Moyſe & de ſa Loi. Les Prophéties d'Ezéchiel auroient été retranchées du Catalogue ſacré, ſi un certain Chanoine n'avoit entrepris de les concilier avec la même Loi.

Toutes les autres loix qui ont ſuccédé à celle de Moyſe, j'entends les loix des Chrétiens, ne ſont appuyées que ſur cette Bible dont l'original ne ſe trouve point, qui contient des choſes ſurnaturelles & impoſſibles, qui parle de récompenſes & de peines pour les actions bonnes ou mauvaiſes, mais qui ne ſont que pour l'autre vie, de peur que la fourberie ne ſoit découverte, nul n'en étant jamais revenu. Ainſi le peuple toujours flottant entre l'eſpérance & la crainte eſt retenu dans ſon devoir par l'opinion qu'il a que Dieu n'a fait les hommes que pour les rendre éternellement heureux ou malheureux. C'eſt-là ce qui a donné lieu à une infinité de Religions.

CHAPITRE III.

Ce que ſignifie ce mot RELIGION: *Comment & pourquoi il s'en eſt introduit un ſi grand nombre dans le monde.*

§. 1.

AVant que le mot *Religion* ſe fût introduit dans le monde, on n'étoit obligé qu'à ſuivre la loi naturelle, c'eſt-à-dire,

à ſe conformer à la droite raiſon. Ce ſeul inſtinct étoit le lien auquel les hommes étoient attachés ; & ce lien tout ſimple qu'il eſt, les uniſſoit de telle ſorte que les diviſions étoient rares. Mais dès que la crainte eût fait ſoupçonner qu'il y a des Dieux & des Puiſſances inviſibles, ils éleverent des autels à ces êtres imaginaires, & ſecouant le joug de la nature & de la raiſon, ils ſe liérent par de vaines cérémonies & par un culte ſuperſtitieux aux vains phantômes de l'imagination. C'eſt de là que dérive le mot de *Religion* qui fait tant de bruit dans le monde. Les hommes ayant admis des Puiſſances inviſibles qui avoient tout pouvoir ſur eux, ils les adorerent pour les fléchir, & de plus ils s'imaginerent que la nature étoit un être ſubordonné à ces Puiſſances. Dès-lors ils ſe la figurerent comme une maſſe morte, ou comme une eſclave qui n'agiſſoit que ſuivant l'ordre de ces Puiſſances. Dès que cette fauſſe idée eût frappé leur eſprit, ils n'eurent plus que du mépris pour la nature, & du reſpect que pour ces êtres prétendus, qu'ils nommerent leurs Dieux. De là eſt venue l'ignorence où tant de peuples ſont plongés, ignorence d'où les vrais Savans les pourroient retirer, quelque profond

profond qu'en ſoit l'abîme, ſi leur zèle n'étoit traverſé par ceux qui menent ces aveugles, & qui ne vivent qu'à la faveur de leurs impoſtures.

Mais quoiqu'il y ait bien peu d'apparence de réuſſir dans cette entrepriſe, il ne faut pas abandonner le parti de la vérité, quand ce ne ſeroit qu'en conſidération de ceux qui ſe garantiſſent des ſymptômes de ce mal; il faut qu'une ame généreuſe diſe les choſes comme elles ſont. La vérité, de quelque nature qu'elle ſoit, ne peut jamais nuire, au lieu que l'erreur, quelque innocente & quelque utile même qu'elle paroiſſe, doit néceſſairement avoir à la longue des effets très-funeſtes.

§. 2.

La crainte qui a fait les Dieux a fait auſſi la Religion, & depuis que les hommes ſe ſont mis en tête qu'il y avoit des Agens inviſibles qui étoient cauſe de leur bonne ou mauvaiſe fortune, ils ont renoncé au bon ſens & à la raiſon, & ils ont pris leurs chimeres pour autant de Divinités qui avoient ſoin de leur conduite. Après donc s'être forgé des Dieux ils voulurent ſavoir quelle étoit leur nature, & s'imaginant qu'ils

devoient

devoient être de la même ſubſtance que l'ame, qu'ils croyoient reſſembler aux phantômes qui paroiſſent dans le miroir ou pendant le ſommeil ; ils crurent que leurs Dieux étoient des ſubſtances réelles, mais ſi tenues & ſi ſubtiles que pour les diſtinguer des Corps ils les appellerent *Eſprits*, bien que ces corps & ces Eſprits ne ſoient en effet qu'une même choſe, & ne différent que du plus au moins, puiſqu'être *Eſprit* ou *incorporel*, eſt une choſe incompréhenſible. La raiſon eſt que tout Eſprit a une figure qui lui eſt (*a*) propre, & qu'il eſt renfermé dans quelque lieu, c'eſt-à-dire, qu'il a des bornes, & que par conſéquent c'eſt un corps quelque ſubtil qu'on le ſuppoſe. (*b*)

§. 3.

Les Ignorens, c'eſt-à-dire, la plupart des hommes, ayant fixé de cette ſorte la nature de la ſubſtance de leurs Dieux, tacherent auſſi de pénétrer par quels moyens ces Agens inviſibles produiſoient leurs effets ; mais n'en pouvant venir à bout, à cauſe de

(*a*) *Voyez* le paſſage de Tertulien, cité pag. 24.
(*b*) *Voyez* Hobbes Leviathan *de homine*. Cap. 12, pag. 56, 57, 58.

leur ignorence, ils en crurent leurs conjectures, jugeant aveuglément de l'avenir par le passé : comme si l'on pouvoit raisonnablement conclure de ce qu'une chose est arrivée autrefois de telle & telle manière, qu'elle arrivera, ou qu'elle doive arriver constamment de la même manière; sur-tout lorsque les circonstances & toutes les causes qui influent nécessairement sur les évenemens & les actions humaines, & qui en déterminent la nature & l'actualité, sont diverses. Ils envisagérent donc le passé & en augurerent bien ou mal pour l'avenir, suivant que la même entreprise avoit autrefois bien ou mal réussi. C'est ainsi que Phormion ayant défait les Lacédemoniens dans la bataille de Naupacte, les Athéniens après sa mort élurent un autre Général du même nom. Annibal ayant succombé sous les armes de Scipion l'Afriquain, à cause de ce bon succès les Romains envoyerent dans la même Province un autre Scipion contre César, ce qui ne réussit ni aux Athéniens ni aux Romains : Ainsi plusieurs nations après deux ou trois expériences ont attaché aux lieux, aux objets & aux noms leurs bonnes ou mauvaises fortunes; d'autres se sont servis de certains mots qu'ils appellent

des

des enchantemens, & les ont cru ſi efficaces qu'ils s'imaginoient par leur moyen faire parler les arbres, faire un homme ou un Dieu d'un morceau de pain, & métamorphoſer tout ce qui paroiſſoit devant eux [*a*].

§. 4.

L'empire des Puiſſances inviſibles étant établi de la ſorte, les hommes ne les révérerent d'abord que comme leurs Souverains; c'eſt-à-dire, par des marques de ſoumiſſion & de reſpect, tels que ſont les préſens, les priéres, &c. Je dis *d'abord*, car la nature n'apprend point à uſer de Sacrifices ſanglans en cette rencontre : Ils n'ont été inſtitués que pour la ſubſiſtance des Sacrificateurs & des Miniſtres deſtinés au ſervice de ces Dieux imaginaires.

§. 5.

Ce germe de Religion (je veux dire l'eſpérance & la crainte) ſécondé par les paſſion & opinions diverſes des hommes, a produit ce grand nombre de croyances bizarres qui ſont les cauſes de tant de maux & de tant de révolutions qui arrivent dans les Etats.

Les

Les honneurs & les grands revenus qu'on a attachés au Sacerdoce, ou aux Miniſteres des Dieux, ont flatté l'ambition & l'avarice de ces hommes ruſés qui ont ſçu profiter de la ſtupidité des Peuples; ceux-ci ont ſi bien donné dans leurs piéges qu'il ſe ſont fait inſenſiblement une habitude d'encenſer le menſonge & de haïr la vérité.

§. 6.

Le menſonge étant établi, & les ambitieux épris de la douceur d'être élevés au deſſus de leurs ſemblables, ceux-ci tâcherent de ſe mettre en réputation en feignant d'être les amis des Dieux inviſibles que le vulgaire redoutoit. Pour y mieux réuſſir chacun les peignit à ſa mode & prit la licence de les multiplier au point qu'on en trouvoit á chaque pas.

§. 7.

La matiere informe du monde fut appellée le Dieu *Cahos*. On fit de même un Dieu du *Ciel*, de la *Terre*, de la *Mer*, du *Feu*, des *Vents* & des *Planettes*. On fit le même honneur aux hommes & aux femmes; les oiſeaux, les reptiles, le crocodile, le

veau, le chien, l'agneau, le ſerpent & le pourceau, en un mot toutes ſortes d'animaux & de plantes furent adorés. Chaque fleuve, chaque fontaine porta le nom d'un Dieu, chaque maiſon eût le ſien, chaque homme eût ſon génie. Enfin tout étoit plein, tant deſſus que deſſous la terre, de Dieux, d'Eſprits, d'Ombres & de Démons. Ce n'étoit pas encore aſſez de feindre des Divinités dans tous les lieux imaginables; on eût cru offenſer le *tems*, le *jour*, la *nuit*, la *concorde*, *l'amour*, la *paix*, la *victoire*, la *contention*, la *rouille*, l'*honneur*, la *vertu*, la *fièvre* & la *ſanté*; on eût, dis-je, cru faire outrage à de telles Divinités qu'on penſoit toujours prêtes à fondre ſur la tête des hommes; ſi on ne leur eût élevé des temples & des autels. Enſuite on s'aviſa d'adorer ſon *génie*, que quelques-uns invoquerent ſous le nom de *Muſes*; d'autres ſous le nom de *Fortune* adorerent leur propre ignorance. Ceux-ci ſanctifierent leurs débauches ſous le nom de *Cupidon*, leur colère ſous celui de *Furies*, leurs parties naturelles ſous le nom de *Priape*; en un mot il n'y eût rien à quoi ils ne donnaſſent le nom d'un Dieu ou d'un Démon (*a*).

(*a*) Hobbes ubi ſuprà *de homine* Cap. 12, pag. 58.

§. 8,

Les fondateurs des Religions ſentant bien que la baſe de leurs impoſtures étoit l'ignorence des Peuples, s'aviſerent de les y entretenir par l'adoration des immages, dans leſquelles ils feignirent que les Dieux habitoient ; cela fit tomber ſur leurs Prêtres une pluye d'or & des Bénéfices que l'on regarda comme des choſes ſaintes, parce qu'elles furent deſtinées à l'uſage des miniſtres ſacrés, & perſonne n'eût la témérité ni l'audace d'y prétendre, ni même d'y toucher. Pour mieux tromper le Peuple, les Prêtres ſe ſuppoſerent des Prophêtes, des Devins, des Inſpirés capables de pénétrer dans l'avenir, ils ſe vanterent d'avoir commerce avec les Dieux ; & comme il eſt naturel de vouloir ſavoir ſa deſtinée, ces impoſteurs n'eurent garde d'omettre une circonſtance ſi avantageuſe à leur deſſein. Les uns s'établirent à Délos, les autres à Delphes & ailleurs, où, par des oracles ambigus, ils répondirent aux demandes qu'on leur faiſoit : les femmes même s'en mêloient ; les Romains avoient recours dans les grandes calamités aux Livres des Sybiles. Les fous paſſoient pour des inſpirés. Ceux

qui feignoient d'avoir un commerce familier avec les morts étoient nommés Nécromanciens; d'autres prétendoient connoître l'avenir par le vol des oiſeux ou par les entrailles des bêtes. Enfin les yeux, les mains, le viſage, un objet extraordinaire, tout leur ſemble d'un bon ou mauvais augure, tant il eſt vrai que l'ignorence reçoit telle impreſſion qu'on veut, quand on a trouvé le ſecret de s'en prévaloir. [*a*]

§. 9.

Les ambitieux qui ont toujours été de grands maîtres dans l'art de tromper, ont ſuivi cette route lorſqu'ils donnerent des loix; & pour obliger le Peuple de ſe ſoumettre volontairement, ils lui ont perſuadé qu'ils les avoient reçues d'un Dien ou d'une Déeſſe.

Quoi qu'il en ſoit de cette multitude de Divinités, ceux chez qui elles on été adorées & qu'on nomme *Payens*, n'avoient point de ſyſtême général de Religion. Chaque République, chaque Etat, chaque Ville & chaque particulier avoit ſes rites propres &

§. 6.

(*a*) Hobbes ubi ſuprà *de homine*. Cap. 12, pag 58, & 59.

penſoit de la Divinité à ſa fantaiſie. Mais il s'eſt élevé par la ſuite des légiſlateurs plus fourbes que les premiers, qui ont employé des moyens plus étudiés & plus ſûrs en donnant des loix, des cultes, des cérémonies propres à nourrir le fanatiſme qu'ils vouloient établir.

parmi un grand nombre, l'Aſie en a vû naître trois qui ſe ſont diſtingués tant par les loix & les cultes qu'ils ont inſtitués, que par l'idée qu'ils ont donnée de la Divinité, & par la maniere dont ils s'y ſont pris pour faire recevoir cette idée & rendre leurs loix ſacrées. Moyſe fut le plus ancien Jéſus-Chriſt venu depuis, travailla ſous ſon plan & en conſervant le fond de ſes loix, il abolit le reſte. Mahomet qui a paru le dernier ſur la ſcène, a pris dans l'une & dans l'autre Religion de quoi compoſer la ſienne, & s'eſt enſuite déclaré l'ennemi de toutes les deux. Voyons les caracteres de ces trois légiſlateurs, examinons leur conduite, afin qu'on juge après cela leſquels ſont les mieux fondés, ou ceux qni les reverent comme des hommes divins, ou ceux qui les traitent de fourbes & d'impoſteurs.

§. 10

§. 10.

De Moyſe.

Le célèbre Moyſe petit-fils d'un grand Magicien [*a*] au rapport de Juſtin Martir, eût tous les avantages propres à le rendre ce qu'il devint par la ſuite. Chacun ſait que les Hébreux dont il ſe fit le Chef, étoient une nation de Paſteurs, que le Roi Pharaon Oſiris I. reçut en ſon païs en conſidération des ſervices qu'il avoit reçus de l'un d'eux dans le tems d'une grande famine : Il leur donna quelques terres à l'Orient de l'Egypte dans une contrée fertile en pâturages, & par conſéquent propre à nourrir leurs troupeaux ; pendant près de deux cens ans ils ſe multipliérent conſidérablement, ſoit parce qu'y étant conſidérés comme étrangers, on ne les obligeât point de ſervir dans les armées, ſoit qu'à cauſe

[*a*] Il ne faut pas entendre ce mot ſelon l'opinion vulgaire ; car qui dit *Magicien* chez des gens raiſonnables entend un homme adroit, un habile Charlatan, un ſubtil joueur de Gibbeciere, dont tout l'art conſiſte dans la ſubtilité & l'adreſſe, & non en aucun pacte avec le Diable, comme le croit le vulgaire.

cauſe des privilèges qu'Oſiris leur avoit accordés, pluſieurs naturels du pays ſe joignirent à eux, ſoit enfin que quelques bandes d'Arabes fuſſent venues ſe joindre à eux en qualité de leurs frères, car ils étoient d'une même race. Quoi qu'il en ſoit, ils multiplierent ſi étonnamment, que ne pouvant plus tenir dans la contrée de Goſſen, ils ſe répandirent dans toute l'Egypte, & donnerent à Pharaon une juſte raiſon de craindre qu'ils ne fuſſent capables de quelques entrepriſes dangéreuſes au cas que l'Egypte fût attaquée, [comme celà arrivoit alors aſſez ſouvent] par les Etiopiens ſes ennemis aſſidus : Ainſi une raiſon d'état obligea ce Prince à leur ôter leurs privilèges, & à chercher les moyens de les affoiblir & de les aſſervir.

Pharaon Orus, ſurnommé Buſiris à cauſe de ſa cruauté, lequel ſuccéda à Memnon, ſuivit ſon plan à l'égard des Hébreux, & voulant éterniſer ſa mémoiire par l'érection des Pyramides, & en bâtiſſant la ville de Thèbes, il condamna les Hébreux à travailler les briques, à la formation deſquelles les terres de leur païs étoient très-propres. C'eſt pendant cette ſervitude que naquit le célèbre Moyſe, la même année

que

que le Roi ordonna qu'on jettât dans le Nil tous les enfans mâles des Hebreux, voyant qu'il n'y avoit pas de plus ſûr moyen de faire périr cette peuplade d'étrangers. Ainſi Moyſe fût expoſé à périr par les eaux dans un pannier enduit de bitume, que ſa mère plaça dans des joncs ſur les bords du fleuve. Le hazard voulut que Thermutis, fille de Pharaon Orus, vînt ſe promener de ce côté-là, & qu'ayant ouï les cris de cet enfant, la compaſſion ſi naturelle à ſon ſexe lui inſpirât le deſir de le ſauver. Orus étant mort, Thermutis lui ſuccéda, & Moyſe lui ayant été préſenté, elle lui fit donner une éducation, telle qu'on pouvoit la donner à un fils de la Reine d'une nation alors la plus ſavante & la plus polie de l'univers. En un mot en diſant *qu'il fût élevé dans toutes les ſciences des Egyptiens*, c'eſt tout dire, & c'eſt nous préſenter Moyſe comme le plus grand politique, le plus ſavant Naturaliſte, & le plus fameux Magicien de ſon tems: Outre qu'il eſt fort apparent qu'il fût admis dans l'ordre des Prêtres, qui étoient en Egypte ce que les Druides étoient dans les Gaules. Ceux qui ne ſavent pas quel étoit alors le gouvernement de l'Egypte,

ne ſeront peut-être pas fâchés d'apprendre que ſes fameuſes Dynaſties ayant pris fin, & tout le pays dépendant d'un ſeul Souverain, elle étoit diviſée alors en pluſieurs Contrées qui n'avoient pas une trop grande étendue. On nommoit Monarques les Gouverneurs de ces contrées, & ces Gouverneurs étoient ordinairement du puiſſant ordre des Prêtres, qui poſſédoient près d'un tiers de l'Egypte. Le Roi nommoit à ces Monarchies : & ſi l'on en croit les Auteurs qui ont écrit de Moyſe, en comparant ce qu'ils en ont dit avec ce que Moyſe en a lui-même écrit, on conclura qu'il étoit Monarque de la contrée de Goſſen, & qu'il devoit ſon élévation à Thermutis, à qui il devoit auſſi la vie. Voilà quel fût Moyſe en Egypte, où il eût tout le tems & les moyens d'étudier les mœurs des Egyptiens & de ceux de ſa nation, leurs paſſions dominantes, leurs inclinations ; connoiſſances dont il ſe ſervit dans la ſuite pour exciter la révolution dont il fût le moteur.

Thermutis étant morte, ſon ſucceſſeur renouvella la perſécution contre les Hébreux & Moyſe déchu de la faveur où il avoit été eût peur de ne pouvoir juſtifier quelques homicides qu'il avoit commis ; ainſi il prit

le

le parti de fuir : Il ſe retira dans l'Arabie Pétrée qui confine à l'Egypte ; le hazard l'ayant conduit chez un chef de quelque Tribu du Pays, les ſervices qu'il rendit & les talens que ſon Maître crut remarquer en lui, lui mériterent ſes bonnes graces & une de ſes filles en mariage. Il eſt à propos de remarquer ici que Moyſe étoit ſi mauvais Juif, & qu'il connoiſſoit alors ſi peu le redoutable Dieu qu'il imagina dans la ſuite, qu'il épouſa une idolâtre, & qu'il ne penſa pas ſeulement à circoncire ſes enfans.

C'eſt dans les deſerts de cette Arabie qu'en gardant les troupeaux de ſon beau-père & de ſon beau-frère, il conçût le deſſein de ſe venger de l'injuſtice que le Roi d'Egypte lui avoit faite, en portant le trouble & la ſédition dans le cœur de ſes Etats. Il ſe flattoit de pouvoir aiſément réuſſir tant à cauſe de ſes talens, que par les diſpoſitions où il ſavoit trouver ceux de ſa nation déja irrités contre le gouvernement par les mauvais traitemens qu'on leur faiſoit éprouver.

Il paroît par l'hiſtoire qu'il a laiſſée de cette révolution, ou du moins que nous a laiſſée l'auteur des Livres qu'on attribue à Moyſe, que Jethro ſon beau-père étoit du complot, auſſi bien que ſon frère Aaron

& ſa ſœur Marie, qui étoit reſtée en Egypte & avec qui il avoit ſans doute entretenu correſpondance.

Quoi qu'il en ſoit, on voit par l'exécution qu'il avoit formé un vaſte plan en bon politique, & qu'il ſçut mettre en œuvre contre l'Egypte toute la ſcienſe qu'il y avoit appriſe, je veux dire ſa prétendue Magie: en quoi il étoit plus ſubtile & plus habile que tous ceux qui faiſoient mêtier des mêmes tours d'adreſſe à la Cour de Pharaon.

C'eſt par ces prétendus prodiges qu'il gagna la confiance de ceux de ſa nation qu'il fit ſoulever, & auxquels ſe joignirent les mutins & mécontens Egyptiens, Ethiopiens & Arabes. Enfin vantant la puiſſance de ſa Divinité, les fréquens entretiens qu'il avoit avec elle, & la faiſant intervenir dans toutes les meſures qu'il prenoit avec les chefs de la révolte, il les perſuada ſi bien qu'ils le ſuivirent au nombre de ſix cens mille hommes combattans, ſans les femmes & les enfans, à travers les déſerts de l'Arabie dont il connoiſſoit tous les détours. Après ſix jours de marche, dans une pénible retraite, il preſcrivit à ceux qui le ſuivoient de conſacrer le ſeptième à ſon Dieu par un repos public, afin de leur faire croire que Dieu

le favoriſoit, qu'il approuvoit ſa domination; & afin que perſonne n'eût l'audace de le contredire.

Il n'y eût jamais de peuple plus ignorant que les Hébreux, ni par conſéquent plus crédule. Pour être convaincu de cette ignorance profonde, il ne faut que ſe ſouvenir dans quel état ce peuple étoit en Egypte, lorſque Moyſe le fit révolter; il étoit haï des Egyptiens à cauſe de ſa profeſſion des Pâtres, perſécuté par le Souverain, & employé aux travaux les plus vils. Au milieu d'une telle Populace il ne fût pas bien difficile à Moyſe de faire valoir ſes talens. Il leur fit accroire que ſon Dieu (qu'il nomma quelquefois ſimplement un *Ange*) le Dieu de leurs Pères lui étoit apparu: que c'étoit par ſon ordre qu'il prenoit ſoin de les conduire; qu'il l'avoit choiſi pour les gouverner, & qu'ils ſeroient le Peuple favori de ce Dieu, pourvu qu'ils cruſſent ce qu'il leur diroit de ſa part. L'uſage adroit de ſes preſtiges & de la connoiſſance qu'il avoit de la nature, fortifia ces exhortations: & il confirmoit ce qu'il leur avoit dit par ce qu'on appelle des prodiges, qui ſont capables de faire toujours beaucoup d'impreſſion ſur la Populace imbécile.

On peut remarquer ſurtout qu'il crut avoir trouvé un moyen ſûr de tenir les Hébreux ſoumis à ſes ordres en leur perſuadant que Dieu étoit lui-même leur conducteur, de nuit ſous la figure d'une colonne de feu, & de jour ſous la forme d'une Nuée. Mais auſſi on peut prouver que ce fût-là la fourberie la plus groſſiére de cet impoſteur. Il avoit appris pendant le ſéjour qu'il avoit fait en Arabie que comme le Pays étoit vaſte & inhabité c'étoit la coûtume de ceux qui voyageoient par troupes de prendre des guides qui les conduiſoient, la nuit par le moyen d'un braſier dont ils ſuivoient la flamme, & de jour par la fumée du même braſier, que tous les membres de la Caravane pouvoient découvrir, & par conſéquent ne ſe point égarer. Cette coûtume étoit encore en uſage chez les Medes & les Aſſyriens; Moyſe s'en ſervit & la fit paſſer pour un miracle, & pour une marque de la protection de ſon Dieu. Qu'on ne m'en croye pas quand je dis que c'eſt un fourbe: qu'on en croïe Moyſe lui-même, qui au 10^e. Chapitre des Nombres ℣. 19, juſqu'au 33^e, prie ſon beau-frère Hobad de venir avec les Iſraëlites, afin qu'il leur montrât le chemin, parce qu'il connoiſſoit le Pays. Ceci eſt démonſtrati

tratif, car ſi c'étoit Dieu qui marchoit devant Iſraël nuit & jour en nuée ou en colonne de feu, pouvoient-ils avoir un meilleur guide ? Cependant voilà Moyſe qui exhorte ſon beau-frère par les motifs les plus preſſans à lui ſervir de guide ; donc la nuée & la colonne de feu n'étoit Dieu que pour le peuple, & non pour Moyſe.

Les pauvres Malheureux, ravis de ſe voir adoptés par le Maître des Dieux au ſortir d'une cruelle ſervitude, applaudirent à Moyſe & jurerent de lui obéir aveuglément. Son autorité étant confirmée, il voulut la rendre perpétuelle, & ſous le prétexte ſpécieux d'établir le culte de ce Dieu, dont il ſe diſoit le Lieutenant, il fit d'abord ſon frère & ſes enfans chefs du Palais Royal ; c'eſt-à-dire, du lieu où il trouvoit à propos de faire rendre les oracles ; ce lieu étoit hors de la vue & de la préſence du peuple. Enſuite il fit ce qui s'eſt toujours pratiqué dans les nouveaux établiſſemens ; ſçavoir des prodiges, des miracles dont les ſimples étoient éblouis, quelques-un étourdis, mais qui faiſoient pitié à ceux qui étoient pénétrans & qui liſoient au trevers de ces impoſtures.

Quelque ruſé que fût Moyſe, il eût eu bien

bien de la peine à ſe faire obéir, s'il n'avoit eu la force en main. La fourbe ſans les armes réuſſiſſent rarement.

Malgré le grand nombre de dupes qui ſe ſoumettoient aveuglément aux volontés de cet habile légiſlateur, il ſe trouva des perſonnes aſſez hardies pour lui reprocher ſa mauvaiſe foi, en lui diſant que ſous de fauſſes apparences de juſtice & d'égalité, il s'étoit emparé de tout; que l'autorité ſouveraine étant attachée à ſa famille, nul n'avoit plus droit d'y prétendre, & qu'il étoit enfin moins le Père que le Tyran du Peuple. Mais dans ces occaſions Moyſe en profond politique perdoit ces Eſprits forts & n'épargnoit aucun de ceux qui blâmoient ſon gouvernement.

C'eſt avec de pareilles précautions & en colorant toujours de la vengeance divine ſes ſupplices, qu'il règna en Deſpote abſolu; & pour finir de la maniere qu'il avoit commencé, c'eſt-à-dire en fourbe & en impoſteur, il ſe précipita dans un abîme qu'il avoit fait creuſer au milieu d'une ſolitude où il ſe retiroit de tems en tems, ſous prétexte d'aller conférer ſecrettement avec Dieu, afin de ſe concilier par là le reſpect & la ſoumiſſion de ſes ſujets. Au reſte

il

il ſe jetta dans ce précipice préparé de longue main, afin que ſon corps ne ſe trouvât point & qu'on crût que Dieu l'avoit enlevé pour le rendre ſemblable à lui : il n'ignoroit pas que la mémoire des Patriarches qui l'avoient précéde, étoit en grande vénération, quoiqu'on eût trouvé leurs ſépulches, mais cela ne ſuffiſoit pas pour contenier une ambition comme la ſienne : il falloit qu'on le révérat comme un Dieu, ſur qui la mort n'a point de priſe. C'eſt à quoi tendoit, ſans-doute, ce qu'il dit au commencement de ſon règne : *qu'il étoit établi de Dieu pour être le Dieu de Pharaon.* Elie, à ſon exemple, Romulus, Zamolxis, & tous ceux qui ont eu la ſotte vanité d'éterniſer leurs noms, ont caché le tems de leur mort pour qu'on les crût immortels.

§. 11.

Mais pour revenir aux légiſlateurs, il n'y en a point eu qui n'ayent fait émaner leurs (a) loix de quelques Divinités, & qui n'ayent

(a) *Voyez* Hobbes, Leviathan : *de homine*, cap. 12 pag. 59: & 60.

yent taché de perſuader qu'ils étoient eux-mêmes quelque choſe de plus que de ſimples mortels. Numa Pompilius ayant goûté les douceurs de la ſolitude eût peine à la quitter, quoique ce fût pour remplir le trône de Romulus, mais s'y voyant forcé par les acclamations publiques, il profita de la dévotion des Romains, & leur inſinua qu'il converſoit avec les Dieux, qu'ainſi s'ils le vouloient abſolument pour leur Roi, ils devoient ſe réſoudre à lui obéir aveuglément, & obſerver réligieuſement les loix & les Inſtructions divines qui lui avoient été dictées par la Nymphe Egérie.

Alexandre le Grand n'eût pas moins de vanité ; non-content de ſe voir le maître du monde, il voulut qu'on le crût fils de Jupiter. Perſée prétendoit auſſi tenir ſa naiſſance du même Dieu & de la Vierge Danaé. Platon regardoit Appollon comme ſon Père qui l'avoit eu d'une Vierge. Il y eût encore d'autres perſonnages qui eurent la même folie : ſans-doute que tous ces grands hommes croyoient ces revêries fondées ſur l'opinion des Egyptiens qui ſoûtenoient que l'eſprit de Dieu pouvoit avoir commerce avec une femme & la rendre féconde.

§. 12.

De Jéſus-Chriſt.

Jéſus-Chriſt qui n'ignoroit ni les maximes ni la ſcience des Egyptiens, donna cours à cette opinion, il la crût propre à ſon deſſein. Conſidérant combien Moyſe s'étoit rendu célèbre, quoiqu'il n'eût commandé qu'un Peuple d'ignorans, il entreprit de bâtir ſur ce fondement, & ſe fit ſuivre par quelques imbéciles auxquels il perſuada que le St. Eſprit étoit ſon Père, & ſa Mère une Vierge : ces bonnes gens acoûtumés à ſe payer de ſonges & de revêries, adopterent ſes notions & crurent tout ce qu'il voulut, d'autant plus qu'une pareille naiſſance n'étoit pas véritablement quelque choſe de trop merveilleux pour eux (*a*).

Etre donc né d'une Vierge par l'opération du Saint-Eſprit, n'eſt pas plus extraordinaire ni plus miraculeux que ce que content les Tartares de leur Gengiskan, dont une

---

(*a*) *Qu'un beau Pigeon à tire d'aile*
Vienne abomber une Pucelle,
Rieu n'eſt ſurprenant en cela;
L'on en vit autant en Lydie:
Et le beau Cigne de Léda
Vaut bien le Pigeon de Marie.

une Vierge fut auſſi la mère, les Chinois diſent que le Dieu Foé devoit le jour à une vierge rendue féconde par les rayons du ſoleil.

Ce prodige arriva dans un tems où les Juifs laſſés de leur Dieu, comme ils l'avoient été de leurs Juges (*a*) en vouloient avoir un viſible comme les autres nations. Comme le nombre des ſots eſt infini, Jéſus-Chriſt trouva des Sujets par-tout; mais comme ſon extrême pauvreté étoit un obſtacle invincible (*b*) à ſon élévation, les Phariſiens, tantôt ſes admirateurs, tantôt jaloux de ſon audace, le déprimoient ou l'élevoient ſelon l'humeur inconſtante de la Populace. Le bruit courut de ſa Divinité; mais dénué de forces comme il étoit, il étoit impoſſible que ſon deſſein réuſſit: Quelques malades qu'il guérit, quelques prétendus morts qu'il reſſuſcita, lui donnerent de la vogue; mais n'ayant ni argent ni armée, il ne pouvoit manquer de périr: s'il eût eu ces

(*a*) 4e. Livre de Samuel, Chap. 8. Les Iſraëlites mécontents des enfans de Samuel demandent un Roi.

(*b*) Jéſus-Chriſt étoit de la ſecte des Phariſiens, c'eſt-à-dire, des miſérables, & ceux-là étoient tous oppoſés aux Saducéens qui formoient la ſecte des riches &c. *Voyez* le Talmud.

ces deux moyens, il n'eût pas moins réuſſi que Moyſe & Mahomet, ou que tous ceux qui ont eu l'ambition de s'èléver au-deſſus des autres. S'il a été plus malheureux, il n'a pas été moins adroit, & quelques endroits de ſon hiſtoire prouvent que le plus grand défaut de ſa politique a été de n'avoir pas aſſez pourvu à ſa ſureté. Du reſte, je ne trouve pas qu'il ait plus mal pris ſes meſures que les deux autres; ſa loi eſt au moins devenue la règle de la croyance des Peuples qui ſe flattent d'être les plus ſages du monde.

§. 13.

De la Politique de Jéſus-Chriſt.

Eſt-il rien, par exemple, de plus ſubtil que la réponſe de Jéſus au ſujet de la femme ſurpriſe en adultere? Les Juifs lui ayant demandé s'ils lapideroient cette femme, au lieu de répondre poſitivement à la queſtion, ce qui l'auroit fait tomber dans le piége que ſes ennemis lui tendoient, la négative étant directement contre la loi, & l'affirmative le convaincant de rigueur & de cruauté, ce qui lui eût aliéné les eſprits: au lieu, dis-je, de répartir comme eût fait un

un homme ordinaire, *que celui*, dit-il, *d'entre-vous qui eſt ſans péehé lui jette la premiére pierre.* Réponſe adroite & qui montre bien la préſence de ſon eſprit. Qu'une autre fois interrogé s'il étoit permis de payer le tribut à Céſar, & voyant l'image du Prince ſur la pièee qu'on lui montroit, il éluda la difficulté en répondant *qu'on eût à rendre à Céſar ce qui appartenoit à Céſar.* La difficulté conſiſtoit en ce qu'il ſe rendoit criminel de Lèze-Majeſté, s'il nioit que cela fût permis, & qu'en diſant qu'il le falloit payer il renverſoit la loi de Moyſe, ce qu'il proteſta ne vouloir jamais faire, lorſqu'il ſe crut, ſans-doute trop foible pour le faire impunément; car quand il ſe fût rendu plus célèbre, il la renverſa preſque totalement: Il fit comme ces Princes qui promettent toujours de confirmer les privilèges de leurs Sujets, pendant que leur puiſſance n'eſt pas encore bien établie, mais qui dans la ſuite ne s'embarraſſent point de tenir leurs propromeſſes.

Quant les Phariſiens lui demanderent de quelle autorité il ſe mêloit de prêcher & d'enſeigner le peuple, Jéſus-Chriſt pénétrant leur deſſein, qui ne tendoit qu'à le

convaincre de menſonge, ſoit qu'il répondit que c'étoit par une autorité humaine, parce qu'il n'étoit point du Corps Sacerdotal, qui ſeul étoit chargé de l'inſtruction du peuple; ſoit qu'il ſe vantât de prêcher par l'ordre exprès de Dieu, ſa doctrine étant oppoſée à la Loi de Moyſe; il ſe tira d'affaire en les embarraſſant eux-mêmes & en leur demandant au nom de qui Jean avoit baptiſé?

Les Phariſiens qui s'oppoſoient par politique au Baptême de Jean, ſe fuſſent condamnés eux-mêmes en avouant que c'étoit au nom de Dieu: S'ils ne l'avouoient pas ils s'expoſoient à la rage de la populace qui croyoit le contraire. Pour ſortir de ce mauvais pas ils répondirent qu'ils n'en ſavoient rien; à quoi Jéſus-Chriſt répondit qu'il n'étoit pas obligé de leur dire pourquoi & au nom de qui il prêchoit.

§. 14.

Telles étoient les défaites du déſtructeur de lancienne Loi, & du père de la nouvelle Religion, qui fût bâtie ſur les ruines de l'ancienne, où un eſprit déſintéreſſé ne voit rien de plus divin que dans les Religions qui l'ont précédé. Son fondateur, qui

qui n'étoit pas tout-à-fait ignorant, voyant l'extrême corruption de la République des Juifs, la jugea proche de ſa fin, & crut qu'une autre devoit renaître de ſes cendres.

La crainte d'être prévenu par des hommes plus adroits que lui, le fit hâter de s'établir par des moyens oppoſés à ceux de Moyſe. Celui-ci commença par ſe rendre terrible & formidable aux autres nations; Jéſus-Chriſt au contraire les attira à lui par l'eſpérance des avantages d'une autre vie que l'on obtiendroit, diſoit-il, en croyant en lui, tandis que Moyſe ne promettoit que des biens temporels aux obſervateurs de ſa loi, Jéſus-Chriſt en fit eſpérer qui ne finiroient jamais. Les Loix de l'un ne regardoient que l'extérier, celles de l'autre vont juſqu'à l'intérieur, influent ſur les penſées, & prennent en tout le contre-pied de la Loi de Moyſe; d'où il s'enſuit que Jéſus-Chriſt crut avec Ariſtote qu'il en eſt de la Religion & des Etats comme de tous les individus qui s'engendrent & qui ſe corrompent; & comme il ne ſe fait rien que de ce qui s'eſt corrompu, nulle Loi ne céde à l'autre qui ne lui ſoit tout oppoſée. Or comme on a de la peine à ſe réſoudre de

paſſer

paſſer d'une Loi à une autre, & comme la plûpart des eſprits ſont difficiles à ébranler en matière de Religion, Jéſus-Chriſt, à l'imitation des autres novateurs, eût recours aux miracles qui ont toujours été l'écueil des ignorans, & l'azile des ambitieux adroits.

§. 15.

Par ce moyen le Chriſtianiſme étant fondé Jéſus-Chriſt ſongea habilement à profiter des erreurs de la politique de Moyſe, & à rendre ſa nouvelle Loi éternelle, entrepriſe qui lui réuſſit au-delà, peut-être, de ſes eſpérances. Les Ptophêtes Hébreux penſoient faire honneur à Moyſe en prédiſant un Succeſſeur qui lui reſſembleroit; c'eſt-à-dire un Meſſie grand en vertus, Puiſſant en biens & terrible à ſes ennemis; cependant leurs Prophéties ont produit un effet tout contraire; quantité d'ambitieux ayant pris de là occaſion de ſe faire paſſer pour le Meſſie annoncé, ce qui cauſa des révoltes qui ont duré juſqu'à l'entiére deſtruction de l'ancienne République des Hébreux. Jéſus-Chriſt plus habile que les Prophêtes Moſaïques, pour décréditer d'avance ceux qui s'éléveroient contre lui, a prédit qu'un

qu'un tel homme ſeroit le grand ennemi de Dieu, le favori des Démons, l'aſſemblage de tous les vices & la déſolation du monde.

Après de ſi beaux éloges, il paroît que perſonne ne doit être tenté de ſe dire *l'Antechriſt*, & je ne crois pas qu'on puiſſe trouver de meilleur ſecret pour éterniſer une Loi quoiqu'il n'y ait rien de plus fabuleux que tout ce qu'on a débité de cet Antechriſt prétendu. Saint Paul diſoit de ſon vivant qu'il étoit déja né, par conſéquent qu'on étoit à la veille de l'avénement de Jéſus-Chriſt, cependant il y a plus de 1600 ans d'écoûlés depuis la prédication de la naiſſance de ce formidable perſonnage, ſans que perſonne en ait ouï parler. J'avoue que quelques-uns ont appliqué ces paroles à Ebion & à Cérinthus, deux grands ennemis de Jéſus-Chriſt, dont ils combatirent la prétendue Divinité; mais on peut dire auſſi que ſi cette interprétation eſt conforme au ſens de l'Apôtre, ce qui n'eſt nullement croyable, ces paroles déſignent dans tous les ſiècles une infinité d'Antechriſts, n'y ayant point de vrais ſavans qui croyent bleſſer la vérité en diſant que l'hiſ-

toire

toire de Jéſus-Chriſt eſt une *(a)* fable mépriſable & que ſa loi n'eſt qu'un tiſſu de revêries que l'ignorence a mis en vogue, que l'intérêt entretient, & que la tyranie protége.

§. 16.

On prétend néanmoins qu'une Religion établie ſur des fondémens ſi foibles, eſt divine & ſurnaturelle, comme ſi on ne ſavoit pas qu'il n'y a point de gens plus propres à donner cours aux plus abſurdes opinions que les femmes & les idiots; il n'eſt donc pas merveilleux que Jéſus-Chriſt n'eût pas de Savans à ſa ſuite, il ſavoit bien que ſa Loi ne pouvoit s'accorder avec le bon ſens; voilà ſans-doute pourquoi il déclamoit ſi ſouvent contre les ſages qu'il exclut de ſon Royaume, où il n'admet que les pauvres d'eſprit, les ſimples & les imbéciles

(a) C'eſt le jugement qu'en portoit le Pape Léon X, comme il paroît par ce mot ſi connu & ſi hardi dans un ſiècle où l'eſprit philoſophique avoit fait encore ſi peu de progrès. „ On ſait de tems immémorial, diſoit-il „ au Cardinal Bembo, combien cette fable de Jéſus-„ Chriſt nons a été profitable.„ *Quantum nobis noſtriſque ea de Chriſto fabula profuerit, ſatis eſt omnibus ſeculis notum.*

béciles. Les eſprits raiſonnables doivent ſe conſoler de n'avoir rien à démêler avec des inſenſés.

§. 17.

Quant à la morale de Jéſus-Chriſt, on n'y voit rien de divin qui la doive faire préférer aux écrits des anciens, ou plutôt tout ce qu'on y voit en eſt tiré ou imité. St. Auguſtin (*a*) avoue qu'il a trouvé dans quelques-uns de leurs écrits tout le commencement de l'Evangile ſelon St. Jean: ajoutez à celà que l'on remarque que cet Apôtre étoit tellement accoûtumé à piller les autres qu'il n'a point fait difficulté de dérober aux Prophêtes leurs enigmes & leurs viſions, pour en compoſer ſon Apocalipſe. D'oú vient, par exemple, la conformité qui ſe trouve entre la doctrine du Vieux & du Nouveau Teſtament, & les écrits de Platon, ſinon de ce que les Rabins, & ceux qui ont compoſé les écritures, ont pillé ce grand homme? La naiſſance du monde a plus de vraiſemblance dans

ſon

(*a*) Confeſſions Liv. 7. Chap. 9. ℣, 20.

ſon *Timée*, que dans le livre de la Génèſe; cependant on ne peut pas dire que cela vienne de ce que Platon aura lu dans ſon voyage d'Egypte des livres Judaïques, puiſqu'au rapport de St. Auguſtin (*a*) le Roi Ptolomée ne les avoit pas encore fait traduire quand ce Philoſophe y voyagea.

La deſcription du Pays que Socrate fait à Simias dans le *Phedon*, a infiniment plus de grace que le Paradis Terreſtre; & la fable des Androgynes (*b*) eſt ſans comparaiſon mieux trouvée que tout ce que nous apprenons de la Génèſe au ſujet de l'extraction de l'une des côtes d'Adam pour en former la femme, &c. Y a-t-il encore rien qui ait plus de rapport aux deux embraſemens de Sodome & de Gommorrhe que celui que cauſa Phaëton? Y a-t-il rien de plus conforme que la chûte de Lucifer & celle de Vulcain, ou celle des Géans abîmés par la foudre de Jupiter? Quelles choſes ſe reſſemblent mieux que Samſon & Hercule, Elie & Phaëton, Joſeph & Hypolite

(*a*) Idem Ibidem.

(*b*) *Voyez* dans le banquet de Platon, le Diſcours d'Ariſtophane.

polite, Nabucodonoſor & Lycaon, Tantale & le mauvais riche, la Manne des Iſraëlites & l'Ambroiſie des Dieux ? Saint Auguſtin (a), St. Cyrille & Théophilacte comparent Jonas à Hercule, ſurnommé *Trinoctius*, parce qu'il fût trois jours & trois nuits dans le ventre de la Baleine.

Le fleuve de Daniel repréſenté au Chap. 7. de ſes Prophéties, eſt une imitation viſible du Pyriphlégéton dont il eſt parlé au dialogue de l'immortalité de l'ame. On a tiré le péché originel de la boëte de Pandore, le Sacrifice d'Iſaac & de Jephté de celui d'Iphigénie, en la place de laquelle une biche fût ſubſtituée. Ce qu'on rapporte de Loth & de ſa femme eſt tout-à-fait conforme à ce que la fable nous apprend de Baucis & de Philémon ; l'hiſtoire de Bellérophon eſt le fondément de celle de St. Michel & du Démon qu'il vainquit ; enfin il eſt conſtant que les Auteurs de l'Ecriture ont tranſcrit preſque mot à mot les œuvres d'Héſiode & d'Homere.

§. 18

(a) Cité de Dieu, Liv. 1, Chap. 14.

§. 18.

Quant à Jéſus-Chriſt, Celſe montroit au rapport d'Origène (*a*) qu'il avoit tiré de Platon ſes plus belles Sentences. Telle eſt celle qui porte *qu'un chameau paſſeroit plutôt par le trou d'une aiguille, qu'il n'eſt aiſé à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu.* (*b*) Ceſt à la ſecte des Phariſiens, dont il étoit, que ceux qui croïent en lui doivent la croyance qu'ils ont de l'immortalité de l'ame, de la réſurrection, de l'enfer, & la plus grande partie de ſa morale, où je ne vois rien qui ne ſoit dans celle d'Epictete, d'Epicure & de quantité d'autres; ce dernier ètoit cité par St. Jérôme (*c*) comme un homme dont la vertu faiſoit honte aux meilleurs Chrétiens, & dont la vie étoit ſi tempérante, que ſes meilleurs repas n'étoient qu'un peu de fromage, du pain & de l'eau: Avec une vie ſi frugale, ce Philoſophe, tout Payen qu'il étoit, diſoit

(*a*) Liv. 6 contre Celſe.

(*b*) Liv. 8, Chap. 4.

(*c*) Liv. 2. contre Jovinien, Chap. 8.

ſoit qu'il valoit mieux être infortuné & raiſonnable que d'être riche & opulent ſans avoir de raiſon ; ajoutant qu'il eſt rare que la fortune & la ſageſſe ſe trouvent réunies ſous un même ſujet, & qu'on ne ſauroit être heureux ni vivre ſatisfait, qu'autant que notre félicité eſt accompagnée de prudence, de juſtice & d'honnêteté, qui ſont les qualités d'où réſulte la vraïe & la ſolide volupté.

Pour Epictete, je ne crois pas que jamais aucun homme, ſans en excepter Jéſus-Chriſt, ait été plus ferme, plus auſtère, plus égal, & ait eu une morale pratique plus ſublime que la ſienne. Je ne dis rien qu'il ne me fût aiſé de prouver ſi c'en étoit ici le lieu, mais de peur de paſſer les bornes que je me ſuis preſcrites, je ne rapporterai des belles actions de ſa vie, qu'un ſeul exemple. Etant eſclave d'un affranchi, nommé Epaphrodite, Capitaine des Gardes de Néron, il prit fantaiſie à ce brutal de lui tordre la jambe ; Epictete s'appercevant qu'il y prenoit plaiſir, lui dit en ſouriant qu'il voyoit bien que ce ne finiroit pas qu'il ne lui eût caſſé la jambe ; ce qui arriva comme il l'avoit prédit. *Eh bien* ! continua-t-il d'un viſage égal & riant, *ne vous*

avez

avez-je pas bien dit que vous me caſſeriez la jambe ? Y eût-il jamais de conſtance pareille à celle-là ? Et peut-on dire que Jéſus-Chriſt ait été juſques-là, lui qui pleuroit & ſuoit de peur à la moindre allarme qu'on lui donnoit, & qui témoigna, près de mourir une puſilanimité tout-à-fait mépriſable, & que l'on ne vit point dans ſes Martyrs.

Si l'injure des tems ne nous eût pas ravi le livre qu'Arrien avoit fait de la vie & de la mort de notre Philoſophe, je ſuis perſuadé que nous verrions bien d'autres exemples de ſa patience. Je ne doute pas qu'on ne diſe de cette action ce que les Prêtres diſent des vertus des Philoſophes, que c'eſt une vertu dont la vanité eſt la baſe, & qui n'eſt point en effet ce qu'elle paroît : mais je ſais bien que ceux qui tiennent ce langage ſont de ces gens qui diſent en chaire tout ce qui leur vient à la bouche, & croïent avoir bien gagné l'argent qu'on leur donne pour inſtruire le peuple, quand ils ont déclamé contre les ſeuls hommes qui ſachent ce que c'eſt que la droite raiſon & la véritable vertu ; tant il eſt vrai que rien au monde n'approche ſi peu des mœurs des vrais Sages que les actions de ces hommes ſuperſtitieux qui les décrient ; ceux-ci ſemblent

blent n'avoir étudié que pour parvenir à un poſte qui leur donne du pain, ils ſont vains & s'applaudiſent quand ils l'ont obtenu, comme s'ils étoient parvenus à un état, de perfection, bien qu'il ne ſoit pour ceux qui l'obtiennent, qu'un état d'oiſiveté, d'orgueil, de licence & de volupté, où la plûpart ne ſuivent rien moins que les maximes de la Religion qu'ils profeſſent. Mais laiſſons-là des gens qui n'ont aucune idée de la vertu réelle, pour examiner la Divinité de leur Maître.

§. 19.

Après avoir examiné la politique & la morale du Chriſt, où l'on ne trouve rien d'auſſi utile & d'auſſi ſublime que dans les écrits des anciens Philoſophes, voyons ſi la réputation qu'il s'eſt acquiſe après ſa mort eſt une preuve de ſa Divinité. Le Peuple eſt ſi accoûtumé à la déraiſon, que je m'étonne qu'on prétende tirer aucune conſéquence de ſa conduite; l'expérience nous prouve qu'il court toujours après des phantomes, & qu'il ne fait & ne dit rien qui marque du bon ſens. Cependant c'eſt ſur de pareilles chimeres qui ont été de tout

tems en vogue, malgré les efforts des Savants qui s'y ſont toujours oppoſés, que l'on fonde ſa croyance. Quelques ſoins qu'ils ayent pris pour déraciner les folies règnantes, le Peuple ne les a quittées qu'après en avoir été raſſaſié.

Moyſe eût beau ſe vanter d'être l'interprête de Dieu & prouver ſa miſſion & ſes droits par des ſignes extraordinnaires, pour peu qu'il s'abſentât (ce qu'il faiſoit de tems à autre pour conférer, diſoit-il, avec Dieu, & ce que firent pareillement Numa Pompilius & pluſieurs autres légiſlateurs) pour peu, dis-je, qu'il s'abſentât, il ne trouvoit à ſon retour que les traces du culte des Dieux que les Hébreux avoient vus en Egypte. Il eût beau les tenir 40 ans dans un déſert pour leur faire perdre l'idée des Dieux qu'ils avoient quittés, ils ne les avoient pas encore oubliés, ils en vouloient toujours de viſibles qui marchaſſent devant eux, ils les adoroient opiniâtrement, quelque cruauté qu'on leur fît éprouver.

La ſeule haine qu'on leur inſpira pour les autres nations par un orgueil dont les plus idiots ſont capables, leur fit perdre inſenſiblement le ſouvenir des Dieux d'Egypte, pour s'attacher à celui de Moyſe; on l'adora

dora quelque tems avec toutes les circonſtances marquées dans la Loi, mais on le quitta par la ſuite pour ſuivre celle de Jéſus-Chriſt, par cette inconſtance qui fait courir après la nouveauté.

§. 20.

Les plus ignorens des Hébreux avoient adopté la Loi de Moyſe; ce furent auſſi de pareilles gens qui coururent après Jéſus; & comme le nombre en eſt infini, & qu'ils s'aiment les uns les autres, on ne doit pas s'étonner ſi ſes nouvelles erreurs ſe répandirent aiſément. Ce n'eſt pas que les nouveautés ne ſoient dangéreuſes pour ceux qui les embraſſent, mais l'enthouſiaſme qu'elles excitent aneantit la crainte. Ainſi les Diſciples de Jéſus-Chiſt tout miſérables qu'ils étoient à ſa ſuite, & tout mourans de faim [comme on le voit par la néceſſité où ils furent un jour avec leur conducteur d'arracher des Epics dans les champs pour ſe nourrir] les diſciples de Jéſus-Chriſt, dis-je, ne commencerent à ſe décourager que lorſqu'ils virent leur Maître entre les mains des bourreaux & hors d'état de leur donner les biens, la puiſſance & la grandeur qu'il leur avoit fait eſpérer.

Après ſa mort ſes diſciples au déſeſpoir de ſe voir fruſtrés de leurs eſpérances firent de néceſſité vertu ; bannis de tous les lieux & pourſuivis par les Juifs qui les vouloient traiter comme leur Maître, ils ſe répandirent dans les contrées voiſines, où ſur le rapport de quelques femmes ils débitérent ſa réſurrection, ſa filiation Divine & le reſte des fables dont les Evangiles ſont ſi remplis.

La peine qu'ils avoient à réuſſir parmi les Juifs les fit réſoudre à chercher fortune chez les Gentils, & à tenter s'ils ne ſeroient pas plus heureux parmi des étrangers, mais comme il falloit plus de ſcience qu'ils n'en avoient, les Gentils étant Philoſophes, & par conſéquent trop amis de la raiſon pour ſe rendre à des baguatelles, les Sectateurs de Jéſus gagnerent un jeune homme [*a*] d'un eſprit bouillant & actif, un peu mieux inſtruit que des pêcheurs ſans lettres, ou plus capable de faire écouter ſon babil ; celui-ci s'aſſociant avec eux par un coup du Ciel [car il falloit du merveil-

leux

[*a*] St. Paul.

leux] attira quelques partiſans à la ſecte naiſſante par la crainte des prétendues peines d'un Enfer, imité des fables des anciens Poëtes, & par l'eſpérance des joïes du Paradis, où il eût l'impudence de faire dire qu'il avoit été enlevé.

Ces diſciples, à force de preſtiges & de menſonges, procurerent à leur Maître l'honneur de paſſer pour un Dieu, honneur auquel Jéſus de ſon vivant n'avoit pu parvenir : ſon ſort ne fût pas meilleur que celui d'Homere, ni même ſi honorable, puiſque ſix des Villes qui avoient chaſſé & mépriſé ce dernier pendant ſa vie, ſe firent la guerre pour ſavoir à qui reſteroit l'honneur de lui avoir donné le jour.

§. 21.

On peut juger par tout ce que nous avons dit que le Chriſtianiſme n'eſt comme toutes les autres Religions qu'une impoſture groſſiérement tiſſue, dont le ſuccès & les progrès étonneroient même ſes inventeurs s'ils revenoient au monde : mais ſans nous engager plus avant dans un labyrinthe d'erreurs & de conttadictions viſibles dont nous avons aſſez parlé, diſons quelque choſe de Mahomet, lequel a fondé une loi ſur des

maximes

maximes toutes oppoſees à celles de Jéſus-Chriſt.

§. 22.

De Mahomet.

A peine les Diſciples du Chriſt avoient éteint la Loi Moſaïque, pour introduire la Loi Chrétienne, que les hommes entraînés par la force & par leur inconſtance ordinaire, ſuivirent un nouveau légiſlateur, qui s'éleva par les mêmes voïes que Moyſe; il prit comme lui le titre de Prophête & d'Envoyé de Dieu; comme lui il fit des miracles, & ſut mettre à profit les paſſions du peuple. D'abord il ſe vit eſcorté d'une populace ignorente, à laquelle il expliquoit les nouveaux Oracles du Ciel. Ces miſérables ſéduits par les promeſſes & les fables de ce nouvel Impoſteur, répandirent ſa renommée & l'exalterent au point d'éclipſer celle de ſes prédéceſſeurs.

Mahomet n'étoit pas un homme qui parût propre à fonder un Empire, il n'excelloit ni en Politique ni [*a*] en Philoſophie

[*a*] „ Mahomet dit le Comte de Boulainvilliers, étoit „ ignorent des Lettres vulgaires, je le veux croire;

ſophie ; il ne ſavoit ni lire ni écrire. Il avoit même ſi peu de fermeté qu'il eût ſouvent abandonné ſon entrepriſe s'il n'eût été forcé à ſoûtenir la gageure par l'adreſſe d'un de ſes Sectateurs. Dès qu'il commença à s'élever & à devenir célèbre ; Corais, puiſſant Arabe, jaloux qu'un homme de néant eût l'audace d'abuſer le peuple, ſe déclara ſon ennemi & traverſa ſon entrepriſe ; mais le Peuple perſuadé que Mahomet avoit des conférences continuelles avec Dieu & ſes Anges fit qu'il l'emporta ſur ſon

---

„ mais il ne l'étoit pas aſſûrement de toutes les connoiſ-
„ ſances qu'un grand voyageur peut acquérir avec beau-
„ coup d'eſprit naturel, lorſqu'il s'efforce de l'emplo-
„ yer utilement. Il n'étoit point ignorent dans ſa pro-
„ pre langue, dont l'uſage, & non la lecture, lui
„ avoit appris toute la fineſſe & les beautés. Il n'étoit
„ pas ignorent dans l'art de ſavoir rendre odieux ce
„ qui eſt vérirablement condamnable, & de peindre la
„ vérité avec de couleurs ſimples & vives, qui ne per-
„ mettent pas de la méconnoître. En effet, tout ce
„ qu'il a dit eſt vrai, par rapport aux dogmes eſſen-
„ tiels à la Religion ; mais il n'a pas dit tout ce qui
„ eſt vrai : & c'eſt en cela ſeul que notre Religion dif-
„ fère de la ſienne. „ Il ajoute plus bas „ que Maho-
„ met n'a été ni groſſier, ni barbare ; qu'il a conduit
„ ſon entrepriſe avec tout l'art, toute la délicateſſe,
„ toute la conſtance, l'intrépidité, les grandes vues
„ dont Aléxandre & Céſar euſſent été capables dans ſa
„ place, &c. „ *Vie de Mahomet, par le Comte de Boulainvilliers*, Liv, 2, pag. 266. 267 & 2668, Edition d'Amſterdam 1731.

ſon ennemi ; la famille de Corais eût le deſſous , & Mahomet ſe voyant ſuivi d'une foule imbécile qui le croyoit un homme divin , crut n'avoir plus beſoin de ſon compagnon : mais de peur que celui-ci ne découvrit ſes impoſtures , il voulut le prévenir , & pour le faire plus ſûrement il l'accabla de promeſſes , & lui jura qu'il ne vouloit devenir grand que pour partager avec lui ſon pouvoir , auquel il avoit tant contribué. „ Nous touchons , dit-il, au „ tems de notre élévation : nous ſommes „ ſûrs d'un grand Peuple que nous avons „ gagné , il s'agit de nous aſſûrer de lui par „ l'artifice que vous avez ſi heureuſement „ imaginé. „ En même tems il lui perſuada de ſe cacher dans la foſſe des Oracles.

C'étoit un puits d'où il parloit pour faire croire au Peuple que la voix de Dieu ſe déclaroit pour Mahomet qui étoit au milieu de ſes proſélites. Trompé par les careſſes de ce perfide , ſon aſſoſſié alla dans la foſſe contrefaire l'Oracle à ſon ordinaire ; Mahomet paſſant alors à la tête d'une multitude infatuée , on entendit une voix qui diſoit : „ Moi qui ſuis votre Dieu , je dé- „ clare que j'ai établi Mahomet pout être le „ Prophête de toutes les nations ; ce ſera

de

„ de lui que vous apprendrez ma véritable loi „ que les Juifs & les Chrétiens ont altérée. „ Il y avoit longtems que cet homme jouoit ce rôle, mais enfin il fût payé par la plus grande & la plus noire ingratitude. En effet Mahomet entendant la voix qui le proclamoit un homme divin ſe tournant vers le Peuple, lui commenda au nom de ce Dieu qui le reconnoiſſoit pour ſon Prophête, de combler de pierres cette foſſe, d'où étoit ſorti en ſa faveur un témoignage ſi authentique en mémoire de la pierre que Jacob éleva pour marquer le lieu où Dieu lui étoit apparu. Ainſi périt le miſérable qui avoit contribué à l'élévation de Mahomet ; ce fût ſur cet amas de pierres que le dernier des plus célèbres impoſteurs a établi ſa loi : Ce fondement eſt ſi ſolide & fixé de telle ſorte qu'après plus de mille ans de règne on ne voit pas encore d'apparence qu'il ſoit ſur le point d'être ébranlé.

§. 23.

Ainſi Mahomet s'éleva & fût plus heureux que Jéſus, en ce qu'il vit avant ſa mort le progrès de ſa loi, ce que le fils de Marie ne peut faire à cauſe de ſa pau-

vreté

vreté. Il fût même plus heureux que Moyſe, qui par un excès d'ambition ſe précipita lui-même pour finir ſes jours ; Mahomet mourut en paix & au comble de ſes ſouhaits, il avoit de plus quelque certitude que ſa Doctrine ſubſiſteroit après ſa mort, l'ayant accommodée au génie de ſes ſectateurs, nés & élevés dans l'ignorence ; ce qu'un homme plus habile n'eût peut-être pu faire.

Voilà Lecteur ce qu'on peut dire de plus rémarquable touchant les trois célèbres Légiſlateurs dont les Religions ont ſubjugué une grande partie de l'univers. Ils étoient tels que nous les avons dépeints ; c'eſt à vous d'examiner s'ils méritent que vous les reſpectiez, & ſi vous êtes excuſable de vous laiſſer conduire par des guides que la ſeule ambition a élevés, & dont l'ignorence éterniſe les revêries. Pour vous guérir des erreurs dont ils vous ont aveuglés, liſez ce qui ſuit avec un eſprit libre & déſintéreſſé, ce ſera le moyen de découvrir la vérité.

CHAPITRE IV.

Vérités ſenſibles & évidentes.

§. 1.

MOyſe, Jéſus & Mahomet étant tels que nous venons de les peindre, il eſt évident que ce n'eſt point dans leurs écrits qu'il faut chercher une véritable idée de la divinité. Les aparitions & les conférences de Moyſe & de Mahomet, de même que l'origine divine de Jéſus, ſont les plus grandes impoſtures qu'on ait pu mettre au jour, & que vous devez fuir ſi vous aimez la vérité.

§. 2.

Dieu n'étant, comme on a vu, que la nature, ou, ſi l'on veut, l'aſſemblage de tous les êtres de toutes les propriétés & de toutes les énergies, eſt néceſſairement la cauſe immanente & non diſtincte de ſes effets; il ne peut être appellé ni bon, ni méchant, ni juſte, ni miſéricordieux, ni jaloux; ce ſont des qualités qui ne convien-

nent

nent qu'à l'homme ; par conſéquent il ne ſauroit ni punir ni récompenſer. Cette idée de punitions & de récompenſes ne peut ſéduire que des ignorens, qui ne conçoivent l'Etre ſimple, qu'on nomme *Dieu*, que ſous des immages qui ne lui conviennent nullement ; ceux qui ſe ſervent de leur jugement ſans confondre ſes opérations avec celles de l'imagination, & qui ont la force de ſe défaire des prejugés de l'enfance, ſont les ſeuls qui s'en faſſent une idée claire & diſtincte. Ils l'enviſagent comme la ſource de tous les Etres, qui les produit ſans diſtinction, les uns n'étant pas préférables aux autres à ſon égard, & l'homme ne lui coûtant pas plus à produire que le plus petit vermiſſeau ou la moindre plante.

§. 3.

Il ne faut donc pas croire que l'Etre univerſel qu'on nomme communément *Dieu* faſſe plus de cas d'un homme que d'une fourmi, d'un lion plus que d'une pierre ; il n'y a rien à ſon égard de beau ou de laid, de bon ou de mauvais, de parfait ou d'imparfait. Il ne s'embarraſſe point d'être loué, prié, recherché, careſſé ; il n'eſt point

ému

ému de ce que les hommes font ou diſent, il n'eſt ſuſceptible ni d'amour ni de haine (*a*) ; en un mot il ne s'occupe pas plus de l'homme que du reſte des créatures, de quelque nature qu'elles ſoient. Toutes ces diſtinctions ne ſont que des inventions d'un eſprit borné ; l'ignorance les imagina & l'intérêt les fomente.

§. 4.

Ainſi tout homme ſenſé ne peut croire ni Dieux, ni Enfer, ni Eſprit, ni Diables, de la maniere qu'on en parle communément. Tous ces grands mots n'ont été forgez que pour éblouir ou intimider le vulgaire. Que ceux donc qui veulent ſe convaincre encore mieux de cette vérite prêtent une ſérieuſe attention à ce qui ſuit, & s'accoutument à ne porter des jugemens qu'après de mûres réflexions.

§. 5.

(*a*) *Omnis enim per ſe divûm natura neceſſe eſt*
Immortali ævo ſumma cum pace fruatur,
Semota ab noſtris rebus, ſejunctaque longè ;
Nam privata dolore omni privata periclis,
Ipſa ſuis pollens opibus : nihil indiga Noſtri,
Nec bene pro meritis capitur, nec tangitur, irâ.
Lucret. *de rerum nat.* Lib. I. ℣. 57. & ſeqq.

§. 5.

Une infinité d'aſtres que nous voyons au-deſſus de nous, ont fait admettre autant de corps ſolides où ils ſe meuvent, parmi leſquels il y en a un déſtiné à la Cour Céleſte, où Dieu ſe tient comme un Roi au milieu de ſes Courtiſans. Ce lieu eſt le ſéjour des Bienheureux où l'on ſuppoſe que les bonnes ames vont ſe rendre en quittant le corps. Mais ſans nous arrêter à une opinion ſi frivole & que nul homme de bon ſens ne peut admettre, il eſt certain que ce que l'on appelle *Ciel*, n'eſt autre choſe que la continuation de l'air qui nous environne, fluide dans lequel les Planetes ſe meuvent ſans être ſoûtenues par aucune maſſe ſolide, de même que la terre que nous habitons.

§. 6.

Comme l'on a imaginé un Ciel dont on a fait le ſéjour de Dieu & des Bienheureux, ou, ſuivant les Payens, des Dieux & des Déeſſes, on s'eſt depuis figure, comme eux un *Enfer* ou lieu ſouterrain, où l'on aſſure que les ames des méchans deſcendent pour y être tourmentées : mais ce mot d'*Enfer*

dans

dans ſa ſignification naturelle, n'exprime autre choſe qu'un lieu bas & creux, que les Poëtes ont inventé pour oppoſer à la demeure des habitans céleſtes, qu'ils ont ſuppoſée haute & élevée. Voilà ce que ſignifient exactement les mots *infernus* ou *inferi* des Latins, ou celui des Grecs Ἅιδης, c'eſt-à-dire lieu obſcur tel qu'un ſépulchre, ou tout autre lieu profond & redoutable par ſon obſcurité. Tout ce qu'on en dit n'eſt que l'effet de l'imagination des Poëtes & de la fourberie des Prêtres; tous les diſcours des premiers ſont figurés & propres à faire impreſſion ſur des eſprits foibles, timides & mélancoliques; ils furent changés en articles de foi par ceux qui ont le plus grand intérêt à ſoûtenir cette opinion.

CHAPITRE V.

De l'Ame.

§. I.

L'Ame eſt quelque choſe de plus délicat à traiter que ne ſont le Ciel & l'Enfer; il eſt donc à propos pour ſatisfaire la curioſité

riosité du Lecteur d'en parler avec plus d'étendue: mais avant que de la définir, il faut exposer ce qu'en ont pensé les plus célèbres Philosophes; je le ferai en peu de mots, afin qu'on le retienne avec plus de facilité.

§. 2.

Les uns ont prétendu que l'ame est un *Esprit* ou une substance immatérielle, d'autres ont soûtenu que c'est une portion de la Divinité; quelques-uns en font un air très-subtil; d'autres disent que c'est une harmonie de toutes les partie du corps, enfin d'autres que c'est la plus subtile partie du sang qui s'en separe dans le cerveau, & se distribue par les nerfs; cela posé, la source de l'ame est le cœur où elle s'engendre; & le lieu où elle exerce ses plus nobles fonctions est le cerveau, vû qu'elle y est plus épurée des parties grossiéres du sang. Voilà quelles sont les opinions diverses que l'on s'est faites sur l'ame. Cependant pour les mieux développer, divisons-les en deux classes. Dans l'une seront les Philosophes qui l'ont crue corporelle, dans l'autre ceux qui l'ont regardée comme incorporelle.

§. 3.

§. 3.

Pithagore & Platon ont avancé que l'ame étoit incorporelle, c'eſt-à dire, un être capable de ſubſiſter ſans l'aide du corps & qui peut ſe mouvoir de lui - même. Ils prétendent que toutes les ames particulières des animaux ſont des portions de l'ame univerſelle du monde, que ces Portions ſont incorporelles & immortelles, ou de la même nature qu'elle, comme l'on conçoit fort bien que cent petits feux ſont de même nature q'u'un grand feu d'où ils ont été pris.

§. 4.

Ces Philoſophes ont cru que l'Univers étoit animé par une ſubſtance immatérielle, immortelle & inviſible, qui ſait tout, qui agit toujours, & qui eſt la cauſe de tout mouvement, & la ſource de toutes les ames qui en ſont des émanations. Or comme ces ames ſont très-pures & d'une nature infiniment ſupérieure au corps, elles ne s'uniſſent pas, diſent-ils, immédiatement, mais par le moyen d'un corps ſubtil comme la flamme, ou cet air ſubtil & étendu que le vulgaire prend pour le Ciel. Enſuite elles prennent un corps encore moins ſubtil,

puis un autre un peu moins groſſier, & toujours ainſi par dégrés juſqu'à ce qu'elles puiſſent s'unir aux corps ſenſibles des animaux où elles deſcendent comme dans des cachots ou des ſépulchres. La mort du corps, ſelon eux, eſt la vie de l'ame qui s'y trouvoit comme enſévelie & où elle n'exerçoit que foiblement ſes plus nobles fonctions; ainſi par la mort du corps l'ame ſort de ſa priſon, ſe débaraſſe de la matière, & ſe réunit à l'ame du monde dont elle étoit émanée.

Ainſi, ſuivant cette opinion, toutes les ames des animaux ſont de même nature, & la diverſité de leurs fonctions ou facultés ne vient que de la différence des corps où elles entrent.

Ariſtote [*a*] admet une intelligence univerſelle commune à tous les êtres & qui fait à l'égard des intelligences particulières ce que fait la lumière à l'égard des yeux; & comme la lumière rend les objets viſibles, l'entendement univerſel rend ces objets intelligibles.

Ce Philoſophe definit l'ame ce qui nous fait

[*a*] *Voyez* le Dictionnaire de Bayle. Art. *Averoës.*

fait vivre, ſentir, concevoir & mouvoir ; mais il ne dit point quel eſt cet Etre, qui eſt la ſource & le principe de ſes nobles fonctions, & par conſéquent ce n'eſt point chez lui qu'il faut chercher l'éclairciſſement des doutes que l'on à ſur la nature de l'ame.

§. 5.

Dicéarque, Aſclépiade, & Galien à quelques égards, ont auſſi cru que l'ame étoit incorporelle, mais d'une autre maniere ; car ils ont dit que l'ame n'eſt autre choſe que l'harmonie de toutes les parties du corps, c'eſt-à dire, ce qui réſulte d'un mêlange exact des élémens & de la diſpoſition des parties, des humeurs & des eſprits. Ainſi, diſent-ils, comme la ſanté n'eſt point une partie de celui qui ſe porte bien quoiqu'elle ſoit en lui, de même, quoique l'ame ſoit dans l'animal, ce n'eſt point une de ſes parties, mais l'accord de toutes celles dont il eſt compoſé.

Surquoi il eſt à remarquer que ces Auteurs croyent l'ame incorporelle, ſur un principe tout oppoſé à leur intention ; car dire qu'elle n'eſt point un corps, mais ſeulement quelque choſe d'inſéparablement attaché au corps, c'eſt dire qu'elle eſt corporelle, puiſ-

qu'on appelle corporel non-ſeulement ce qui eſt corps, mais tout ce qui eſt forme ou accident, ou ce qui ne peut être ſéparé de la matiere.

Voilà les Philoſophes qui ſoutiennent que l'ame eſt incorporelle ou immatérielle; on voit qu'ils ne ſont pas d'accord avec eux-mêmes, & par conſéquent qu'ils ne méritent point d'être crus.

Paſſons à ceux qui ont avoué qu'elle eſt corporelle ou matérielle.

§. 6.

Diogène a cru que l'ame eſt compoſée d'air, d'où il a dérivé la neceſſité de reſpirer, & il la définit un air qui paſſe de la bouche par les poulmons dans le cœur, où il s'échauffe, & d'ou il ſe diſtribue enſuite dans tout les corps.

Leucippe & Démocrite on dit qu'elle étoit de feu, & que, comme le feu, elle étoit compoſée d'atômes qui pénetrent aiſément toutes les parties du corps & qui le font mouvoir.

Hypocrate a dit qu'elle étoit compoſée d'eau & de feu; Empédocle des quatre Eléméns. Epicure a cru, comme Démocrite,

que

que l'ame eſt compoſée de feu ; mais il ajoute que dans cette compoſition il entre de l'air, une vapeur, & une autre ſubſtance qui n'a point de nom, & qui eſt le principe du ſentiment ; que de ces quatre ſubſtances différentes, il ſe fait un eſprit très-ſubtil, qui ſe répand par tout le corps & qui doit s'appeller *l'ame*.

Deſcartes ſoutient auſſi, mais pitoyablement, que l'ame n'eſt point matérielle ; je dis *pitoyablement*, car jamais Philoſophe ne raiſonna ſi mal ſur ce ſujet que ce grand homme ; & voici de quelle façon il s'y prend. D'abord il dit qu'il faut douter de l'exiſtance de ſon corps ; croire qu'il n'y en a point, puis raiſonner de cette manière : *Il n'y a point de corps : je ſuis pourtant : donc je ne ſuis pas un corps ; par conſéquent je ne puis être qu'une ſubſtance qui penſe.* Quoique ce beau raiſonnement ſe détruiſe aſſez de lui-même, je dirai neanmoins en deux mots quel eſt mon ſentiment.

1°. Ce doute que Mr. Deſcartes propoſe eſt totalement impoſſible, car quoiqu'on penſe quelquefois ne point penſer qu'il y ait des corps, il eſt vrai neanmoins qu'il y en a quand on y penſe.

2°. Quiconque croit qu'il n'y a point de

corps, doit être assuré qu'il n'en est pas un, nul ne pouvant douter de soi-même, ou s'il en est assuré, son doute est donc inutile.

3°. Lorsqu'il dit que l'ame est une substance qui pense, il ne nous apprend rien de nouveau. Chacun en convient, mais la difficulté est de déterminer ce que c'est que cette substance qui pense, & c'est ce qu'il ne fait pas plus que les autres.

§. 7.

Pour ne point biaiser comme il a fait, & pour avoir la plus saine idée qu'on puisse se former de l'ame de tous les animaux, sans en excepter l'homme qui est de la même nature, & qui n'exerce des fonctions différentes que par la diversité seule des organes & des humeurs, il faut faire attention à ce qui suit.

Il est certain qu'il y a dans l'Univers un fluide très-subtil ou une matière très-déliée & toujours en mouvement dont la source est dans le soleil, le reste est repandu dans les autres corps plus ou moins selon leur nature ou leur consistance. Voilà ce que c'est que l'ame du monde; voilà ce qui le gouverne & le vivifie, & dont quel-

que

que portions eſt diſtribuée à toutes les parties qui le compoſent.

Cette ame eſt le feu le plus pur qui ſoit dans l'univers. Il ne brûle pas de ſoi-même, mais par différens mouvemens qu'il donne aux particules des autres corps où il entre, il brûle & fait reſſentir ſa chaleur. Le feu viſible contient plus de cette matière que l'air, celui-ci plus que l'eau, & la terre en a beaucoup moins; les plantes en ont plus que les minéraux, & les animaux encore davantage. Enfin ce feu renfermé dans le corps le rend capable de ſentimens, & c'eſt ce qu'on appelle l'*ame*, ou ce qu'on nomme les *eſprit animaux*, qui ſe répandent dans toutes les parties du corps. Or il eſt certain que cette ame étant de même nature dans tous les animaux, ſe diſſipe à la mort de l'homme ainſi qu'à celle des bêtes. D'où il ſuit que ce que les Poëtes & les Théologiens nous diſent de l'autre monde eſt une chimère qu'ils ont enfantée & débitée pour des raiſons qu'il eſt aiſé de deviner.

CHAPITRE VI.

Des Eſprit qn'on nomme Démons

§. 1.

Nous avons dit ailleurs comment la notion des Eſprits s'eſt introduite parmi les hommes, & nous avons fait voir que ces Eſprits n'étoient que des Phantomes qui n'exiſtent que dans leur propre imagination

Les premiers docteurs du genre humain n'étoient pas aſſez éclairés pour expliquer au Peuple ce que c'étoit que ces Phantômes; mais ils ne laiſſoient pas de lui dire ce qu'ils en penſoient. Les uns voyant que les Phantomes ſe diſſipoient, & n'avoient nulle conſiſtance les appelloient *immateriels*, *incorporels*, des formes ſans matière, des couleurs & des figures, ſans être néanmoins des corps ni colorés ni figurés, ajoutant qu'ils pouvoient ſe revêtir d'air comme d'un habit lorſqu'ils vouloient ſe rendre viſibles aux yeux des hommes. Les autres diſoient que c'étoit des corps animés, mais qu'ils étoient

étoient faits d'air ou d'une autre matière plus ſubtile, qu'ils épaiſiſſoient à leur gré, lorſqu'ils vouloient paroître.

§. 2.

Si ces deux ſortes de Philoſophes étoient oppoſés dans l'opinion qu'ils avoient des Phantômes, ils s'accordoient dans les noms qu'ils leur donnoient, car tous les appelloient *Démons*; en quoi ils étoient auſſi inſenſés, que ceux qui croyent voir en dormant les ames des perſonnes mortes, & que c'eſt leur propre ame qu'ils voïent quand ils ſe regardent dans un miroir, ou enfin qui croïent que les étoiles qu'on voit dans l'eau ſont les ames des étoiles. D'après cette opinion ridicule ils tomberent dans une erreur qui n'eſt pas moins abſurde, lorſqu'ils crurent que ces Phantomes avoient un pouvoir illimité, notion deſtitué de raiſon, mais ordinaire aux ignorens, qui s'imaginent que les Etres qu'ils ne connoiſſent pas ont une puiſſance merveilleuſe.

§. 3.

Cette ridicule opinion ne fût pas plutôt divulguée que les Légiſlateurs s'en ſervirent

pour

appuyer leur autorité. Ils établirent la croyance des Eſprits qu'ils appellerent *Religion*, eſpérant que la crainte que le peuple auroit de ces puiſſances inviſibles le retiendroit dans ſon devoir ; & pour donner plus de poids à ce dogme ils diſtinguérent les *Eſprits* ou *Démons* en bons & mauvais : les uns furent deſtinés à exciter les hommes à obſerver leurs loix, les autres à les retenir & à les empêcher de les enfreindre.

Pour ſavoir ce que c'eſt que les Démons, il ne faut que lire les Poëtes Grecs & leurs Hiſtoires, & ſur-tout ce qu'en dit Héſiode dans ſa Théogonie où il traite amplement de la génération & de l'origine des Dieux.

§. 4.

Les Grecs ſont les premiers qui les ont inventés ; de chez eux ils ont paſſé, par le moyen de leurs Colonies, dans l'Aſie, dans l'Egipte & l'Italie. C'eſt-là où les Juifs, qui étoient diſperſés à Aléxandrie & ailleurs, en ont eu connoiſſance. Ils s'en ſont heureuſement ſervis comme les autres peuples, mais avec cette différence qu'ils n'ont pas nommé *Démons*, comme les Grecs, les bons & les mauvais Eſprits indifféremment, mais ſeulement les mauvais, réſervant au ſeul

bon

Démon le nom d'*Eſprit*, de *Dieu*, & appellant *Prophêtes* ceux qui étoient inſpirés par le bon Eſprit; de plus, ils regardoient comme des effets de l'Eſprit Divin tout ce qu'ils regardoient comme un grand bien, & comme effets du *Caco-Démon* ou Eſprit malin tout ce qu'ils eſtimoient un grand mal.

§. 5.

Cette diſtinction du bien & du mal leur fit appeller *Démoniaques* ceux que nous nommons, *Lunatiques*, *Inſenſez*, *Furieux*, *Epileptiques*; comme auſſi ceux qui parloient un langage inconnu. Un homme mal fait & mal propre étoit, à leur avis, poſſédé d'un Eſprit immonde; un muet l'étoit d'un Eſprit muet. Enfin les mots d'*Eſprit* & de *Démon* leur devinrent ſi familiers qu'ils en parloient en toute rencontre: d'où il eſt clair que les Juifs croyoient, comme les Grecs, que les Eſprits ou Phantomes n'étoient pas de pures chimères, ni des viſions, mais des êtres réels indépendans de l'imagination.

§. 6.

De là vient que la Bible eſt toute rem-

plie

de contes ſur les Eſprits, les Démons & les Démoniaques; mais il n'y eſt dit nulle part comment & quand ils furent créés, ce qui n'eſt guéres pardonnable à Moyſe qui s'eſt, dit-on, mêlé de parler de la création du Ciel & de la Terre. Jéſus qui parle aſſez ſouvent d'Anges & d'Eſprits bons & mauvais ne nous dit pas non-plus s'ils ſont matériels ou immatériels. Cela fait voir que tous les deux ne ſavotent que ce que les Grecs en avoient appris à leurs ancêtres. Sans cela Jéſus-Chriſt ne ſeroit pas moins blâmable de ſon ſilence que de ſa malice à refuſer à tous les hommes la grace, la foi & la piété qu'il aſſure leur pouvoir donuer.

Mais pour revenir aux Eſprits, il eſt certain que ces mots *Démon*, *Satan*, *Diable*, ne ſont point des noms propres qui déſignent quelque individu, & qu'il n'y eût jamais que les ignorans qui y crurent, tant parmi les Grecs qui les inventerent, que parmi les Juifs qui les adopterent : Depuis que ces derniers furent infectés de ces idées, ils appropriérent ces noms qui ſignifient *ennemi*, *accuſateur* & *exterminateur*, tantôt aux Puiſſances inviſibles, tantôt aux viſibles, c'eſt-à-dire aux Gentils qu'ils diſoient habiter le Royaume de Satan, n'y ayant qu'eux

qu'eux, dans leur opinion, qui habitaſſent celui de Dieu.

§. 7.

Comme Jéſus-Chriſt étoit Juif & par conſéquent fort imbu de ces opinions, il ne faut pas s'étonner ſi l'on rencontre ſouvent dans ſes Evangiles & dans les écrits de ces diſciples, ces mots de *Diable*, de *Satan*, d'*Enfer*, comme ſi c'étoit quelque choſe de réél ou d'effectif. Cependant il eſt très-évident, comme nous l'avons déjà fait obſerver, qu'il n'y a rien de plus chimérique; & quand ce que nous avons dit ne ſuffiroit pas pour le prouver, il ne faut que deux mots pour convaincre les opiniâtres.

Tous les Chrétiens demeurent d'accord que Dieu eſt la ſource de toutes choſes, qu'il les a créées, qu'il les conſerve, & que ſans ſon ſécours elles tomberoient dans le néant, ſuivant ce principe il eſt certain qu'il a crée ce qu'on appelle le *Diable* ou *Satan*. Or ſoit qu'il l'ait créé bon ou mauvais (ce dont il ne s'agit pas ici) il eſt inconteſtablement l'ouvrage du premier Principe; s'il ſubſiſte tout méchant qu'il eſt, comme on le dit, ce ne peut être que par la volonté de Dieu. Or, comment eſt-il poſ-

ſibl-

ſible de concevoir que Dieu conſerve une creature, qui non-ſeulement le haït mortellement & le maudit ſans-ceſſe, mais qui s'efforce encore de lui débaucher ſes amis pour avoir le plaiſir de le mortifiér? Comment dis-je, eſt-il poſſible que Dieu laiſſe ſubſiſter ce Diable pour lui faire à lui-même tout le chagrin qu'il peut, pour le détrôner s'il étoit en ſon pouvoir, & pour détourner de ſon ſervice ſes Favoris & ſes Elus?

Quel eſt ici le but de Dieu, ou plutôt que nous veut-on dire en nous parlant du Diable & de l'Enfer? Si Dieu peut tout & qu'on ne puiſſe rien ſans lui, d'où vient que le Diable le haït, le maudit, & lui enleve ſes amis? Ou Dieu y conſent, ou il n'y conſent pas: S'il y conſent, le Diable en le maudiſſant ne fait que ce qu'il doit, puiſqu'il ne peut que ce que Dieu veut; par ſéquent ce n'eſt pas le Diable, mais Dieu même qui ſe maudit: choſe abſurde, s'il en fût jamais! S'il n'y conſent pas, il n'eſt pas vrai qu'il ſoit Tout-puiſſant, & par conſéquent il y a deux Principes, l'un du bien & l'autre du mal; l'un qui veut une choſe, l'autre qui veut le contraire. Où nous conduira ce raiſonnement? A faire avoüer ſans réplique que ni Dieu, ni le Diable,

ni

ni le Paradis, ni l'Enfer, ni l'Ame ne ſont point ce que la Religion les dépeint, & que les Théologiens, c'eſt-à-dire, ceux qui débitent des fables pour des vérités, ſont des gens de mauvaiſe foi qui abuſent de la crédulité des Peuples pour leur inſinuer ce qui leur plaît, comme ſi le vulgaire étoit abſolument indigne de la vérité, ou ne dût être nourri que de chimères, dans leſquelles un homme raiſonnable ne voit que du vuide, du néant & de la folie.

Il y a longtems que le monde eſt infecté de ſes abſurdes opinions; cependant de tout tems il s'eſt trouvé des eſprits ſolides & des hommes ſincères, qui malgré la pérſécution ſe ſont récriés contre les abſurdités de leur ſiècle, comme on vient de faire dans ce petit Traité. Ceux qui aiment la vérité y trouveront, ſans-doute, quelque conſolation; c'eſt à ceux-là que je veux plaire ſans me ſoucier du jugement de ceux à qui les préjugés tiennent lieu d'oracles infaillibles.

Felix qui potuit rerum cognoſcere cauſas,
Atque metus omnes & inexorabile fatum
Subjecit pedibus, ſtrepitumque Acherontis avari.

Virg. Géorg. Liv. 2. ℣. 490.

Fin du Traité.

S

DI

IL
vé
titre
Mr.
d'Alle
fertati
ment
ribus,
établi
munic
Beauv
1694.

(*a*)
ſans avo

SENTIMENS
SUR LE TRAITÉ
DES TROIS IMPOSTEURS.

IL y a longtems qu'on diſpute s'il y a eu véritablement un Livre Imprimé ſous le titre *de Tribus Impoſtoribus.*

Mr. de la Monnoye informé qu'un Savant d'Allemagne (*a*) vouloit publier une diſſertation pour prouver qu'il y a eu véritablement un Livre imprimé, *de Tribus Impoſtoribus*, écrivit à un de ſes amis une Lettte pour établir le contraire: Cette Lettre fût communiquée par Mr Bayle à M. Baſnage de Beauval, qui en donna au mois de Février 1694. un extrait dans ſon Hiſtoire des Ouvrages

(*a*) Daniel George Mothof, mort le 30 Juin 1691. ſans avoir tenu parole.

BIBLIOTHEQUE DE L'ARSENAL

Ouvrages des Savans. Poſtérieurement Mr. de la Monnoye a fait ſur cette matière une plus emple diſſertation dans une Lettre de Paris du 16. Juin 1712. à M. le Préſident Bouhier, dans laquelle il aſſure qu'on trouvera en petit l'Hiſtoire preſque complette de ce fameux Livre.

Il réfute d'abord l'opinion de ceux qui attribuent cet Ecrit à l'Empereur *Frédéric I.* Cette fauſſe imputation vient d'un endroit de Grotius dans ſon appendice du traité *de Antichriſto*, dont voici les termes:

Librum de tribus impoſtoribus abſit ut Papæ tribuam aut Papæ oppugnatoribus; jam olim inimici Frederici Barbaroſſæ imperatoris famam ſparſerant libri talis, quaſi juſſu ipſius ſcripti, ſed ab eo tempore, nemo eſt qui viderit; quare fabulam eſſe arbitror. C'eſt Colomiez qui rapporte cette citation pag. 28. de ſes *mêlanges Hiſtoriques*. Mais il y a deux fautes, ajoute-t-il: 1°. Ce ne fut pas *Frédéric I.* ou *Barberouſſe* qu'on faiſoit auteur de ce livre, mais *Frédéric II.* ſon petit-fils, comme il paroît par les Epîtres de *Pierre des Vignes*; ſon Sécrétaire & ſon Chancelier, & par *Mathieu Paris*, qui rapportent qu'il fût accuſé d'avoir dit que *le monde avoit été ſéduit par trois impoſteurs*, & non pas d'avoir

d'avoir composé un Livre ſous ce titre Mais cet Empereur a fortement nié qu'il eût jamais dit pareille choſe. Il déteſta le blaſphême qu'on lui reprochoit, déclarant que c'étoit une calomnie atroce : ainſi c'eſt à tort que *Lipſe* & d'autres écrivains l'ont condamné ſans avoir aſſez examiné ſes défenſes.

Averroes, près d'un ſiecle auparavant, s'étoit moqué des trois Religions & avoit dit que (*a*) *la Religion Judaïque étoit une Loi d'enfans, la Chrétienne une Loi d'impoſſibilité, & la Mahométanne une Loi de pourceaux.*

Depuis, pluſieurs ont écrit avec beaucoup de liberté ſur le même ſujet.

On lit dans *Thomas de Cantimpré* qu'un Maître *Simon de Tournay* diſoit que *trois Seducteurs, Moyſe, Jéſus-Chriſt & Mahomet avoient infatué de leur doctrine le genre humain.* C'eſt apparemment ce Maître *Simon de Churnay* dont *Mathieu Paris* conte une autre impiété, & le même que *Polidore de Virgile* appelle *de Turvay*, noms l'un & l'autre corrompus.

Parmi

(*a*) Apud Nevizanum 1. *Silvæ nupt.* 2. n. 121.

Parmi les Manuſcrits de la Bibliothèque de M. l'Abbé *Colbert* que le Roi a acquis en 1732, il s'en trouve un nummèroté 2071 qui eſt *d'Alvare Pélage*, Cordélier Eſpagnol, Evêque de Salves & Algarve, connu par ſes livres de *Planctu Eccleſiæ*, qui rapporte qu'un nommé *Scotus* Cordèlier & Jacobin, détenu priſonnier à Lisbone pour pluſieurs impiétés, avoit traité également d'impoſteurs Moyſe, Jéſus-Chriſt & Mahomet, diſant que le premier avoit trompé les Juifs, le ſecond les Chrétiens, & le troiſième les Sarrazins. *Diſſeminavit iſte impius hæreticus in Hiſpaniâ* (ce ſont les termes d'*Alvare Pélage*) *quod tres deceptores fuerunt in mundo, ſcilicet Moyſes qui deceperat Judeos, & Chriſtus qui deceperat Chriſtianos, & Mahometus qui decepit Sarrazenos.*

Le bon *Gabriel Barlette* dans un ſermon de *St. André* fait dire à *Porphire* ce qui ſuit: *& ſic falſa eſt Porphirii ſententia, qui dixit tres fuiſſe garrulatores qui totum mundum ad ſe converterunt; primus fuit Moyſes in Populo Judaico, ſecundus Mahometus, tertius Chriſtus.* Belle Chronologie qui met Jéſus-Chriſt & Porphire après Mahomet !

Les

Les Manuſcrits du Vatican, cités par *Odonir Rainaldo*, Tome 19 des Annales Eccléſiaſtiques, font mention d'un *Jeannin de Solcia*, Chanoine de Bergame, Docteur en Droit Civil & Canon, nommé en Latin dans le Décret de Pie II *Javinus de Solcia*, condamné le 14 Novembre 1459, pour avoir ſoûtenu cette impiété que Moyſe, Jéſus-Chriſt & Mahomet avoient gouverné le monde à leur fantaiſie, *mundum pro ſuarum libito voluntatum rexiſſe.* Jean-Louis *Vivaldo de Mondovi*, qui écrivoit en 1506, & dont on a entr'autres ouvrages un Traité *de duodecim perſecutionibus Eccleſia Dei*, dit au Chapitre de la ſixième perſécution, qu'il y a des gens qui oſent mettre en queſtion lequel des trois Légiſlateurs a été le plus ſuivi, Jéſus-Chriſt, Moyſe, ou Mahomet : *qui in quæſtionem vertere preſumunt, dicentes : quis in hoc mundo majorem gentium aut populorum ſequelam habuit, an Chriſtus, an Moyſes, an Mahometus ?*

Herman Riſtvik, Hollandois, brûlé à la Haye en 1512, ſe mocquoit de la Religion Juive & de la Chrétienne : on ne dit pas qu'il parlât de la Mahométane, mais un homme qui traitoit Moyſe & Jéſus-

Chriſt

d'impoſteurs, pouvoit-il avoir meilleure opinion de Mahomet ?

On doit penſer de même de l'Auteur inconnu des impiétés contre Jéſus-Chriſt, trouvées l'an 1547 à Genêve parmi les papiers du nommé *Gruet*. Un Italien nommé *Fauſto da Longiano* avoit entrepris un ouvrage qu'il intituloit *Le Temple de la Vérité*, dans lequel il ne prétendoit pas moins que de détruire toutes les Religions „ J'ai, „ dit-il, commencé un ouvrage intitulé *Le* „ *Temple de la Vérité*, deſſein bizarre que „ peut-être je diviſerai en trente livres; on „ y verra la deſtruction de toutes les ſec- „ tes, de la Juive de la Chrétienne, de la „ Mahométanne & des autres Religions, „ à prendre toutes ces choſes dans leur pre- „ mier principe. „ Mais parmi les Lettres de *L'Aretin* à ce *Fauſto*, il ne s'en trouve aucune où cet ouvrage ſoit déſigné; peut-être n'a-t-il jamais été achevé, & quand il l'auroit été & qu'il auroit paru, il ſeroit différent de celui dont il s'agit, dont on prétend qu'il y a une traduction Allemande imprimée *in folio*, dont il reſte encore des exemplaires dans les Bibliothèques d'Allemagne. *Claude Beauregard*, en Latin *Berigardus*, Profeſſeur en Philoſophie, premièrement

mièrement à Paris, enſuite à Piſe, & enfin à Padoue, cite ou déſigne un paſſage du Livre *des trois Impoſteurs*, où les miracles que Moyſe fit en Egypte ſont attribués à la ſupériorité de ſon démon ſur celui des Magiciens de Pharaon. *Giordan Brun*, brûlé à Rome le 17 février 1600, a été accuſé d'avoir avancé quelque choſe d'approchant. Mais parce que *Beauregard* & *Brun* ont avancé de pareilles revêries, & ont jugé à propos de les citer comme tirées du Livre *des trois Impoſteurs*, eſt-ce une preuve ſûre qu'ils ayent lû ce livre ? Ils l'auroient ſans-doute mieux fait connoître, & auroient dit s'il eſt manuſcrit ou Imprimé, en quel volume & en quel lieu.

Tentzelius, ſur la foi d'un de ſes amis prétendu témoin oculaire, fait la deſcription du livre, ſpécifiant juſqu'au nombre de huit feuilles ou cahiers ; & voulant prouver au troiſième Chapitre que l'ambition des légiſlateurs eſt la ſource unique de toutes les Religions, il cite pour exemple Moyſe, Jéſus-Chriſt & Mahomet. *Struvius* après *Tentzelius* rapporte le même détail, & n'y trouvant rien que la fiction ne puiſſe inventer ne paroît pas plus diſpoſé à croire l'exiſtence du livre.

Le Journaliſte de Leipſic dans ſes *Acta eruditorum* du mois de Janvier 1709. pag. 36. & 37. produit cet extrait d'une Lettre dont voici le ſens : *Etant en Saxe, j'ai vu le livre des trois Impoſteurs, dans le Cabinet de M.***. C'eſt un volume in 8°. Latin, ſans marque ni du nom de l'Imprimeur, ni du tems de l'impreſſion, laquelle, à en juger par la caractère, paroiſſoit avoir été faite en Allemagne; j'eus beau employer toutes les inventions imaginables pour obtenir la permiſſion de le lire entier, le maître du Livre, homme d'une piété délicate ne voulût jamais y conſentir, & j'ai même ſçu qu'un célébre Profeſſeur de* Wirtemberg *lui en avoit offert une groſſe ſomme. Etant allé peu de tems après à Nuremberg, comme je m'y entretenois un jour de ce livre avec M.* ANDRE' MYLDORF, *homme reſpectable par ſon âge & par ſa doctrine, il m'avoua de bonne foi qu'il l'avoit lû, & que c'étoit M.* WLFER *Miniſtre qui le lui avoit prêté; ſur quoi de la manière dont il me détailloit la choſe, je jugeai que c'étoit un exemplaire tout ſemblable au précédent; d'où je concluois qu'indubitablement c'étoit le Livre en queſtion; tout autre qui ne ſera pas in 8°. ni d'auſſi ancienne Impreſſion*

preſſion ne pouvant être le véritable. L'Auteur de ce Livre auroit pû & dû donner plus d'éclairciſſement ; car il ne ſuffit pas de dire j'ai vû, il faut faire voir & démontrer qu'on a vû, autrement cela n'eſt pas plus authentique qu'un ouï-dire ; à quoi il faut réduire tous les Auteurs, dont il eſt juſqu'ici fait mention dans cette diſſertation.

Le premier qui ait parlé du Livre comme exiſtant, en 1543, eſt *Guillaume Poſtel* dans ſon Traité de la conformité de l'Alcoran avec la Doctrine des Lutheriens ou des Evangéliſtes qu'il nomme *Anévangéliſtes*, & qu'il entreprend de rendre tout-a-fait odieux, en voulant faire voir que le Luthéraniſme conduit droit à l'Athéiſme : Il en rapporte pour preuves trois ou quatre livres compoſés, ſelon lui, par des Athées, qu'il dit avoir été des premiers Sectateurs du prétendu nouvel Evangile. *Id arguit nefarius tractatus Villanovani de tribus Prophetis, cimbalum mundi, Pantagruelus, & novæ inſulæ, quorum autores erant anevangeliſtarum anteſignani.* Ce *Villanovanus* que *Poſtel* dit Auteur du Livre *des trois Impoſteurs* eſt *Michel Servet*, fils d'un Notaire, qui, étant né en 1509 à Villanueva

en

en Arragon, a pris le nom de *Villanovanus* dans la préface qu'il ajoute à une Bible qu'il fit imprimer à Lyon en 1542, par *Hugues de la Porte*, & prenoit en France le nom de *Villeneuve*, ſous lequel on lui fit ſon procès après avoir fait imprimer, en 1553 à Vienne en Dauphiné la même année de ſa mort, ſon livre intitulé *Chriſtianiſmi reſtitutio*, un Livre devenu extrêmement rare par les ſoins qu'on prit à Genêve d'en rechercher les exemplaires pour les brûler; mais dans tous les Catalogues des Livres de *Servet*, on n'y trouve point le Livre *de tribus Impoſtoribus*. Ni *Calvin*, ni *Bèze*, ni *Aléxandre Morus*, ni aucun autre défenſeur du parti Huguenot, qui ont écrit contre *Servet*, & qui avoient intérêt de juſtifier ſon ſupplice & de le convaincre d'avoir compoſé ce Livre, aucun ne l'en avoit accuſé. *Poſtel* Ex-jéſuite, eſt le premier qui ſans autorité l'a fait.

Florimond de Rémond, Conſeiller au Parlement de Bordeaux, a écrit poſitivement avoir vû le Livre Imprimé. Voici ſes termes. „ *Jacques Curio* en ſa Chronologie de l'an „ 1556, dit que le Palatinat ſe rempliſſoit „ de tels mocqueurs de Religion, nom- „ més *Lievaniſtes*, gens qui tiennent pour fables

„ les Livres Saints, ſur-tout du grand Lé-
„ giſlateur de Dieu, Moyſe : n'a-t-on pas
„ vû un livre forgé en Allemagne, quoi-
„ qu'imprimé ailleurs, au même tems que
„ l'héréſie jouoit auſſi ſon perſonnage, qui
„ ſemoit cette doctrine portant ce titre *des*
„ *trois Impoſteurs*, &c. ſe moquant des
„ trois Religions, qui ſeules reconnoiſſent
„ le vrai Dieu, la Juive, la Chrétienne
„ & la Mahométanne ? Ce ſeul titre mon-
„ troit quel étoit le ſiècle de ſa naiſſance
„ qui oſoit produire un Livre ſi impie. Je
„ n'en euſſe pas fait mention ſi *Oſius* &
„ *Génébrard* avant moi n'en euſſent parlé.
„ Il me ſouvient qu'en mon enfance j'en vis
„ l'exemplaire au Collège de Preſle entre
„ les mains de *Ramus*, homme aſſez ré-
„ marquable par ſon haut & éminent ſa-
„ voir, qui embrouilla ſon eſprit parmi
„ pluſieurs recherches des ſecrets de la Re-
„ ligion qu'il manioit avec la Philoſophie.
„ On faiſoit paſſer ce mechant Livre de
„ main en main parmi les plus Doctes
„ deſireux de le voir. O aveugle curioſité !„
Tout le monde connoît *Florimond de Ré-*
mond pour un Auteur ſans conſéquence,
dont on diſoit communément trois choſes
mémorables. *Edificabat ſine pecuniâ, judi-*

cabat

cabat ſine conſcientiâ, ſcribebat ſine ſcientiâ. On ſait même qu'il prêtoit ſouvent ſon nom au P. *Richaume* Jéſuite qui (ſon nom étant fort odieux aux Proteſtans) ſe cachoit ſous celui du Conſeiller de Bordeaux. Mais ſi *Oſiis* & *Génébrard* en parloient auſſi formellement que *Florimond de Rémond*, il y auroit de quoi balancer : voici ce que *Génébrard* en dit dans la page 39 de ſa Réponſe à *Lambert Danau*, Imprimée *in* 8° à Paris en 1581. *Non Blandratum non Alciatum, non Ochinum, ad Mahometiſmum impulerunt : non Valleum ad atheiſmi profeſſionem induxerunt : non alium quemdam ad ſpargendum libellum de tribus Impoſtoribus quorum ſecundus eſſet Chriſtus Dominus, duo alii Moyſes & Mahometes, pellexerunt.* Mais eſt-ce aſſez ſpécifier ce Livre impie ? & Génébrard dit-il l'avoir vû ? & ſeroit-il poſſible qu'on n'en eût aujourd'hui plus, & de plus véritables connoiſſances s'il avoit véritablement exiſté ? On ſait combien de menteries ſe ſont débitées dans tous les tems ſur pluſieurs livres qui ne ſe ſont jamais trouvés, quoique des gens euſſent aſſuré les avoir vus, & même cité les lieux où ils leur avoient été communiqués.

On

On a voulu dire que le livre *des trois Impoſteurs* étoit dans la Bibliothéque de *M. Salvius*, Plénipotentiaire de Suéde à Munſter, que la Reine *Chriſtine* n'ayant pas voulu le lui demander pendant qu'il vivoit, aſſitôt qu'elle avoit ſçu ſa mort avoit envoyé Mr *Bourdelot* ſon premier Médecin, prier la Veuve de ſatisfaire ſa curioſité; mais qu'elle avoit répondu que le malade ſaiſi de remors de conſcience la veille de ſa mort avoit dans ſa chambre fait jetter le Livre au feu. C'eſt à-peu-près en même tems que *Chriſtine* faiſoit chercher avec empreſſement le *Colloquium heptaplomeres* de *Bodin*, manuſcrit alors fort rare: Après une longue quête, elle parvint enfin à le trouver; mais quelque paſſion qu'elle eût de voir le Livre *de tribus Impoſtoribus*, quelque recherche qu'elle en eût fait faire dans toutes les Bibliothéques de l'Europe, elle eſt morte ſans avoir pû le déterrer. N'en peut-on pas conclurre qu'il n'exiſtoit pas? Sans quoi les ſoins de la Reine *Chriſtine* auroient infailliblement découvert ce Livre que *Poſtel* annonce avoir paru en 1543, & *Florimond de Rémond* en 1556. D'autres dans la ſuite ont aſſigné d'autres époques.

En

En 1654 *Jean-Baptiſte Morin*, Médecin célèbre & Mathématicien écrivit une Lettre ſous le nom de *Vincent Panurgue*, qu'il s'adreſſa à lui-même. *Vincentii Panurgii epiſtola de tribus Impoſtoribus, ad clariſſimum virum Joan. Bapt. Morinum Medicum.* Les trois Impoſteurs dont il veut parler ſont *Gaſſendi*, *Neure* & *Bernier*, qu'il veut rendre odieux par ce titre. *Chrétien Kortholt* en 1680, a donné le titre *de tribus Impoſtoribus* à ſon Livre contre *Herbet*, *Hobes*, & *Spinoſa*, & a dit dans ſa préface qu'on avoit vû le Traité véritable *des trois Impoſteurs* entre les mains d'un Libraire de Baſle : Tel a été l'abus qu'on a fait de ce titre contre des Adverſaires, & par où on a impoſé à la ctédulité des demi-ſavans, qui, ſans examiner, ſont les dupes du premier coup d'œil. Car ſeroit-il poſſible, ſi ce Livre avoit exiſté véritablement, qu'on ne l'eût réfuté, comme on a fait le Livre des Préadamiſtes de M. *de la Peyrere*, & les écrits de *Spinoſa*, l'ouvrage même de *Bodin*? Le *Colloquium heptaplomeres*, quoique manuſcrit a été réfuté. Le Livre *de tribus Impoſtoribus* méritoit-il plus de grace? D'où vient n'a-t-il point été cenſuré & mis á l'Index? Pourquoi n'a-t-il point été

brûlé pār la main du bourreau ? Les livres contre les bonnes mœurs ſe tolérent quelquefois, mais ceux qui attaquent auſſi fortement le fond de la Religion ne demeurent jamais impunis. *Glorimond de Rémond* qui dit avoir vu le livre, a affecté de dire qu'il étoit alors enfant, âge propre à écrire les Contes des Fées ; il cite *Ramus* qui étoit mort il y avoit trente ans, & ne pouvoit plus le convaincre de menſonge; il cite *Oſiut* & *Génébrard*, mais en termes vagues ſans ſpécifier l'endroit de leurs œuvres. il dit qu'on faiſoit paſſer ce livre de main en main qu'on auroit plutôt dû enfermer & tenir ſous la clef.

On peut encore oppoſer ce paſſage de *Thomas Brovne* dont voici les mots partie 1 ere ſection 19. de ſon livre intitulé *Religio medici*, traduit de l'Anglois en Latin par *jean Merrivheater*; *monſtrum illud hominis, diis inferis a ſecretis ſcelus, nefarii illius tractatus de tribus impoſtoribus author quantumvis ab omni Religione alienus, adeò ut nec Judæus, nec Turca, nec Chriſtianus fuerit, planè tamen athæus non erat.* D'où on inférera qu'il falloit qu'il eût vu le livre pour juger ainſi de l'auteur. Mais *Brovne* ne parle de la ſorte que parceque *Bernardin Ochin*,

Ochin, qui, ſelon lui, comme il le marque par un aſtériſque, étoit Auteur de ce livre, étoit plutôt Déiſte qu'Athée, & que tout Déiſte avec de l'eſprit & un peu de littérature eſt capable de concevoir & d'exécuter un pareil deſſein *Moltkius* dans ſa note ſur cet endroit de *Brovvne* n'aſſure pas, & avec raiſon, que ce livre fût d'*Ochin*, car on veut que ce livre ait été compoſé en Latin, & *Ochin* n'a jamais écrit qu'en Italien ; de plus s'il avoit été ſoupçonné d'avoir eu part à cet ouvrage, ſes ennemis qui ont fait tant de bruit de quelques-uns de ſes Dialogues touchant la Trinité & touchant la Polygamie, ne lui auroient pas pardonné le Traité *des trois Impoſteurs*. Mais comment accorder *Brouvvne* & *Genébrard* qui traitent *Ochin* de Mahométan, & qui diſent qu'il n'étoit ſectateur ni de Moyſe, ni de Jéſus-Chriſt, ni de Mahomet ? Que de contradictions !

Naudé par une ridicule mépriſe croyoit ce Traité des trois Impoſteurs d'*Arnauld de Villeneuve*, Ecrivain groſſier & barbare; & *Ernſtius* déclare avoir ouï dire étant à Rome a *Campanelle* que c'étoit l'ouvrage de *Muret*, Ecrivain très-poli & très-latin, poſtérieur de plus de deux ſiècles à *Arnauld*

nauld de Villeneuve : mais il faut qu'*Ernſtius* ſe trompe & que *Campanelle* ait varié, car dans la préface de ſon *Atheiſmus triumphatus*, & plus expreſſément encore dans ſa queſtion *de gentiliſmo non retinendo*, il dit que c'eſt d'Allemagne que l'ouvrage étoit parti : ou il faudra ſuppoſer qu'il n'y avoit que l'édition qui fût d'Allemagne, mais que la compoſition étoit de *Muret* : ce qui ſera entiérement oppoſé à ce que *Florimond de Rémond* a dit ci-deſſus que le livre avoit été forgé en Allemagne, quoique imprimé ailleurs : mais *Muret* a été accuſé à faux & ne doit pas avoir beſoin d'appologie. On a jugé de ſa religion par ſes mœurs. Les Huguenots fâchés de ce qu'ayant goûté leur doctrine il l'avoit depuis quittée ſans retour, ne l'ont pas épargné dans l'occaſion : *Bèze* dans ſon Hiſtoire Eccléſiaſtique lui a reproché deux crimes dont le ſecond eſt l'Athéiſme. *Joſeph Scaligier* piqué contre [a] lui pour une baguatelle d'érudition ne lui a pas fait plus de juſtice : *Muret*, a-t-il dit malicieuſement, ſeroit le meilleur Chrétien

[a] Voyez à ce ſujet le Dictionnaire de Bayle, Art. *Trabea*.

tien du monde s'il croyoit en Dieu auſſi bien qu'il perſuaderoit qu'il y faut croire: De là ſont venues les mauvaiſes impreſſions qu'on a priſes contre *Muret*, au lieu d'avoir égard à la piété exemplaire dont il donna des marques édifiantes les dernières années de ſa vie: on s'eſt aviſé de le noircir cinquante ans après ſa mort d'un ſoupçon inconnu à ſes ennemis les plus déclarés, & duquel il eſt très-ſûr que de ſon vivant il ne fût jamais atteint.

Des Compilateurs idiots, qui n'ont nulle teinture de critique ont enveloppé dans la même accuſation le premier que la moindre apparence leur a offert; un *Etienne Dolet*, d'Orléans; un *François Pucci*, de Florence; un *Jean Milton*, de Londres, un *Merula* faux Mahométan; on y a même mêlé *Pierre Aretin*, ſans conſidérer qu'il étoit fort ignorent, ſans étude, ſans lettres, & ne ſavoit que ſa langue naturelle, parce qu'ils en ont ouï parler comme d'un Ecrivain très-hardi & très-licentieux; & on s'eſt aviſé de le faire auteur de ce Livre. Par la même raiſon on accuſe *Pogge* & d'autres; on remonte juſqu'à *Bocace*, ſans-doute a cauſe de ſon troiſième Conte de ſon Décaméron, où eſt rapportée la parabole des trois anneaux

neaux reſſemblans, de laquelle il fait une très-dangéreuſe application à la Religion Juive, à la Chrétienne & à la Mahométanne, comme s'il vouloit inſinuer qu'on peut embraſſer indifféremment l'une des trois, parce qu'on ne ſait à laquelle adjuger la préférence. On n'a pas non-plus oublié *Machiavel* & *Rabelais* que *Decker* nomme; & le Hollandois qui a traduit en François le Livre de la Religion du Médecin de *Brouvvne*, dans ſes notes ſur le Chapitre 20, outre *Machiavel*, nomme encore *Eraſme*.

Avec moins d'extravagance on pourroit y mêler & *Pomponace* & *Cardan*. *Pomponace* Chap. 14. de ſon Traité de l'immortalité de l'ame raiſonnant en pur Philoſophe, & faiſant abſtraction de la croyance Catholique, à laquelle ſolemnellement à la fin de ſes Livres il proteſte de ſe ſoumettre, a oſé dire que la doctrine de l'immortalité de l'ame avoit été introduite par tous les fondateurs de Religion pour contenir les Peuples dans le devoir; en quoi, ou tout le monde, ou la plus grande partie, étoit dupe; parce que je ſuppoſe, ajoute-t-il, qu'il n'y ait que trois Religions, celle de Jéſus-Chriſt, celle de Moyſe & celle de Mahomet, ſi toutes

les trois ſont fauſſes, il s'enſuit que tout le monde eſt trompé : raiſonnement ſcandaleux, & qui, non-obſtant toutes les précautions de *Pomponace*, a donné lieu à *Jacques Charpentier* de s'écrier *quid vel hac ſola dubitatione in Chriſtiana Schola cogitari poteſt perniciosius* ? *Cardan* fait encore pis dans le 11e. de ſes Livres de la *ſubtilité*; il compare entr'elles ſuccintement les quatre Religions générales, & après les avoir fait diſputer l'une contre l'autre, ſans qu'il ſe déclare pour aucune, il finit bruſquément de cette ſorte *his igitur arbitrio victoriæ relictis*; ce qui ſignifie qu'il laiſſe au hazard à décider de la victoire : paroles qu'il corrige de lui-même dans la ſeconde édition. Ce qui n'a pas empêché qu'il n'en ait été repris très-aigrement trois ans après par *Jules Scaligier* à cauſe du ſens terrible qu'elles renfermoient, & de l'indifférence qu'elles marquoient de la part de *Cardan*, touchant la victoire que l'un des quatres partis, quel qu'il fût, pouvoit remporter, ſoit par la force des raiſons, ſoit par la force des armes.

Dans le dernier article da *Naudeana*, qui eſt une rapſodie de bevues & de fauſſetés, il y a quelques recherches confuſes

ſes touchant le livre *des trois Impoſteurs*. Il y eſt dit que *Ramus* l'attribuoit à *Poſtel*, ce qui ne ſe trouve nulle part dans les écrits de *Ramus*; quoique *Poſtel* eût d'étranges viſions, & que *Henri Etienne* dépoſe lui avoir ouï dire que des trois Religions, la Juive, la Chrétienne, & la Mahométane, on pourroit en faire une bonne, il n'a pourtant dans aucune de ſes œuvres attaqué la Miſſion de Moyſe, ni la Divinité de Jéſus-Chriſt, & n'a pas même oſé ſoûtenir en termes précis que cette Religieuſe Hoſpitaliere Vénitienne qu'il appliloit ſa mere *Jeanne* ſeroit la rédemptrice des femmes, comme Jéſus-Chriſt avoit été le redempteur des hommes. Seulement, après avoir dit que dans l'homme *animus* étoit la partie maſculine, *anima* la féminine; il a eu la folie d'ajouter que ces deux parties ayant été corrompues par le péché, ſa mère *Jeanne* répareroit la féminine, comme Jéſus-Chriſt avoit réparé la maſculine. Le Livre où il débite cette extravaguance fût imprimé *in*-16 à Paris l'an 1553, ſous le titre *des trois Merveilleuſes Victoires des femmes*, & n'eſt pas devenu ſi rare qu'on ne le trouve encore aſſez aiſément; & l'on verroit de même celui qu'il auroit publié *des Trois*

Impoſteurs

Impoſteurs, s'il étoit vrai qu'il fût venu à cet excès d'impiété. Il en étoit ſi éloigné que dès l'an 1543, il déclara hautement que l'ouvrage étoit de *Michel Servet*, & ne fit aucun ſcrupule pour ſe venger des Hugenots ſes calomniateurs de leur impoſer, dans une Lettre qu'il écrivit à *Maſius* l'an 1563, de l'avoir eux-mêmes fait imprimer à Caën, *nefarium illud trium impoſtorum Commentum ſeu liber contra Chriſtum, Moyſem & Mahometem Cadomi nuper ab illis qui Evangelio Calvini ſe adductiſſimos profitentur typis excuſſus eſt* : au même Chapitre du *Naudæana* il eſt parlé d'un certain *Barnaud* en des termes ſi embrouillés qu'on n'y comprend rien, à moins d'avoir un petit livre intitulé *le Magot Genêvois ;* c'eſt un *in*-8°. de 98 pages, imprimé l'an 1613, ſans nom de lieu; l'Auteur ne s'y nomme pas non-plus, & pourroit bien être *Henry de Sponde*, depuis Evêque de Pamiers : il dit qu'en ce tems-là un Médecin nommé *Barnaud*, convaincu d'Arianiſme, le fût auſſi d'avoir fait le Livre *de Tribus Impoſtoribus*, qui à ce compte ſeroit de bien fraîche date. Ce qu'il y a de plus raiſonnable dans ce même dernier article du *Naudæana*, c'eſt qu'on y fait dire à *Naudé*, homme

homme d'une expérience infinie en matière de Livres, qu'il n'avoit jamais vû le livre *des trois Impoſteurs*, qu'il ne le croyoit pas imprimé, & qu'il eſtimoit fabuleux tout ce qu'on en débitoit.

On peut encore ajouter à ce catalogue le fameux athée *Jules Géſar Vanini*, brûlé à Toulouſe, l'an 1619, ſous le nom de *Lucilio Vanino* accuſé d'avoir répandu ce mauvais Livre en France quelques années avant celle de ſon ſupplice.

S'il y a des Ecrivains follement crédules, gens dépourvus de ſens commun, qui puiſſent admettre ces impertinences, & aſſurer que ce livre ſe vendoit publiquement alors en divers endroits de l'Europe, les exemplaires n'en devroient pas être ſi rares; un ſeul ſuffiroit pour réſoudre la queſtion: mais on n'en voit aucun, ni de ceux-là, ni de ceux qu'on dit avoir été imprimés, ſoit par *Chrétien Vvechel* à Paris, vers le milieu du ſeizième ſiècle, ſoit par le nommé *Nachtégal* à la Haye en 1614 ou 1615. Le Père *Théophile Raynaud* a dit que le premier de riche qu'il étoit, tomba par punition divine dans une extrême pauvreté. *Mullerus* dit que le ſecond fût chaſſé de la Haye avec ignominie. Mais *Bayle* dans

ſon Dictionnaire au nom de *Vvechel*, a ſolidement réfuté la fable qu'on a débitée de cet Imprimeur. A l'égard de *Nachtegal*, *Spizélius* rapporte que cet homme qui étoit d'Alcmar, fût chaſſé, non pour avoir publié le Livre *des trois Impoſteurs*, mais pour y avoir proféré quelques blaſphêmes de cette eſpèce. Enfin qu'on parcoure avec attention & patience ce que dit *Vincent Placcius* dans l'édition *in-folio* de ſon vaſte ouvrage *de Anonimis & Pſeudonimis*, *Chrétien Korthold* dans ſon livre *de Tribus Impoſtoribus*, revu par ſon fils *Sébaſtien*, & enfin *Struvius* dans l'édition de 1706 de ſa diſſertation *de doctis Impoſtoribus* ? on ne trouvera rien dans leurs recherches qui prouve que ce Livre a exiſté ; & il eſt étonnant que *Struvieux*, qui, malgré les preuves plus ſpécieuſes que *Tentzelius* avoit pû lui rapporter de l'exiſtence de ce Livre, s'étoit toujours tenu ferme à la négative, ſe ſoit aviſé depuis de croire le Livre exiſtant ſur la plus frivole raiſon qui ſe puiſſe imaginer.

Une préface anecdote de l'*Atheiſmus triumphatus* lui étant tombée entre les mains, il y trouva que l'auteur, pour ſe diſculper du crime qu'on lui avoit imputé d'avoir fait

fait le livre *de tribus impoſtoribus* répondit que 30. ans avant qu'il vînt au monde ce livre avoit vu le jour. Choſe merveilleſe ! cette réponſe avancée en l'air a paru ſi démonſtrative à *Struvius* qu'il a ceſſé de douter de l'exiſtence du livre, concluant qu'elle étoit ſûre puiſqu'il n'étoit plus permis d'ignorer le tems de l'édition, qui ayant précédé de 30. ans la naiſſance de *Campanelle* arrivée en 1568. tomboit par conſéquent juſte en 1538. De là pouſſant les découvertes plus loin, il s'eſt déterminé à prendre *Bocace* pour auteur du livre, par une mauvaiſe interprétation du livre de *Campanelle* qui au Chapitre 2. N°. 6. du livre intitulé *Atheiſmus triumphatus* s'exprime en ces termes *hinc Boccacius in fabellis impiis probare contendit non poſſe diſcerni inter legem Chriſti, Moiſis & Mahometis quia eadem ſigna habent uti tres annuli conſimiles.* Mais *Campanelle* a-t-il entendu par là que *Bocace* fût auteur du livre *de tribus impoſtoribus* ? bien loin de cela ; répondant ailleurs à cette objection des Athées, il dit y avoir ſatisfait ailleurs *contra Boccacium & librum de tribus impoſtoribus :* & *Struvius* au parag. 9. de ſa diſſertation *de doctis impoſtoribus* cite lui-même le paſſage

ge d'*Ernſtius*, qui dit que *Campanelle* lui a dit que le live étoit de *Muret*: mais *Muret* étoit né en 1526, & le livre ayant été imprimé en 1538, *Muret* ne pouvoit avoir que 12 ans, âge auquel on ne préſumera jamais qu'il ait été capable d'avoir compoſé un tel livre. Il faut donc conclure que le livre *de Tribus Impoſtoribus*, écrit en Latin & imprimé en Allemagne n'a jamais exiſté. Il n'y a jamais eu de livre imprimé, quelque rare qu'il ait été dont on n'ait eu plus de connoiſſance & plus diſtincte & plus circonſtanciée.

Quoiqu'on n'ait point vu les Ouvres de *Michel Servet*, où a toujours ſçu qu'elles avoient été imprimées, ou elles l'avoienr été. Avant les deux éditions modernes, qui ont été faites du *Cymbalum mundi*, ouvrage de *Bonnaventure des Perrieres*, caché ſous le nom de *Thomas Du Clevier*, qui dit l'avoir traduit du Latin, & dont il ne reſtoit que deux exemplaires anciens, l'un dans la Bibliothèque du Roi, & l'autre dans celle de Mr. *Bigot*, de Rouen, on ſavoit qu'ils étoient imprimés, le tems & le nom du Libraire: il en eſt de même du Livre de *la Béatitude des Chrétiens, ou le fléau de la foi*, dont l'Auteur *Geoffroi Valée*, d'Orleans

fût pendu & brûlé en Grève, le 9 Février 1573, après avoir abjuré ſon erreur, petit Livre de 13 pages *in*-8°., imprimé ſans nom de lieu & ſans date, très-mal raiſonné, mais ſi rare que l'exemplaire qu'en avoit M. l'Abbé *d'Etrées* eſt peut-être l'unique. Quand tous ces Livres auroient abſolument péri, on ne douteroit pas néanmoins qu'ils n'euſſent exiſté, parce que leur Hiſtoire eſt auſſi vraïe que celle du Livre *des trois Impoſteurs* eſt apocryphe.

REPONSE

A LA DISSERTATION

DE M. DE LA MONNOYE,

SUR LE TRAITE'

DES TROIS IMPOSTEURS.

UNE eſpèce de Diſſertation aſſez peu démonſtrative, qui ſe trouve à la fin de la nouvelle édition du *Menagiana* qu'on vient de publier en ce pays, donne occaſion de mettre la main à la plume pour donner quelque certitude au Public ſur un fait ſur lequel il ſemble que tous les Savans veulent exercer leur critique, & en même tems pour diſculper un très-grand nombre de très-habiles Perſonnages, & même quelques-uns d'une vertu diſtinguée, qu'on a taché de faire paſſer pour être les Auteurs du

du Livre qui fait le ſujet de cette Diſſertation, qu'on dit être de M. *de la Monnoye*: Je ne doute pas que ce nouveau Livre ne ſoit déjà entre vos mains; vous voyez que je veux parler du petit Traité *de Tribus Impoſtoribus*. L'Auteur de la Diſſertation ſoûtient la non-exiſtance de ce Livre, & tache de prouver ſon ſentiment par des conjectures, & ſans aucune preuve capable de faire impreſſion ſur un eſprit accoûtumé à ne pas ſouffrir qu'on lui en faſſe accroire. Je n'entreprendrai pas de réfuter, article par article, cette Diſſertation qui n'a rien de plus nouveau que ce qui ſe trouve dans une Diſſertation Latine *de Doctis Impoſtoribus* de M. *Burchard Gotteffle Struve*, imprimée pour la ſeconde fois à *Jène* chez *Muller* en 1706, & que l'Auteur a vue puiſqu'il la cite. J'ai en main un moyen bien plus ſûr pour détruire cette Diſſertation de M. *de la Monnoye*, en lui apprenans que j'ai vû *meis oculis* le fameux petit Traité *de Tribus Impoſtoribus*, & que je l'ai dans mon Cabinet. Je vais vous rendre compte, Monſieur, & au Public de la manière dont je l'ai découvert, & comment je l'ai vû; & je vous en donnerai un court & fidèle extrait.

étan

Etant à Francfort-ſur-le-Mein en 1706, je m'en fus un jour chez un des Libraires le mieux aſſorti en toutes ſortes de livres, avec un Juif & un ami nommé *Frecht*, Etudiant alors en Théologie : Nous examinions le catalogue du Libraire lorſque nous vîmes entrer dans la boutique un eſpèce d'Officier Allemand qui s'adreſſant au Libraire lui demanda en Allemand, s'il vouloit conclure leur marché, ou qu'il alloit chercher un autre Marchand. *Frecht*, qui reconnut l'Officier, le ſalua & renouvella leur connoiſſance ; ce qui donna occaſion à mon ami de demander à cet Officier, qui s'appelloit *Travſendorff*, ce qu'il avoit à démêler avec le Libraire. *Travſendorff* lui répondit qu'il avoit deux manuſcrits & un livre très-ancien dont il vouloit faire une petite ſomme pour la Campagne prochaine, & que le Libraire ſe tenoit à 50. Rixdales, ne lui voulant donner que 450. Rixdales de ces trois livres, dont il en vouloit tirer 500. Cette groſſe ſomme pour deux manuſcrits & un petit livret, excita la curiſité de *Frecht*, qui demanda à ſon ami s'il ne pouvoit pas voir des pièces qu'il vouloit vendre ſi cher. *Travſendorff* tira auſſitôt de ſa poche un paquet de parche-

min

min lié d'un cordon de ſoie, qu'il ouvrit, & entira de ſes trois livres. Nous entrâmes dans le Magaſin du Libraire pour les examiner en liberté, & le premier que *Frecht* ouvrit, ſe trouva l'Imprimé, qui avoit un titre Italien écrit à la main à la place du véritable titre qui avoit été déchiré. Ce titre étoit *Spacio della Beſtia triumphante* dont l'impreſſion ne paroiſſoit pas ancienne: je crois que c'eſt le même dont *Toland* a fait imprimer une traduction en Anglois il y a quelque années, & dont les exemplaires ſe ſon vendus ſi cher. Le ſecond qui étoit un vieux manuſcrit Latin d'un caractere aſſez difficile, n'avoit point de titre, mais au haut de la premiere pag. étoit écrit en aſſez gros caractere: *Othoni illuſtriſſimo amico meo cariſſimo* F. I. S. D., & l'ouvrage commençoit par une lettre dont voici les premieres lignes: *quod de tribus famoſiſſimis nationum deceptoribus in ordinem juſſu meo digeſſit doctiſſimus ille vir quorum ſermone de illa re in muſeo meo habuiſti exſcribi curavi, atque Codicem illum ſtylo æque vero ac puro ſcriptum ad te quam primum mitto: etenim* &c. L'autre manuſcrit étoit auſſi Latin & ſans titre & commençoit par ces mots, qui ſont, ce me ſemble, de Cicéron, dans le

premier livre *de natura Deorum. Qui verò deos esse dixerunt tanta sunt in varietate & dissensione constituti, ut eorum molestum sit annumerare Sententias..... alterum fieri potest profecto, ut earum nulla; alterum certè non potest, ut plus una vera sit.*

Frecht, après avoir ainsi parcouru les trois Livres avec assez de précipitation, s'arrêta au second, dont il avoit souvent entendu parler, & duquel il avoit lu tant d'histoires différentes ; & sans rien examiner des deux autres il tira *Travvsendorff* à part, & lui dit qu'il trouveroit partout des marchands pour ces trois Livres. On ne parla pas beaucoup du Livre Italien, & pour l'autre on convint en lisant par-ci par-là quelques phrases, que c'étoit un systême d'athéisme démontré. Comme le Libraire s'en tenoit à son offre, & ne vouloit pas convenir avec l'Officier, nous sortimes & fumes au logis de *Frecht*, qui ayant ses vues fit venir du vin, & en priant *Travvsendorff* de nous apprendre comment ces trois Livres lui étoient tombés entre les mains, nous lui fimes vuider tant de rasades que sa raison étant en garouage, *Frecht* obtint sans beaucnup de peine qu'il lui laissât le manuscrit *de Tribus famosissimis deceptoribus*

bus ; mais il falut faire un ſerment exécrable qu'on ne le copieroit pas. A cette condition nous nous en vîmes les maîtres, Vendredi à dix heures du ſoir juſqu'au Dimanche au ſoir que *Travſendorff* le viendroit chercher & vuider encore quelques bouteilles de ce vin qui étoit à ſon goût.

Comme je n'avois pas moins d'envie que *Frecht* de connoître ce livre, nous nous mîmes auſſitôt à le parcourir, bien réſolus de ne pas dormir juſqu'au Dimanche. Le livre étoit donc bien gros, dira-t'on? point du tout, c'étois un gros in-8°. de dix cahiers, ſans la Lettre qui étoit à la tête, mais d'un ſi petit caractere, & chargé de tant d'abbréviations ſans points ni virgules, que nous eûmes bien de la peine à en déchiffrer la premiere page en deux heures de tems ; mais alors la lecture nous en devint plus aiſée, c'eſt ce qui me fit propoſer à mon ami *Frecht* un moyen, qui me ſent aſſez la politique Jéſuitique, pour avoir une coppie de ce célèbre Traité, ſans fauſſer ſon ſerment, qui avoit été fait *ad mentem interrogantis* : & il eſt probable que *Trauſendorff*, en exigeant qu'on ne copiât pas ſon livre, entendoit qu'on ne le tranſcrivît point ; ainſi mon expédient fut que nous

en fiſſions une traduction : *Frecht* y conſentit après quelques difficultés, & nous mîmes auſſitôt la main à l'œuvre. Enfin nous nous vîmes maîtres du livre le Samedi vers minuit. Je repaſſai enſuite à loiſir notre hâtive traduction, & nous en primes chacun une coppie, nous engageant de n'en donner à perſonne. Quant à *Trauſendorff*, il tira les 500 Rixdals du Libraire, qui avoit cette commiſſion d'un Prince de la Maiſon de Saxe, qui ſavoit que ce Manuſcrit avoit été enlevé de la Bibliothéque de Munich, lorſqu'après la défaite des François & des Bavarois à Hochſtet les Allemands s'emparerent de cette ville où *Trauſendorff*, comme il nous l'a raconté, étant entré d'appartement en appartement, juſqu'à la Bibliothèque de S. A. Elect., ce paquet de parchemin & ce cordon de ſoie jaune s'étant offerts à ſes yeux, il n'avoit pu réſiſter à la tentation de le mettre dans ſa poche, ſe doutant que ce pouvoit être quelque pièce curieuſe ; en quoi il ne ſe trompoit point.

Reſte, pour faire l'hiſtoire entière de l'invention de ce Traité, à vous dire les conjectures que nous fîmes *Frecht* & moi ſur ſon origine. Nous tombâmes d'accord

que

que cet *illuſtriſſimo Othoni*, à qui il eſt envoyé, étoit *Oton l'Illuſtre*, Duc de Bavière, fils de *Louis I*, & petit-fils d'*Othon le Grand*, Comte de Schiven & de Vvitelſpach, à qui l'Empéreur *Frédéric Barberouſſe* avoit donné la Baviére pour récompenſer ſa fidélité, en l'ôtant à *Henri le Lion* pour punir ſon ingratitude : or cet *Othon l'Illuſtre* ſuccéda à ſon Père *Louis I*, en 1230, ſous le règne de l'Empéreur *Frédéric* II, petit-fils de *Frédéric Barberouſſe*, & dans le tems que cet Empéreur ſe brouilla tout-à-fait avec la Cour de Rome à ſon retour de Jéruſalem ; ce qui nous a fait conjecturer que F. I. S. D., qui ſuivoit *l'amico meo cariſſimo, ſignifioit Frédéricus Impérator ſalutem dicit*, conjecture d'où nous conclumes que le Traité *de Tribus Impoſtoribus* avoit été compoſé depuis l'an 1230, par l'ordre de cet Empéreur animé contre la Religion, à cauſe des mauvais traitemens qu'il recevoit du Chef de la ſienne, lequel étoit alors *Grégoire IX.* dont il avoit été excommunié avant de partir pour ce voyage & qu'il avoit pourſuivi juſque dans la Syrie, où il avoit empêché par ſes intrigues ſa propre armée de lui obéir. Ce Prince à ſon retour fût aſſiéger le Pape dans Rome, après avoir

ravagé les Provinces des environs, & enſuite il fit avec lui une paix qui ne dura guére, & qui fût ſuivie d'une animoſité ſi violente entre l'Empéreur & le Saint Pontife qu'elle ne finit que par la mort de celui-ci, qui mourut de chagrin de voir *Frédéric* triompher de ſes vaines fulminations, & démaſquer les vices du St. Père dans les vers ſatyriques qu'il fit répandre de tous côtés, en Allemagne, en Italie & en France. Mais nous ne pumes déterrer quel étoit ce *doctiſſimis vir* avec qui *Othon* s'étoit entrétenu de cette matière dans le cabinet, & apparemment en la compagnie de l'Empéreur *Frèdéric*, à moins qu'on ne diſe que c'eſt le fameux *Pierre des Vignes* Sécrétaire, ou comme d'autres veulent Chancellier de l'Empéreur *Fréderic II.* Son Traité *de poteſtate Imperiali* & ſes Epîtres nous apprennent quelle étoit ſon érudition & le zèle qu'il avoit pour les intérêts de ſon Maître, & ſon animoſité contre *Grégoire IX*, les Eccléſiaſtiques & les Egliſes de ſon tems. Il eſt vrai que dans une de ſes Epîtres, il tâche de diſculper ſon Maître, qu'on accuſoit dès-lors d'être Auteur de ce livre, mais cela pourroit appuyer la conjecture & faire croire qu'il ne plaidoit pour

Frédéric

Frédéric qu'afin qu'on ne mît pas ſur ſon compte une traduction ſi ſcandaleuſe : & peut-être nous auroit-il ôté tout prétexte de conjecture ; en confeſſant la vérité, ſi lorſque *Frédéric* le ſoupçonnant d'avoir conſpiré contre ſa vie ne l'eût condamné à avoir les yeux crêvés, & à être livré aux Piſantins ſes cruels ennemis, & ſi le déſeſpoir n'eût avancé ſa mort dans un infâme cachot, d'où il ne pouvoit ſe faire entendre à perſonne. Ainſi voilà détruites toutes les fauſſes accuſations contre *Averroë*, *Bocace*, *Dolet*, *Aretin*, *Servet*, *Ochin*, *Poſtel*, *Pomponace*, *Campanelle*, *Pogge*, *Pulci*, *Muret*, *Vanini*, *Milton* & pluſieurs autres; & le livre ſe trouve avoir été compoſé par un Savant du premier ordre de la Cour de cet Empéreur, & par ſon ordre. Quant à ce qu'on a ſoûtenu qu'il avoit été imprimé, je crois pouvoir avancer qu'il n'y a guere d'apparence, puiſqu'on peut s'imaginer que *Frédéric* ayant tant d'ennemis de tous côtés, n'aura pas divulgué ce Livre, qui leur auroit donné une belle occaſion de publier ſon irréligion, & peut-être n'y en eût-il jamais que l'original, & cette coppie envoyée à *Othon* de Bavière.

En voila, ce me ſemble, aſſez pour la découverte

de ce Livre, & pour l'époque de ſon origine : Voici ce qu'il contient.

Il eſt diviſé en ſix livres ou chapitres, chacun deſquels contient pluſieurs paragraphes ; le premier chapitre a pour titre *de Dieu*, & contient ſix paragraphes, dans leſquels l'Auteur, voulant paroître exempt de tous préjugés d'éducation ou de parti, fait voir que quoique les hommes ayent un intérêt tout palticulier de connoître la vérité, cependant ils ne ſe répaiſſent que d'opinions & d'imaginations, & que trouvant des gens qui ont intérêt de les y entretenir, ils y reſtent attachés, quoiqu'ils puiſſent facilement en ſecouer le joug, en faiſant le moindre uſage de leur raiſon. Il paſſe enſuite aux idées qu'on a de la Divinité, & prouve qu'elles lui ſont injurieuſes, & qu'elles conſtituent l'Etre le plus affreux & le plus imparfait qu'on puiſſe s'imaginer : Il s'en prend à l'ignorence du Peuple, ou plutôt à ſa ſotte crédulité en ajoutant foi aux viſions des Prophêtes & des Apôtres, dont il fait un portrait conforme à l'idée qu'il en a.

Le ſecond Chapitre traite des raiſons qui ont porté les hommes à ſe figurer un Dieu ; il eſt diviſé en onze paragraphes, où l'on prou-

prouve que de l'ignorence des cauſes Phyſiques eſt née une crainte naturelle à la vûe de mille accidens terribles, laquelle a fait douter s'il n'exiſtoit pas quelque Puiſſance inviſible : doute & crainte, dit l'Auteur, dont les fins Politiques ont ſçu faire uſage ſelon leurs intérêts, & ont donné cours à l'opinion de cette exiſtence qui a eté confirmée par d'autres qui y trouvoient leur intérêt particulier, & s'eſt enracinée par la ſottiſe du Peuple toujours admirateur de l'extraordinaire, du ſublime & du merveilleux. Il examine enſuite quelle eſt la nature de Dieu, & détruit l'opinion vulgaire des cauſes finales comme contraires à la ſaine Phyſique : Enfin il fait voir qu'on ne s'eſt formé telle ou telle idée de la Divinitè, qu'aprés avoir réglé ce que c'eſt que perſécution, bien, mal, vertu, vice, réglement fait par l'imagination, & ſouvent le plus faux qu'on puiſſe imaginer ; d'où ſont venues les fauſſes idées qu'on s'eſt faites & qu'on conſerve de la Divinité. Dans le dixième l'Auteur explique à ſa manière ce que c'eſt que Dieu, & en donne une idée aſſez conforme au ſyſtême des Panthéiſtes, diſant que le mot *Dieu* nous repréſente un Etre infini, d'ont l'un des attributs eſt d'être

une

une ſubſtence étendue, & par conſéquent éternelle & infinie ; & dans le 11^e. il tourne en ridicule l'opinion populaire qui établit un Dieu tout-à-fait reſſemblant aux Rois de la terre ; & paſſant aux Livres ſacrés, il en parle d'une manière très-déſavantageuſe.

Le troiſième Chapitre a pour titre ce que ſignifie le mot *Religion ;* comment & pourquoi il s'en eſt introduit un ſi grand nombre dans le monde. Ce Chapitre a vingt-trois paragraphes. Il y examine dans les neuf premiers l'origine des Religions, & il confirme par des exemples & des raiſonnemens, que bien loin d'être Divines, elles ſont toutes l'ouvrage de la Politique : Dans le dixième paragraphe il prétend dévoiler l'impoſture de Moyſe, en faiſant voir qui il étoit & comment il s'eſt conduit pour établir la Religion Judaïque : Dans le onzième, on examine les impoſtures de quelques Politiques, comme Numa & Aléxandre. Dans le douzième on paſſe à Jéſus-Chriſt, dont on examine la naiſſance : Dans le 13e. & les ſuivans on traite de ſa Politique : Dans le dix-ſeptième & le ſuivant on examine ſa morale, qu'on ne trouve pas plus pure que celle d'un grand nombre d'anciens Philoſophes

ſophes : Dans le dixneuvième, on examine ſi la réputation où il a été après ſa mort eſt de quelque poids pour ſa Déification ; & enfin dans les 22^e. & le 23^e. on traite de l'impoſture de Mahomet, dont on ne dit pas grand choſe, parce qu'on ne trouve pas d'Avocats de ſa doctrinc comme de celle des deux autres.

Le quatrième Chapitre contient des vérites ſenſibles & évidentes, & n'a que ſix paragraphes où on démontre ce que c'eſt que *D*ieu, & quels ſont ſes attributs : on rejette la croyance d'une vie à venir & de l'exiſtence des Eſprits.

Le cinquieme Chapitre traite de l'Ame ; il a ſept paragraphes dans leſquels, après avoir expoſé l'opinion vulgaire, on rapporte celle des Philoſuphes de l'antiquité, ainſi que le ſentiment de Deſcartes ; & enfin l'auteur démonrre la nature de l'ame ſelon ſon ſyſtême.

Le ſixième & dernier Chapitre a ſept paragraphes ; on y traite des Eſprits qu'on nomme *Démons*, & on fait voir l'origine & la fauſſeté de l'opinion qu'on a de leur exiſtence.

Voila l'anatomie du fameux livre en queſtion : j'aurois pu la faire d'une manière plus

Plus étendue & plus particulariſée, mais outre que cettte Lettre eſt déjà trop longue, j'ai cru que c'étoit en dire aſſez pour le faire connoître, & faire voir qu'il eſt en nature entre mes mains. Mille autres raiſons que vous comprendrez aſſez m'empêchent de m'étendre autant que je l'aurois pu : mais *eſt modus in rebus.*

Ainſi quoique ce livre ſoit en état d'être imprimé avec une Préface dans laquelle j'ai fait l'hiſtoire de ce livre & de la manière qu'il a été découvert avec quelque conjectures ſur ſon origine, outre quelques remarques qu'on pourroit mettre à la fin, cependant je ne crois pas qu'il voye jamais le jour, ou il faudroit que les hommes quittaſſent tout d'un coup leurs imagination comme ils ont quitté les fraiſes, les canons & les autres vieilles modes Quant à moi, je ne m'expoſerai pas au *Stylet Théologique* que je crains autant que *Fra-Paulo* craignoit le *Stylum Romanum*, pour donner le plaiſir à quelques ſavans de lire ce petit Traité ; mais auſſi je ne ſerai pas aſſez ſuperſtitieux pour, au lit de la mort, le faire jetter au feu, comme on prétend que fit *Solvius* Plénipotentiaire de Suede à la Paix de Munſter : ceux qui viendront après moi

moi en feront tout ce qu'il leur plaira ſans que je m'en inquiette dans le tombeau. Avant d'y deſcendre, je ſuis avec eſtime, Monſieur, votre très-obéiſſant ſerviteur

J. L. R. L.

De Leyde ce 1er Janvier 1716.

Cette Lettre eſt du Sieur *Pierre Frédéric Arpe*, de kiel, dans le Holſtein, Auteur de l'Apologie de *Vanini* : imprimée à Rotterdam *in*-8°. en 1712.

COPIE

De l'Article IX. du Tome 1er, ſeconde Partie des *Mémoires de Littérature*, Imprimés à la Haye, chez *Henri du Sauzet*, en 1716.

ON ne peut plus préſentement douter qu'il n'y ait eu un Traité *de tribus Impoſtoribus* puiſqu'il s'en trouve pluſieurs copies manuſcrites. Si M. *de la Monnoye* l'eût

l'eût vû auſſi conſome qu'il eſt à l'extrairt qu'en donne M. *Arpe* dans ſa Lettre imprimée à Leyde le 1 e Janvier 1716, même diviſion en ſix Chapitres, mêmes titres & les mêmes matières qui y ſont traitées, il ſe ſeroir récrié contre la ſuppoſition de ce livre qu'on voudrait mal-à-propos attribuer à *Pierre des Vignes* Sécrétaire Chancelier de l'Empereur *Frédéric* II. Ce judicieux Critique a déjà fait voir la différence du ſtyle Gothique de *Pierre des Vignes* dans ſes Epîtres d'avec celui employé dans la Lettre que l'on feint adreſſée au Duc de Baviere *Othon l'Illuſtre* en lui envoyant ce livre. Une remarque bien plus importante n'auroit pas échappé à ſes lumieres Ce Traité *des trois Impoſteurs* eſt écrit & raiſonné ſuivant la méthode & les principes de la nouvelle Philoſpphie, qui n'ont prévalu que vers le milieu du 17 e. ſiecle, après que les *Deſcartes*, les *Gaſſendi*, les *Bernier* & quelques autres ſe ſont expliqués avec des raiſonnemens plus juſtes & plus clairs que les anciens Philoſophes qui avoient affecté une obſcurité myſtérieuſe, voulant que leurs ſecrets ne fuſſent que pour les initiés. Il a même échapé à l'Auteur de l'ouvrage dans ſon cinquième Chapitre de nom-

mer

mer M. *Deſcartes*, & il y combat les raiſonnemens de ce grand homme au ſujet de l'ame. Or ni *Pierre des Vignes*, ni aucun de ceux qu'on a voulu faire paſſer pour Auteurs de ce livre, n'ont pu raiſonner ſuivant les principes de la nouvelle Philoſophie, qui n'ont prévalu que depuis qu'ils ont écrit. A qui donc attribuer ce livre? On pourroit conclurre qu'il n'eſt que du même tems que la petite Lettre imprimée à Leyde en 1716. Mais il ſe trouvera une difficulté. *Tentzelius*, qui a écrit en 1689. & poſtérieurement, donne auſſi un extrait de ce livre ſur foi d'un de ſes amis prétendu témoin oculaire : ainſi ſans vouloir fixer l'époque de la compoſition de ce livre qu'on diſoit compoſé en Latin & imprimé, le petit Traité François manuſcrit, ſoit qu'il n'ait jamais été écrit qu'en cette langue ou qu'il ſoit une traduction du Latin, ce qui ſeroit difficile à croire, ne peut être fort ancien.

Ce n'eſt pas même le ſeul livre compoſé ſous ce titre & ſur cette matière : un homme que ſon caractère & ſa profeſſion auroient dû engager à s'appliquer à d'autres matières plus convenables, s'eſt aviſé de compoſer un gros ouvrage écrit en François ſous ce même titre *des trois impoſteurs*.

Dans

Dans une préface qu'il a miſe à la tête de ſon ouvrage, il dit qu'il y a longtems qu'on parle beaucoup du livre *des trois impoſteurs*, qui ne ſe trouve nulle part, ſoit qu'il n'ait véritablement jamais exiſté, ou qu'il ſoit perdu; c'eſt pourqnoi il veut, pour le reſtituer, écrire ſur le même ſujet. Son ouvrage eſt fort long, fort ennuyeux, & fort mal compoſé, ſans principes, ſans raiſonnemens. C'eſt un amas confus de toutes les injures & invectives répandues contre les trois légiſlateurs. Ce manuſcrit étoit en deux volumes *in-folio* épais, & dune belle écritute & aſſez ménue: Le livre eſt diviſé en grand nombre de Chapitres. Un autre manuſcrit ſemblable fut trouvé après la mort d'un Seigneur, ce qui donna occaſion de faire enlever cet auteur, qui ayant été averti fit enſorte qu'il ne ſe trouvât rien parmi ſes papiers pour le convaincre. Depuis ce tems il vit enfermé dans un monaſtere oú il fait pénitence. En 1733. il a recouvré entiérement ſa liberté, & on a ajouté une penſion de 250. liv. ſur l'Abbaye de St Liguiare à une premiere qu'il avoit réſervée de 350 liv. ſur ſon Bénéfice; il ſe nommoit *Guillaume*, Curé de Freſne-ſur-Berny, frère d'un Laboureur du Pays. Il avoit été ci-devant

Régent

Régent au Collège de Montaigu; dans ſa jeuneſſe il avoit été enrôlé dans les Dragons, & enſuite il s'étoit fait Capucin.

TABLE

Des Matières Traitées dans le Livre des Trois Impoſteurs, *& des pièces rélatives à cet ouvrage.*

CHAPITRE I. De Dieu. Fauſſes idées que l'on a de la Divinité, Parce qu'au lieu de conſulter le bon ſens & la raiſon, on a la foibleſſe de croire aux opinions, aux imaginations, aux viſions de gens intéreſſés à tromper le peuple & à l'entretenir dans l'ignorance & dans la ſuperſtition - r page 1

CHAP. II. Des raiſons qui ont engagé les hommes à ſe figurer un Etre inviſible qu'on nomme communément *Dieu*. De l'ignorence des cauſes Phyſiques, & de la crainte produite par des accidens naturels, mais extraordinaires ou terribles, eſt venue l'idée de l'exiſtence de quelque Puiſſance inviſible; idee dont la politique & l'Impoſture n'ont pas manqué de profiter. Examen de la nature de Dieu. Opinion des cauſes finales réfutée comme contraire à la ſaine Phyſique page 12

CHAP. III. Ce que ſignifie le mot *Religion*. Comment & pourquoi il s'en eſt introduit un ſi grand nombre dans le monde. Toutes les Religions ſont l'ouvrage de la politique. Conduite de Moyſe pour établir la Religion Judaïque. Examen de la naiſſance de Jéſus-Chriſt,

TABLE

de ſa Politique, de ſa morale, & de ſa réputation après ſa mort. Artifices de Mahomet pour établir ſa Religion, Succès de cet Impoſteur plus grands que ceux de Jéſus-Chriſt. - - - 27

CHAp. IV. Vérités ſenſibles & évidentes. Idée de l'Etre univerſel. Les attributs qu'on lui donne dans toutes les Religions, ſont pour la plupart incompatibles avec ſon eſſence, & ne conviennent qu'à l'homme. Opinion d'une vie à venir & de l'exiſtance des Eſprits, combattue & rejettée - - - 75

CHAP. V. De l'ame. Opinions différentes des philoſophes de l'antiquité ſur la nature de l'Ame. Sentiment de Deſcartes réfuté. Expoſition de celui de l'Auteur 79

CHAP. VI. Des Eſprits qu'on nomme Démons. Origine & fauſſeté de l'opinion qu'on a de leur exiſtance 88

SENTIMENS ſur le *Traité des Trois Impoſteurs*. Extrait d'une Lettre ou Diſſertation de M. *de la Monnoye* à ce ſujet - - - - 97

REPONSE à la Diſſertation de M. *de la Monnoye* ſur le *Traité des Trois Impoſteurs*. - 124

COPIE de l'Article XI. du Tome I, Seconde Partie des Mémoires de Littérature, Imprimés à la Haye, chez *Henri du Sauzet* 1706. - - 139

Fin de la Table.

après
gion,
Jéſus-
27

e l'E-
toutes
s avec
inion
battue
75

philo-
iment
ur 79

rigine
88

xtrait
à ce
97

noye'
124

Partie
Hayo,
139

CA

LA
CACOMONADE.

C A

P O E

De l'A
par

L A

CACOMONARQUE.

LA

CACOMONADE,

HISTOIRE

POLITIQUE ET MORALE,

TRADUITE

De l'Allemand du Docteur PANGLOSS, *par le Docteur lui-même, depuis son retour de Conſtantinople.*

A COLOGNE.

M. DCC. LXVII.

(2)

A

AVERTISSEMENT

DES LIBRAIRES.

IL exiſte dans le monde deux ſœurs fameuſes qui y regnent avec empire. On ſe propoſe ici de donner l'Hiſtoire de l'une des deux. Le Lecteur n'aura pas de peine à deviner qui eſt celle dont on parle, quand il ſaura que celle dont on ne parle pas, ſe nomme ordinairement parmi nous *petite vérole.*

Celle-ci a pris les devans en *Europe* de temps immémorial. L'autre ne s'y eſt établie que bien des ſiécles après. On peut cependant les croire jumelles, & à peu près de la même an-

cienneté que le monde. Il eſt vraiſemblable qu'à leur naiſſance elles ſe partagerent l'Univers en même-temps que *Noé*. L'une tourna à droite, l'autre à gauche. Elles allerent avec les fils de ce Patriarche s'établir dans les lieux déſerts, qui ne demandaient que des Habitants.

La petite prit pour elle le plus grand morceau. Elle s'appropria tout l'ancien Continent. l'*Afrique*, l'*Aſie* & l'*Europe* tomberent ſous ſa dépendance. Sa principale occupation fut d'y gâter les figures. Elle s'y appliqua ſur-tout à faire la guerre à la Bauté.

L'autre eut d'abord moins d'ambition ; elle ſe contenta de régner dans l'Amérique : elle s'y confina avec les ſerpens, les reptiles de toute eſpéce, qui

déſolent cette belle partie du Monde ; mais ce ne fut pas ſur les viſages qu'elle étendit ſon domaine. Elle attaqua directement ce qui rend la bauté utile ou précieuſe.

Elles vécurent ainſi plus de cinq mille ans, iſolées chacune dans ſon département. Ce ne fut qu'au quinziéme ſiécle qu'il leur prit envie de ſe rendre viſite par la commodité des flottes Eſpagnoles. Il faut qu'elles n'ayent pas eu lieu de s'en repentir. Depuis ce temps elles paraiſſent avoir pris le parti de ne plus ſe quitter. Elles ſont convenues de mettre leurs tréſors en commun. Elles dominent indiſtinctement & ſans jalouſie ſur les quatre parties de ce bas Monde, *où tout eſt bien*, comme le démontre une foule d'illuſtres Phi-

losophes. L'accommodement des deux sœurs a fait une augmentation à la masse du bien général ; mais il faut avouer qu'il en a résulté quelques maux particuliers.

C'est à les adoucir, à les supprimer même en partie, que l'Auteur de cet Ouvrage a paru s'appliquer : nous avons cru entrevoir qu'il en indiquait des moyens aussi sûrs que faciles ; & l'on en concevra une bonne idée, quand on sçaura que cet Auteur est Monsieur le Docteur *Pangloss*, l'Aumônier de Monsieur le Baron de *Tunderthentronck*, & l'Instituteur de *Candide*.

Tout le monde sçait ses avantures ; mais personne ne connaît ses Ecrits. On n'ignore pas qu'il a été fouetté, ainsi que son

Eleve, & de plus pendu par ordre de l'Inquiſition. Ses malheurs ſont devenus immortels, graces à la plume du célébre M. *Ralph*, ſon Confrere en Métaphyſique. Mais on ne ſe doutait pas qu'il eût eu la démangaiſon ou le temps de devenir Auteur. C'eſt cependant une vérité inconteſtable. Voici une de ſes productions qui nous a paru digne de fixer les regards du Public.

Il eſt difficile d'en aſſigner la date au juſte. Il eſt aſſez probable cependant que le Docteur l'a compoſée pendant ſon ſéjour chez l'Anabatiſte *Jacques* (*a*). Ce fut ſans doute dans cette retraite ſalutaire que M.

(*a*) Voyez Candide ou l'Optimiſme, chap. 4.

Pangloss s'occupa à méditer ſur la cauſe dont il reſſentait les effets. Il était plein de ſon ſujet, & il s'amuſa à mettre ſur le papier les réflexions frappantes que lui ſuggérait ſon état. Il y perdit, comme on ſçait, un œil & une oreille. Mais il conſerva ſon Manuſcrit, & cette piéce précieuſe a depuis échappé à toutes les traverſes qui ont agité la vie de ce grand Philoſophe.

Elles ne ſe ſont pas bornées, comme on pourrait penſer, à l'époque qui termine l'Hiſtoire de M. *Ralph*. L'aſſociation laborieuſe que le beſoin avait formée entre tous les Compagnons de *Candide*, dura peu. La prudente *vieille* était le lien de la compagnie : elle mourut, & l'établiſſement auquel ſa ſageſſe

avait tant contribué, s'évanouit avec elle.

Cunegonde privée de ſes conſeils, ne fit plus que des ſottiſes. Elle finit par s'embarquer avec un Corſaire qui allait croiſer ſur la Méditérannée, à la hauteur de *Barcelone*. Bientôt après *Candide* s'éclipſa, accompagné du ſeul *Martin*, moins ſans doute pour aller chercher ſa femme, que pour ſe diſtraire du chagrin de l'avoir épouſée.

Frere *Giroflée* s'était fait Janiſſaire quelque temps auparavant. *Pangloſſ* partit avec *Paquette*, dans le deſſein de ſuivre ſon Eleve & de le conſoler, s'il pouvait le rejoindre. La petite métairie reſta en propriété au ſeul *Cacambo*, qui depuis, ſur le rapport du Caimacan de Conſtantinople, a été fait Viſir du

Banc, & que cette dignité n'a pas empêché de ſe retrouver, comme ſes maîtres, expoſé à de nouvelles infortunes.

Le Docteur & ſa Compagne avaient pris une ſaïque pour les conduire à *Smirne*, où ils comptaient trouver quelques vaiſſeaux pour revenir en *Europe*, dans l'eſpérance que *Candide* aurait choiſi cette route. Malheureuſement, ſur les bords de la *Propontide*, *Paquette* avait recouvré de l'embonpoint & des couleurs. Elle attira l'attention du Patron. Ce Muſulman fidele lui trouva la blancheur du lys, & la fraîcheur de la roſe. Il la prit pour une Circaſſienne échappée de quelque Serrail. Il eut du regret de contribuer à remettre tant de charmes à la diſcrétion des Incirconcis. Au lieu de la

débarquer à Smirne, il la transporta en Egypte, où il la vendit mille ſequins au Bacha du Caire.

Pangloſſ, par un déguiſement fort ingénieux, & tout-à-fait digne de l'Ecole de *Leibnitz*, trouva moyen de l'enlever. Ils parcoururent depuis toute l'Aſie. Ils furent conduits par l'enchaînement des circonſtances, juſqu'à la Chine, où ils retrouverent le frere de Cunegonde, M. le Baron de Thunderthentronck, toujours, fier toujours Jéſuite, & exerçant des Arts utiles, comme on verra dans le cours de cet Ouvrage. Enfin, après une infinité de nouvelles courſes, & de ſéparations plus ou moins fâcheuſes, ils ſe rejoignirent à Paris. Paquette s'y donna un nom Indien. Avec

cette reſſource, & la curioſité qu'elle inſpirait, elle fit en peu de temps fortune, quoique les voyages l'euſſent un peu brunie.

Elle n'oublia pas dans ſa proſpérité M. Pangloſſ. Elle le ſoutint juſqu'à ſa mort qui arriva le 11 Décembre de l'année derniere. Il avait aſſez rapidement appris le Français, & traduit lui-même en cette langue l'Ouvrage que nous publions. Il l'avait dédié, comme on va le voir, à ſa bienfaitrice qui nous en a remis le Manuſcrit.

On a trouvé dans ſes papiers beaucoup d'autres mémoires en aſſez bon ordre. Ils contiennent tous ſes voyages depuis ſon départ de Conſtantinople. Mademoiſelle Paquette a pris ſoin elle-même de les faire paſſer par

des mains ſûres à M. Ralph ; & nous ſçavons, à n'en pas douter, que ce Sçavant s'occupe en conſéquence à compoſer une ſeconde partie de l'Optimiſme, qui ne tardera pas à voir le jour. Nous profitons volontiers de cette occaſion pour déſabuſer le Public à ce ſujet. On a mis à la tête de quelques Editions furtives de l'Optimiſme, que M. Ralph était mort. On a été juſqu'à citer le lieu & l'année de cet accident arrivé, dit-on, à Minden, l'an de grace 1759.

Ce ſont aſſurément les ennemis de M. le Docteur qui ont fait courir ce bruit. Ils ont ſuppoſé qu'il avait fini ſes jours ſur un champ de bataille, ſans doute pour inſinuer qu'il était mort de peur. Cette nouvelle eſt fauſſe. L'immortel M. Ralph

eſt encore plein de vie, en dépit de ſes envieux. La publication de la ſeconde partie de ſon Ouvrage en ſera la preuve. Il n'attend, pour la faire paraître, que les Cartes Géographiques dont il veut l'accompagner. C'eſt une précaution qu'il regrette beaucoup de n'avoir pas priſe pour la premiere Partie.

Le Public va juger du mérite du Docteur Pangloſſ, en qualité d'Ecrivain. Nous ne doutons pas que cet Ouvrage ne ſoit trouvé digne de ſa réputation. Nous n'avons été allarmés d'abord que par le ſujet. M. Ralph a articulé ſans ſcrupule le nom du fruit qu'avait tiré ſon Héros de ſes leçons de Phyque expérimentale. Mais quand celui-ci eût lui-même acquis une parfaite connaiſſance du Fran-

cais ; quand il eut vu de près les bizarreries & la fauſſe délicateſſe de cette langue, il n'oſa jamais prendre ſur lui, à ce qu'on nous a aſſuré, de haſarder la même licence que ſon Hiſtorien. Il chercha des circonlocutions, & donna à ſon Livre le titre honnête que nous lui avons conſervé.

On y reconnaît le zéle du Précepteur de Candide, pour la doctrine du plus profond Métaphyſicien de l'Allemagne. Le mot ſeul de *Monade* rappelle la gloire de ſon Inventeur, & la ſoumiſſion de ſes Diſciples. Si le défunt Amant de Mademoiſelle Paquette, a imaginé d'y joindre l'épithéte de *Caco*, qui vient, comme on voit, du Grec κακος qui ſignifie *méchant*, *incommode*, c'eſt une marque de

la ſubtilité de ſon eſprit, & de la rectitude de ſon jugement. En effet, de toutes les *Monades* de Leibnitz, il n'y en a point de plus fâcheuſe que celle-ci, & l'épithéte eſt ſans difficulté d'une juſteſſe admirable.

TABLE
DES CHAPITRES.

Avertissement des Libraires, page vij
Epitre à Mademoiſelle Théreſe-Julie-Clémentine Paquette. 1
Chapitre premier. *De la Nature de la Cacomonade.* 12
Chap. II. *Du principe de la Cacomonade.* 17
Chap. III. *Si nous ſommes en droit de nous plaindre de la Nature, en réfléchiſſant aux maux que nous cauſe la Cacomonade.* 24
Chap. IV. *Si les Anciens ont connu la Cacomonade.* 28
Chap. V. *Si Job a eu quelque relation perſonnelle avec la Cacomonade.* 35
Chap. VI. *Si la lepre était la même choſe que la Cacomonade.* 40

CHAP. VII. *Si des Status donnés par une grande Reine à une Maiſon Réguliere, peuvent détruire l'aſſertion précédente ſur l'époque de la Cacomonade.* 47

CHAP. VIII. *Introduction de la Cacomonade en Europe & en France.* 60

CHAP. IX. *Différens voyages de la Cacomonade.* 65

CHAP. X. *De l'origine des perruques.* 71

CHAP. XI. *Reſſources dont on ſe ſert contre les attentats de la Cacomonade, & pourquoi ce ne ſont pas les Médecins qui entrent en lice avec elle.* 77

CHAP. XII. *Dialogue entre un Mandarin & M. le Baron de Thunderthentronck ſur l'uſage du vif-argent dans le cas dont il s'agit.* 86

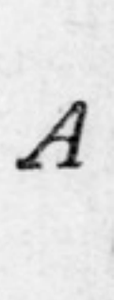
CHAP. XIII. *Prodigieux progrès de la Cacomonade. Moyens à prendre pour s'en défaire.* 102

CHAP. XIV. *Réponſe à quelques objections qu'on pourrait faire contre*

les moyens de ſupprimer la Caco-monade. 109

CHAP. XV. *Précautions à prendre pour empêcher la rentrée de la Cacomonade, & Concluſion de cet Ouvrage.* 115

Fin de la Table.



LA CACOMONADE.

EPITRE

A Mademoiſelle Théreſe-Julie-Clémentine PAQUETTE.

VOus l'exigez donc, Mademoiſelle : il faut abſolument que je vous immortaliſe. Vous voulez que ma reconnaiſſance faſſe paſſer votre nom à la poſtérité. Vous avez trouvé dans un gros Livre de Philoſophie, imprimé de nos jours, que les Phrinès, les Aſpaſies, valaient bien les Socrates & les Platons. Ce propos galant vous a enflé le courage avec juſtice.

Aſpaſie n'était probablement pas

ſi belle que vous. Phrinè avait moins de graces & d'adreſſe. Vous tournez les têtes à Paris, comme elles le feſaient à Athénes ou à Thebes. Ainſi ce n'eſt pas ſans raiſon que vous vous croyez héritiere de ces beautés célébres. Vous voulez ſuccéder à leur gloire comme à leurs talens; à leur réputation comme à leurs ſuccès.

L'une donnait, comme on ſcait, des leçons d'éloquence aux Philoſophes de ſon tems. Elle leur apprenait à manier délicatement les eſprits. Le fameux maître d'Alcibiade étudia ſous elle. Il ne rougiſſait pas d'avouer combien il lui avait d'obligations. C'eſt d'elle que Socrate recevait les préceptes admirables qu'il avait ſoin d'inculquer enſuite à ſon jeune Diſciple.

L'autre voulait que ſes Amans, en ſe préſentant, lui remiſſent entre les mains une pierre bien dure. C'était-là le ſignal auquel ſa porte s'ouvrait. Elle en conſervait même, dit-on, ſoigneuſement les modèles. De cet amas prodigieux elle fit bâtir, pour

l'amuſement de ſa vieilleſſe, une pyramide fort élevée ; & les Voyageurs ont mis, avec raiſon, ce monument au rang des ſept merveilles du Monde.

Pour vous, Mademoiſelle, vous n'enſeignez point par des paroles à ſurprendre les cœurs. Si vous donnez des leçons de ce grand art, c'eſt à vos compagnes, & par des exemples. Vous n'exigez pas tout-à-fait une pierre de ceux qui cherchent vos faveurs. Ce n'eſt pas peut-être que vous ſoyez moins curieuſe qu'une autre de pyramides, ni moins propre à les faire élever ; mais les uſages & le climat ſont différents en France & dans la Grece.

L'Attique, la Béotie, étaient des Pays arides & ſtériles. Les pierres y croiſſaient abondamment. Une jolie femme n'avait qu'à avancer la main pour en trouver. Les marbres, ſi l'on peut ainſi parler, s'élançaient d'eux-mêmes à ſa rencontre.

Sur une terre plus heureuſe, vous n'avez pas les mêmes reſſources. Les

pierres s'éclairciſſent tous les jours dans Paris & aux environs. La grande conſommation qui s'en fait journellement dans les Palais de cette Capitale, en anéantit l'eſpéce. Si l'on n'y en tranſportait pas de temps en temps quelques-unes du fond des Provinces, il eſt à croire que cette Ville s'en trouverait bientôt entiérement dépourvue.

Vous vous conformez ſagement, Mademoiſelle, aux loix générales & indiſpenſables de la Nature. Au lieu de vous opiniâtrer à combattre ſa faibleſſe, vous ne vous occupez que de ce qui peut vous en dédommager. Vous tenez les hommes quittes de la pierre, pourvû qu'ils la remplacent par beaucoup d'or.

Vous vous arrangez d'ailleurs de de façon à ni rien perdre. On ſçait quel art vous mettez dans la combinaiſon des hommages que l'on vous offre. Perſonne n'ignore avec quelle intelligence vous en aſſortiſſez les différentes eſpéces. Vous imitez les Cabaretiers adroits qui, de pluſieurs vins

médiocres, compoſent une liqueur excellente.

Vous coupez la faibleſſe d'un Pariſien avec la fermeté d'un Provençal, & la fadeur d'un Habitant du Marais avec la ſéve d'un Bourguignon. Vous mariez la mouſſe pétillante de la Champagne avec la chaleur de l'Amérique, & l'épaiſſeur de l'Allemagne avec la fineſſe de l'Italie. Corrigeant ainſi les défauts de chaque Nation par le mélange des vertus oppoſées, remédiant à l'inſipidité des unes par le piquant des autres, vous réuſſiſſez à vous faire une ſuite de vie très-agréable, à vous procurer une continuité de plaiſirs non interrompus.

Votre modeſtie veut bien épargner à la poſtérité les monumens de vos triomphes : mais s'il falloit calculer le nombre de ceux que vous auriez pu laiſſer, je crois que toutes les Phrinès de l'Antiquité ne ſongeraient pas à vous rien diſputer. Voilà beaucoup de raiſons pour vous croire au deſſus des Socrates anciens & modernes.

Cependant, il faut l'avouer, tant de gloire eſt un peu balancée par des inconvéniens qui la déparent. Vous voyez arriver chez vous avec plaiſir les tréſors que l'avarice arrache dans les montagnes du nouveau Monde, & que la folie diſperſe ſur les ſophas de l'Europe. Vous ouvrez, comme Danaé, votre ſein à cette pluie précieuſe, dont vous connaiſſez ſi bien la valeur & l'utilité.

Malheureuſement elle fait ſouvent germer dans l'ancien Continent certaines perfections que la Nature n'avait deſtinées qu'au Nouveau. Le Génois Chriſtophe Colombo, nous en apporta précieuſement le germe en 1493, avec l'or de Saint-Domingue. Depuis ce temps elles ont pullulé avec une facilité admirable, & nous le ſçavons bien.

De deux ſœurs qui portent à peu prés le même nom, la cadette ſemble avoir fait le plus de progrès. Elle ne ceſſe, depuis près de deux ſiécles, de travailler à étendre ſa domination. C'eſt ſur-tout par ſa prodigalité qu'elle

y a réuſſi. Elle a, comme les Conquérans politiques beaucoup gagné de terrein, en ne ménageant pas ſes préſens.

Ce n'eſt pas qu'on en ſoit extrêmement avide dans le fond. Il y a peu de perſonnes diſpoſées à les rechercher volontairement ; mais elle y joint, en les offrant, un attrait ſi ſéducteur, que les cœurs les plus défians ont peine quelquefois à s'en préſerver. On les accepte, ſans preſque s'en appercevoir ; & ce qu'il y a de plus fâcheux, c'eſt que, lorſqu'on vient à s'en trouver chargé, on n'eſt pas toujours le maître de s'en défaire.

On ne s'en débarraſſe pas, même en les ſefant circuler. Ils ont la faculté de ſe multiplier, ſans affaiblir la ſource qui les produit. C'eſt ainſi qu'une bougie allumée peut ſervir a en allumer mille autres, ſans rien perdre de ſon éclat, & du feu qui la dévore.

C'eſt-là ſans doute, Mademoiſelle, une terrible infortune. Vous voudriez bien qu'on put y remédier. Je le déſire

auſſi de tout mon cœur. Cherchons-en enſemble les moyens. Je conſens volontiers à vous en faire les honneurs.

Les Courtiſannes Grecques ſe ſont diſtinguées, l'une par les charmes de ſon eſprit, l'autre par les agréments de ſa danſe, une autre par ceux de ſa figure. Pour vous, je veux que votre mémoire devienne éternelle par des ſervices rendus à l'humanité. On connaît aſſez votre complaiſance pour elle. On ne ſera pas ſurpris que vous ayez choiſi ce chemin pour parvenir à la gloire.

On en parle tant de cette humanité! La Philoſophie de nos jours lui donne un ſi beau luſtre! Vous la voyez ſe développer avec tant d'éclat depuis Stokolm juſqu'à Lisbonne depuis les frontieres du Mogol juſqu'à Londres! Nous venons de nous battre avec toute la politeſſe & la douceur poſſible, pendant ſept années complettes. Dans cet intervalle, il n'y a guéres eu qu'un million d'hommes coupés, percés, rôtis,

écraſés dans les batailles ſur Terre ou ſur Mer.

Les maladies, les fatigues, les Hôpitaux, n'en ont pas emporté plus de deux millions. Depuis Berlin ſur la Sprée, juſqu'à Villa-Veilha, ſur les bords du Tage, on ne compte pas tout-à-fait vingt mille lieues quarrées, ravagées en tout ſens avec quinze ou vingt millions de créatures à deux pieds ſans plumes, réduites par des Héros à la miſere & au déſeſpoir.

Nos recherches ne pouvaient paraître dans un temps où l'humanité eût fait plus de progrés. Il n'était pas poſſible de leur choiſir des circonſtances plus favorables. Hâtons-nous donc de les publier : n'attendons pas le retour de la Barbarie. A juger de ſes fureurs contre le genre humain, par l'état où il ſe trouve dans un ſiécle de lumieres & de Philoſophie, nous courrions riſque de ne plus trouver ſur la terre d'hommes pour nous entendre.

Pardonnez, Mademoiſelle, ſi je ne m'adreſſe plus à vous dans le reſte de

cet Ouvrage. C'eſt à vous que je le dédie : mais je le conſacre à l'humanité. Il s'agit d'inſtruire les Peuples, & de guérir les erreurs des hommes. Il eſt queſtion d'épurer le culte de Vénus, de chaſſer l'air dangereux qui remplit ſes Temples, de purifier juſqu'à ſes Autels.

En traitant des expiations néceſſaires pour y parvenir, je ne parlerai plus de vous ; mais j'y penſerai ſans ceſſe. Je ſemblerai perdre vos charmes de vûe ; mais le ſujet m'y ramenera toujours aſſez.

Je vais examiner ſoigneuſement par quels moyens on pourrait parvenir à détruire la puiſſance de l'ennemie dont nous nous plaignons. Il ne ſera pas mal de dire auparavant quelques mots de ſa nature & de ſa naiſſance. Il faudra remonter à ſon origine, & en donner l'hiſtoire en abrégé. C'eſt un événement dont les médailles ſubſiſtent ; mais l'époque en paraît obſcure. Il ſerait bien utile, bien glorieux de réuſſir à la fixer.

Au reſte, vous ne ſerez ni ſuprife

ni effrayée du nom de *Cacomonade*, dont je me ſuis ſervi pour traveſtir cette ennemie cruelle, que je n'aurais oſé nommer autrement. Ce mot eſt tout grec à la vérité : mais la choſe qu'il déſigne eſt toute françaiſe, & même eſt aſſez faite aujourd'hui pour la bonne Compagnie. D'ailleurs vous êtes familiariſée avec le langage de Leibnits. Je vous ai enſeigné ce que c'étoit qu'une Monade, dans le ſens de cet homme incomparable. De votre côté, c'eſt vous qui m'avez appris à allonger ce nom par l'épithete de *Caco*, que je n'aurais jamais inventée ſans vous. Vous m'entendrez donc ſans difficulté, & je vais entrer en matiere ſans inquiétude.

CHAPITRE PREMIER.

De la Nature de la Cacomonade.

CE ſont deux grandes & ſublimes queſtions que ces deux-ci. Qu'eſt-ce que la Cacomonade ? D'où vient la Cacomonade ? Il y a long-temps que d'illuſtres Savans en ont ſenti la profondeur & l'utilité. Ils ſe ſont appliqués à les reſoudre. Leurs travaux n'ont peut-être pas encore été ſuivis d'un ſuccès bien brillant : mais du moins ils nous ont mis ſur la voie. Il ne tient qu'à nous de marcher ſur leurs traces dans le Pays qu'ils ont parcouru, & d'y aller plus avant qu'eux, ſi nous pouvons.

Des réflexions ſérieuſes leur ont appris que la Cacomonade étoit un *poiſon* (*a*). On n'eſt pas tout-à-fait

(*a*) [*Note des Libraires.*] Le Manuſcrit porte un terme plus énergique. C'eſt celui qui eſt vraiment uſité parmi les Maîtres de l'art.

d'accord ſur le ſens de ce mot ainſi appliqué. Mais quand on ne ſçaurait avoir des idées claires, c'eſt beaucoup en toute eſpéce de ſcience, que de trouver un terme qui ne ſignifie rien. On en a moins de peine à le faire cadrer avec tous les ſyſtêmes poſſibles. La Cacomonade eſt donc un *poiſon*.

De plus, ce poiſon eſt phlogiſtique, corroſif, coagulant & fixe (*a*). Il eſt phlogiſtique, parce qu'il cauſe des inflammations. En qualité de corroſif, il attaque la peau, & y fait naître des ſolutions de continuité. Comme coagulant, il arrête le cours des humeurs que la nature avait deſtinées à circuler en liberté. Enfin, c'eſt parce qu'il eſt fixe, qu'on a de

---

Nous le plaçons ici en cachette, & en diſperſant ſes membres de façon qu'on puiſſe le méconnaître, ſi l'on veut, V. I. R. U. S. Ceux ou celles qui ne voudront pas y jetter les yeux, ſeront les maîtres de le paſſer; ceux au contraire qui l'enviſageront ſans effroi, pourront le reſtituer par-tout à la place de poiſon.

(*a*) Voyez le ſçavant Traité de M. A.... *de morbis venereis*.

la peine à le chaſſer. Voila toute la théorie de la Cacomonade développée par un de ſes meilleurs Hiſtoriens. Elle eſt, comme on voit, claire, nette, intelligible.

Les Charlatans ſe ſont mêlés quelquefois d'en donner une autre. Il en parut, par exemple, un célébre à Paris en 1727. Il prétendait que toutes les infirmités humaines, & celle qui nous occupe, comme les autres, étaient produites par de petits animaux qui s'introduiſaient dans le ſang. Suivant ſon ſyſtême, ce qu'on appelle reméde, était un compoſé d'autres petis animaux, ennemis irréconciliables des premiers. Ceux-ci donnaient vigoureuſement la chaſſe à leurs adverſaires.

Ainſi le corps d'un malade était un champ de bataille. Il s'y feſait des prodiges de valeur. La fievre y conduiſait ſes eſcadrons légers ; la Cacomonade ſon infanterie coagulante. On voyait bientôt arriver la Faculté peſamment armée, avec des bataillons de quinquina ou de vif-argent.

Elle développait ſucceſſivement les différens corps de cette milice redoutable. On combatait long-temps avec vivacité, juſqu'à ce que les animalcules du quinquina l'emportaſſent ſur ceux de la fievre, ou que les mites corroſives fuſſent chaſſées par les inſectes métalliques, à moins que le champ de bataille, accablé par tant d'éfforts, ne s'abymât lui-même en terre, engloutiſſant avec lui les vainqueurs & les vaincus ; ce qui arrivait le plus ſouvent.

Si cette idée n'était pas vraie, elle était du moins réjouiſſante. Mais la gravité des docteurs-Régens l'a proſcrite. Fâchés de ſe voir réduits par elle à n'être plus que les Colonels d'un Régiment de rhubarbe ou de ſené, ils ont fait main-baſſe ſur toutes ces petites armées qu'on leur donnait à conduire. Ils ont mieux aimé reſter chefs de quelques corpuſcules aveugles, que de commander à des légions nombreuſes & animées. Ils ont choiſi de remettre au hazard l'harmonie dans les humeurs, avec des

inſtrumens tout matériels, plutôt que de l'y ramener en bon ordre, eſcortée de troupes actives & bien diſciplinées. N'eſt-ce pas-là préférer, comme on le leur reproche, l'inaction au mouvement, & la mort à la vie?

On ne peut trop regretter ce ſyſtême: il aurait donné lieu aux hypothéſes les plus amuſantes. La Métaphyſique, la Phyſique, la Philoſophie, la Médecine, en fourniſſent de plus abſurdes, mais non pas de plus agréables. Il faut bien pourtant ſe conſoler de ſa perte. Il faut s'en tenir, avec une foule de grands hommes, à ſçavoir que la Cacomonade eſt un poiſon corroſif, coagulant, phlogiſtique, & fixe.

CHAPITRE II.

Du principe de la Cacomonade.

NOUS ne ſommes pas auſſi bien inſtruits ſur l'origine de la Cacomonade, que ſur ſa nature. Nous connaiſſons l'effet mieux que la cauſe. Il eſt certain que le premier ne réſulte aujourd hui que de la communication avec une perſonne imprudente ou malheureuſe. Nous n'en apportons point le germe en naiſſant. La Nature ne nous a donné que la propriété de le recevoir.

Il faut bien pourtant qu'il ſe ſoit une fois produit de lui-même dans le premier homme qui s'en eſt trouvé ſaiſi. Dieu ſans doute, en créant Adam, ne l'en a pas gratifié de ſa main. L'Etre ſuprême, en le formant pour la génération, lui en remit les organes auſſi ſains, auſſi parfaits que ſa compagne pouvait le deſirer.

Si depuis il y eſt arrivé de l'altération, c'eſt vraiſemblablement quelque malheureux individu de ſa poſtérité qui en aura eu les prémices. Mais quelle peut avoir été la cauſe de ce développement ſingulier? Eſt-ce l'air? Sont ce les aliments ou l'abus du plaiſir?

Le climat des lieux qu'on regarde comme la patrie de la Cacomonade, n'eſt pas plus mal ſain que celui des contrées où elle ne s'eſt gliſſée qu'à l'aide des hommes. Leurs productions, loin d'être dangereuſes, ſont pour nous une reſſource ſûre dans bien des maladies. Quant au libertinage, il ne naît gueres que du luxe & de l'opulence. Or ces deux fleaux de notre eſpece étaient certainement ignorés dans le Pays où nous avons été chercher le fleau qui les ſuit ſouvent, & les punit dans le nôtre.

Ces trois cauſes ſont pourtant les ſeules qui puiſſent avoir influé ſur ſa naiſſance. Chacune d'elles a trouvé de zélés défenſeurs. Les uns ont dit que l'air ſeul avait ſuffi pour produire dans

l'Iſle Hiſpaniola le venin qui attaque aujourd'hui la génération par-tout ailleurs. Mais il eſt clair qu'ils ſe ſont trompés.

Depuis deux cens ans & plus, l'expérience prouve qu'à Saint-Domingue ce fruit ne ſe recueille & ne ſe ſeme pas autrement qu'en France. Il y croît, comme ici, au milieu du plaiſir. On y conſerve un ſang libre & pur, tant qu'on ſe contente de reſpirer l'air frais. S'il avait pourtant quelque qualité contagieuſe, elle ſe ferait ſentir depuis la conquête aux Européens, ainſi qu'aux Naturels du Pays. C'eſt ce qui ne ſe voit pas. Ce ſyſtême n'eſt donc pas recevable.

D'autres ont prétendu que cette propriété était ſpécialement attribuée aux Antropophages, à cauſe de leurs alimens, comme ſi la chair humaine était par elle-même un poiſon. Les Peuples qui font ou qui fourniſſent de ces feſtins peu polis, ſont bien plus rares qu'on ne l'imagine. Leur façon de vivre doit d'ailleurs les rendre très-robuſtes, & par conſéquent très-ſains.

Il eſt donc abſurde de penſer que leur chair, en paſſant par l'eſtomach de leurs ennemis, puiſſe y prendre la vertu de les empoiſonner.

Ce ſerait une vengeance aſſez permiſe : mais on ne ſe venge point, quand on a été mis à la broche. Pour que le gigot d'un Caraïbe eût pu occaſionner de longs remords aux honnêtes gens qui s'en régalaient, il aurait fallu que les parties voiſines n'euſſent pas été en bon état ; ce qui, comme on voit, ne réſoud pas la difficulté.

Un habile Médecin, dans un gros Livre ſur ces matieres, a embraſſé le troiſieme ſyſtême. C'eſt, ſuivant lui, l'excès des plaiſirs dans les Pays chauds, & le peu de choix dans les momens propres à les goûter, qui ont introduit la Cacomonade ſur la terre. Il raconte à ce ſujet des particularités fort curieuſes.

» Les femmes au Royaume de
» Melinde, dit-il d'après Tavernier,
» ſont ſi dangereuſes une fois par
» mois, que ſi un Européen a le

» malheur de s'arrêter à l'endroit où » l'une d'elles auroit *piſſé* dans ce » temps fatal, il en attrape la fie- » vre, des maux de tête, & quel- » quefois la peſte. » J'avoue qu'en liſant ce paſſage, j'ai fait des ſouhaits ardens pour qu'il ne prît jamais à une femme de Melinde envie de s'arrêter ſous ma fenêtre.

Heureuſement M. A. même en citant ce trait, avoue qu'il ne convient pas à nos climats ; mais il n'en perſiſte pas moins à croire qu'il doit y avoir une relation très-intime entre l'origine de la Cacomonade, & l'influence peſtilencielle de ces beautés baſanées du Zanguébar. Il s'obſtine à ſoutenir que celle-ci a été la raiſon ſuffiſante de l'autre. On peut voir dans ſon Ouvrage même avec quelle force & quelle juſteſſe il en raiſonne.

Ce qu'il y a d'admirable, c'eſt qu'en faiſant de pareils ſyſtêmes, on parvient à chaſſer la Cacomonade, comme ſi les mots barbares avec leſquels on la définit, ſignifiaient

des vérités lumineuſes & inconteſtables.

C'eſt ainſi qu'on calcule les éclipſes, en regardant les planetes comme de petites parcelles échappées du ſoleil, quand, au temps de la création, il fut froiſſé par une groſſe comete. C'eſt ainſi qu'on profite de la bouſſole, en expliquant les déclinaiſons de ſon aiguille par un tourbillon magnétique qui l'enfile par un bout. C'eſt ainſi qu'on ne laiſſe pas que de digérer & de faire un bon chyle, en diſputant pour ſçavoir s'il eſt produit par diſſolution ou par fermentation, ou par trituration.

Nous avons beau faire, il faut l'avouer, les progrès mêmes de l'eſprit humain en tout genre, en marquent les bornes. C'eſt une vérité au deſſus des diſputes ; mais quoiqu'elle ſoit évidente, il ne faut pas laiſſer, tout en la méditant, de conſulter l'Almanach, quand on veut ſçavoir le lieu du ſoleil, & la bouſſole, quand on ſe trouve hors de la vûe des côtes. Il ne faut pas héſiter à remplir

ſon eſtomach, quand on a faim, ni à recourir aux Adminiſtrateurs du vif-argent, quand on s'apperçoit de quelque ſimilitude entre notre climat & celui de l'Amérique.

CHAPITRE III.

Si nous ſommes en droit de nous plaindre de la Nature, en réfléchiſſant aux maux que nous cauſe la Cacomonade.

SI quelque choſe peut donner en apparence aux hommes le droit de murmurer contre la Nature, c'eſt ſans doute ce fléau dont elle les accable. Elle l'a annexé à des plaiſirs dont elle fait dépendre la continuation de leur eſpéce. A côté du plus grand de tous les attraits, elle a placé le plus grand de tous les dangers. Elle nous met ainſi dans l'alternative, ou de ne point remplir ſes vûes, ou de craindre toujours d'être punis pour les avoir remplies.

Dans les autres ſenſations agréables, elle n'a du moins attaché le châtiment qu'aux excès. Le vin ne fait mal à la tête que lorſqu'on en

boit

boit trop. On n'a point de douleurs à l'eſtomah, quand on mange ſobrement. La vûe n'eſt bleſſée que quand on la fixe ſur des objets trop brillans.

Mais l'organe le plus néceſſaire & le plus précieux, celui qui donne à l'homme un des droits de la divinité, eſt auſſi préciſément celui dont l'uſage, même modéré, peut amener le plus de regrets & de remords. Il ne faut qu'un inſtant pour empoiſonner la vie la plus réglée.

L'Etre ſuprême, diſent les Poëtes, a près de lui le bien & le mal dans deux tonneaux. C'eſt-là qu'il puiſe à pleines mains, ſuivant ſon caprice, les préſens qu'il diſtribue à notre petite fourmilliere. La Cacomonade était ſans doute la lie du mauvais tonneau ; & le jour que Jupiter nous la donna, il vuida l'une de ſes futailles.

Il faut pourtant jetter un coup d'œil ſur l'Hiſtoire, avant que d'accuſer la Nature d'injuſtice. Si cette mere tendre avait eu deſſein de nous épargner

le fléau dont nous gémiſſons ; ſi elle s'était appliquée à le cacher dans un petit coin de terre inconnue ; ſi elle avait mis entre nous & cette terre funeſte quinze cens lieues de mers orageuſes ; ſi elle s'était appliquée à nous ôter tous les moyens imaginables d'y arriver : nous lui devrions de la reconnaiſſance pour des précautions ſi ſages & ſi affectueuſes.

Si enſuite notre inquiétude ſeule avait rendu ces précautions inutiles ; ſi à travers des obſtacles preſqu'invincibles, nous étions parvenus à la coupe amere qui enfermait le poiſon dont elle nous écartait ; s'il était vrai que nous nous fuſſions hâtés d'y tremper les lévres, malgré les objets effrayans qui devaient nous en éloigner, la nature ne mériterait ſans doute aucun reproche de notre part.

Nous ſerions ſeuls coupables d'avoir violé ſes ordres. Nous ſerions juſtement punis pour avoir découvert un ſecret que ſon indulgence voulait nous cacher. Or c'eſt ce que l'Hiſtoire nous apprendra. Nous y

verrons peut-être la juſtification de la Providence.

Le récit des événemens paſſés nous montrera combien elle avait craint pour nous les infortunes qui nous accablent. Nous ſerons obligés de convenir que pour nous rendre auſſi malheureux que nous le ſommes, il a fallu la forcer dans ſes derniers retranchemens. Nous avouerons que ſes ſoins auraient ſuffi pour établir notre repos, ſi notre audace en tout genre n'allait plus loin que ſa bonté.

CHAPITRE IV.

Si les anciens ont connu la Cacomonade.

ON s'eſt beaucoup fatigué à chercher l'époque préciſe de cet événement. La Cacomonade a exercé ſa patience & la ſagacité des Commentateurs en plus d'un ſens. Il y en a qui attribuent aux Grecs & aux Romains l'honneur de nous l'avoir tranſmiſe. Ils la voient paſſer, par des lignes droites, d'Aſie en Europe, d'Athènes à Rome, d'Italie en France.

Ils lui ſuppoſent différens maſques dont elle s'eſt ſervie ſucceſſivement, juſqu'à celui qu'elle montre de nos jours. Il faudrait, ſuivant leur ſyſtême, qu'elle s'en fut bien trouvée : car elle le porte depuis trois ſiécles, ſans qu'il paraiſſe trop uſé. Mais cette opinion n'eſt pas admiſſible, il faut l'avouer. On voit évidemment que

les anciens, plus heureux & plus ſages que nous, ou du moins plus fidéles aux vues de la Nature, n'ont jamais eſſuyé le châtiment que nous ſouffrons.

Homere eſt exact juſques dans les minuties. Il a placé dans ſon Poëme tout ce qu'il ſçavait de Médecine, d'Anatomie, de Géographie, de Phyſique. Il nous apprend qu'on feſait de ſon temps une boiſſon délicieuſe, avec du fromage rappé dans du vin. Il parle ſouvent de Vénus. Il raconte comment Diomede la perça d'un grand coup de lance. S'il avait connu à cette Déeſſe le ſecret qu'elle a depuis poſſédé en Amérique, il lui en aurait ſans doute fait faire uſage pour ſe venger du Héros. Il aurait introduit le Dieu Mercure avec ſes talonnieres dorées, s'empreſſant d'apporter le reméde.

Cette allégorie ne ſe ſerait pas trouvée la moins ingénieuſe de ſon Poëme. Elle aurait été d'autant plus juſte, qu'en effet Mercure était du parti oppoſé à celui de Vénus. Peut-

on croire que ce divin Poëte eût manqué l'occaſion de les faire combattre ſur les bords du Simoïs, aux yeux des Grecs & des Troyens ? N'était-ce pas là vraiment le cas de repréſenter la Terre & la Mer ebranlées dans l'attente du ſuccès, & la Nature entiere partagée à la vue d'un combat qui devait décider de ſon ſort ?

Quel dommage qu'Homere n'ait pas pû faire en perſonne des expériences ſur cette matiere dans quelqu'une des Iſles Cyclades ! Il en aurait enrichi ſes deux Poëmes. Madame Dacier aurait été intariſſable dans ſes notes ſur cet objet intéreſſant. Une pareille fiction enchaſſée dans l'Iliade ſerait devenue, pour les Commentateurs des ſiécles paſſés & à venir, une ſource éternelle de ſcolies, de réflexions & de diſputes inſtructives.

Il eſt clair qu'Homere l'aurait amployée, s'il l'avait pû. Si de ſon tems les Dieux ou les hommes avaient connu la Cacomonade, il en aurait

parlé. Son ſilence eſt une preuve inconteſtable qu'au ſiége de Troyes, & long-temps après, Vénus était encore innocente ; elle ſe laiſſait bleſſer & ne bleſſait pas.

Dans les ſiécles poſtérieurs, Hipocrate, &, depuis, Galien ont vécu dans la même ignorance. Le vif argent ne leur paraiſſait remarquable que par ſa peſanteur & ſa fluidité. Les Héros dont ils gouvernaient la ſanté, n'etaient pas plus ſages que les nôtres. Ils étaient auſſi leſtes, auſſi brillans. On nous a conſervé le détail de leurs exploits en tout genre. Nous ſçavons comment ils feſaient l'amour, comment ils maniaient leurs lances de fer. Mais nous ne voyons point qu'ils employaſſent l'autre métal auquel nos Guerriers ont ſi ſouvent recours.

Céſar était ſans contredit un grand homme. On l'appellait le mari de toutes les femmes, & la femme de tous les maris. Si ces nôces paſſageres avaient été alors ſujettes à quelqu'accident, peut-on croire qu'après en

avoir tant célébré, il ſe ſerait trouvé n'avoir gagné que l'épilepſie.

On dit bien qu'Auguſte ſe feſait ſouvent frotter devant le feu, ce qui pourrait être ſuſpect : mais c'eſt avec une étrille qu'on le frottait, ce qui ne l'eſt plus. Il n'avait pas trouvé d'autre moyen pour conſerver ſa ſanté, & *s'adoucir la peau*, ſuivant le judicieux Suétone.

Ni Tibere, ni Caligula, ni Néron, ni tous ces prodiges de lubricité auxquels la maîtreſſe des Nations a été ſi long-temps ſoumiſe, n'ont jamais fait uſage de l'argent en liqueur. On ne voit point de Poëte Grec ou Romain célébrer ſes vertus. Ceux-mêmes qui ſe ſont immortaliſés par le libertinage, ne nomment aucune punition attachée à ſes excès.

Ovide, dans ſon Art d'aimer, indique tout ce qu'on peut craindre de la part d'une Maîtreſſe. Il parle des dangers attachés au commerce d'une beauté volage. C'était-là ſans doute le moment de placer la Cacomonade, ſi elle était parvenue juſqu'à lui. Ce-

pendant il n'en dit pas un mot.

Horace ſe fâche contre un ail qui lui avait piqué la langue. Aurait-il oublié de faire quelqu'imprécation en beau ſtyle contre le vif-argent, s'il en avait tâté ? Il dit énergiquement, & ſans détour, à une vieille, des horreurs que la politeſſe Françaiſe ne peut pas même imaginer ; ne lui aurait-il pas ſouhaité la Cacomonade, ſi elle avait été de ſon temps en uſage dans la bonne compagnie.

On peut en dire autant des Tibulles, des Catulles, des Gallus, qui chantant & fréquentant les mauvais lieux, en auraient ſans doute déploré les périls, s'il y en avait eu. Ils partageaient paiſiblement avec le Public les faveurs de leurs maîtreſſes. S'ils ſe plaignaient quelquefois de leur inconſtance, ce n'était pas qu'elle eût jamais pour eux des ſuites déſagréables.

Il eſt donc clair que les Corynnes, les Lycoris, les Lesbies, très-inférieures d'ailleurs aux ***, aux ***, leur étaient pourtant ſupérieures en un

point. Il ne fallait peut-être pas plus de peine pour les ſubjuguer : mais il en fallait moins pour les oublier. Quand on ſe rappellait leurs faveurs, on ne ſongeait qu'au plaiſir de les avoir reçues. On ne cherchait point de ſpécifiques pour s'aider à en perdre la mémoire, & on ne voyait point de perſonnes ſecourables tapiſſer les murailles de Rome avec les affiches de leur recettes.

CHAPITRE V.

Si Job a eu quelque relation perſonnelle avec la Cacomonade.

NE pouvant faire honneur à cette Héroïne d'un commerce réglé avec les Héros de l'Hiſtoire profane, on a tâché de l'en dédommager en la mettant aux priſes avec ceux de l'Hiſtoire ſacrée. Un illuſtre Bénédictin lui a fait une généalogie bien reſpectable. Il lui ſuppoſe une alliance très-intime avec le célebre Job, & la fait deſcendre de lui en ligne directe.

On ne ſe ſerait pas attendu ſans doute à trouver ce trait de ſon érudition dans des Commentaires ſur l'Ecriture Sainte : mais puiſque le Diſciple de Saint Benoît a pû ſans ſcrupule traiter une pareille matiere dans un livre tout édifiant, on doit me permettre dans le mien de diſcuter ſes raiſonnmens. Puiſqu'un tel ſu-

jet n'a cauſé aucun ſcandale ſous ſa plume, & au lieu où il l'a placé, on ne doit pas être ſurpris de le voir ici où il ſe trouve bien plus naturellement.

Le ſavant Frere Dom Calmet a donc mis au rang des ancêtres de la Cacomonade le vertueux Job, qui en ce cas la tenait de ſa femme, qui ſans doute l'aurait tenue du diable. Mais, en vérité, c'eſt bien aſſez pour un ſi ſaint homme d'avoir eu une méchante femme. Pourquoi ſuppoſer qu'il ait reçu d'elle autre choſe que des inſultes ?

Il eſt vrai qu'il était aſſis ſur un fumier, & qu'il avait de l'embarras dans les humeurs. Il dit lui-même que ſa chair eſt couverte d'*ulceres* ; que ſa peau eſt toute *deſſéchée* ; que ſon ſang eſt *coagulé* comme du fromage ; ce qui, ſuivant M. A....., convient aux trois principaux ſymptômes dont il a fait la deſcription.

Il eſt vrai auſſi que pour conſoler Job, trois de ſes amis reſterent auprès de lui pendant ſept jours &

ſept nuits ſans dire un ſeul mot.

Il eſt vrai encore qu'après ce long ſilence, Eliphaz, un d'entr'eux, accuſe indirectement ſon cher ami de s'être livré à l'iniquité, & d'avoir ſemé la douleur dont il recueille le fruit. Il lui reproche en termes figurés d'avoir aimé les maiſons de boue, dont le fondement n'était pas propre, & d'y avoir attrapé quelque choſe d'aſſez ſemblable à la *teigne*.

Tout cela ne prouve pourtant point que le diable ait été chercher, il y a quatre mille ans, un grain de Cacomonade en Amérique, pour en inoculer un pauvre homme de Chaldée. On voit bien que la maladie de celui-ci était *corroſive*, *phlogiſtique* & *coagulante*; mais enfin il n'eſt pas décidé que ces trois caracteres ſoient attachés excluſivement à une ſeule incommodité.

L'Hiſtorien de Job aurait-il oublié de parler du *venin*, s'il en avait été queſtion? N'auroit-il pas déſigné le ſiége de la maladie? Il nous apprend que le patient panſait ſes plaies avec

des pots caſſés. J'en appelle à tous ceux qu'une expérience ſuivie a éclairés de nos jours en pareil cas : je leur demande s'ils ſe ſont jamais aviſés d'employer une pareille charpie.

D'ailleurs Job ne paraît pas s'être expoſé au châtiment dont il s'agit. Ses intimes amis, en lui diſant beaucoup d'injures, après leur conſolation ſilentieuſe, conviennent qu'il feſait peu d'accueil aux femmes ſans maris, *viduas dimiſiſti vacuas*, par où l'on voit qu'il était homme à précautions.

Il s'écrie lui-même : où eſt le temps où je lavais mes pieds dans du beurre, où je mettais ma bougie ſur ma tête, où en me voyant les jeunes gens ſe cachaient de honte, où les vieillards ſe tenaient debout par admiration ! Si alors mon cœur s'eſt trompé ſur une femme ; ſi j'ai tâché de me gliſſer par une porte appartenante à mon ami, que mon épouſe devienne la... ..... d'un autre, & que tous mes voiſins puiſſent .....! Ce n'eſt point-là ſans doute le langage

x putain
x y. la fourre

d'un libertin digne d'avoir part aux tréſors de l'Amérique.

Ce qui peut avoir trompé le Commentateur, c'eſt que ce modele de patience avoue que la pourriture eſt ſon pere, & que les vers ſont ſa mere & ſa ſœur. Le docte Bénédictin a cru ſans doute que la Cacomonade pouvait trouver ſa place dans une pareille famille. Mais ce n'eſt qu'une probabilité. Elle ne peut autoriſer que des conjectures. Elle n'eſt point aſſez grave pour nous réduire à penſer que Job ait jamais eu beſoin de la liqueur des Barometres.

CHAPITRE VI.

Si la lepre était la même chose que la Cacomonade.

DEs gens fort bien instruits de l'Histoire des Croisades, voyant avec quelle ardeur ces Guerriers impétueux avaient violé des filles Sarrasines sur les ruines de Jérusalem, & chagrins d'ailleurs de voir raccourcir l'empire de la Cacomonade, ont imaginé d'établir son siége dans la Palestine. Ils ont voulu la confondre avec la lepre qui fut, comme on sçait, tout le fruit des expéditions édifiantes, mais cruelles, des 12^e^ & 13^e^ siecles.

La lepre était une petite indisposition qui survenait à la peau. Elle en variait la teinte, sans la cicatriser. Elle en parsemait la surface de larges couches de la plus belle couleur d'albâtre à la vérité, mais qui ne laissaient pas que de causer des demangeaisons

violentes, avec une forte envie de se gratter.

Elle n'a été connue, ni des Grecs, ni des Romains, ni des Gaulois, ni des Germains, ni des Asiatiques, Perses, Syriens, &c. Elle paraît avoir été la maladie essentielle de la Palestine. Les Habitants de ce Pays sont les seuls que la Nature en ait avantagés elle-même, en leur laissant le pouvoir de la communiquer aux Prosélytes qui en seraient curieux, ainsi que la circoncision.

Les Juifs avaient déja l'usage d'aller, tout en se grattant, négocier dans les différentes parties du monde; mais il paraît qu'ils n'y laissaient que leurs marchandises. Ils étaient dès-lors aussi malpropres, aussi usuriers, aussi méprisés qu'ils le sont aujourd'hui. Il n'y avait qu'eux à qui la Religion fit un devoir de la propreté. Il n'y avait qu'eux qui la négligeassent; & ce n'était aussi que chez eux qu'on trouvait des hommes couverts de taches blanches, avec des chatouillements.

Des mœurs contraires mettaient les

Etrangers à couvert des ſuites qu'aurait pû avoir un commerce réglé avec cette Nation. Les Romains, en brûlant le Temple, en égorgeant les Prêtres, en raſant Jéruſalem, n'eurent point de part à ſes démangeaiſons. Le fréquent uſage du bain, & la propreté dont ils feſaient grand cas, les en garantit.

Elles paſſerent en Europe, quand nos ancêtres eurent été ſe laver dans le Jourdain. Ils allerent ſe frapper la poitrine auprès de la montagne des Oliviers. Ils y reſterent peu, mais aſſez cependant pour acquérir l'habitude de ſe gratter comme les enfans d'Iſraël. Ils revinrent en France tout couverts de palmes & de lépres.

Comme ils ſuaient beaucoup, qu'ils ſe baignaient rarement, & que leur économie ne permettait pas de laver ſouvent les robes de gros drap dont ils ſe couvraient, ils tranſmirent longtemps à leur poſtérité la coutume de porter ſur la peau des écailles couleur de lait, & de les frotter décemment avec le bout du doigt. C'était alors

la contenance des gens du bel air, comme aujourd'hui, d'ouvrir une tabatiere, ou de badiner avec une naveette.

L'uſage du linge devenu univerſel, a fait diſparaître cette coutume précieuſe. Elle ne ſe renouvelle que dans certaines incommodités paſſageres, telles, par exemple, que la G.†.... de la groſſe eſpece. On pourrait aſſez légitimement la ſoupçonner d'être une deſcendante de la lepre, ou du moins ſon alliée très-proche. Voilà ce que l'Hiſtoire nous apprend de cette maladie à qui les Croiſades ont donné une grande vogue en Europe.

On ne peut guères, d'après les ſignes qui la caractériſent, la confondre avec la Cacomonade. Les taches blanches, les demangeaiſons, ne vont point avec cette derniere. Elles ne paraiſſent pas l'avoir accompagnée jamais. Si celle-ci cauſe quelques chatouillemens, ils ſont intérieurs & peu durables; ſi en ſe montrant au dehors, elle adopte quelque couleur, on ſçait aſſez que ce n'eſt pas le blanc con-

A galle

ſacré par eſſence à la virginité.

D'ailleurs la lepre n'attaquait point la génération. Si elle ne la favoriſait point, il eſt sûr du moins qu'elle ne lui feſait aucun tort. Il ſemble même qu'elle en fortifiât les organes. Il y avait dans ce temps-là des femmes qui portaient envie à celles des lépreux, & l'on voyait ſe vérifier le proverbe, *à quelque choſe malheur eſt bon.*

On lit dans un Poëme rimé du 12 ſiecle, ces deux vers :

Felix atque ortu verè dicendo beato
Vivere quæ potuit leproſo junCta marito. *

Ainſi, tandis que la Loi ordonnait de chaſſer ces pauvres gens de leur ménage, la Nature s'appliquait à leur rendre de quoi y reſter avec honneur. Ce n'eſt pas la ſeule fois que les Loix & la Nature ſe ſoient trouvées en contradiction.

Un très-fameux Médecin a démontré par un beau raiſonnement, que cet effet devait néceſſairement s'en-

* heureuse la femme qui peut vivre conjointe avec un mari lepreux.

ſuivre de la lepre. La Cacomonade n'a pas le même avantage à beaucoup près. On peut donc conclure qu'elles n'ont entr'elles rien de commun.

La ſeule reſſemblance que je leur voie, c'eſt d'avoir été toutes deux tranſportées en Europe, après des expéditions auſſi injuſtes que ſanguinaires, les Croiſades & le ravage de l'Iſle Hiſpaniola ſont les époques des deux plus triſtes fleaux dont l'eſpece humaine ait été affligée en Europe depuis le péché originel. Il ſemble que la Nature ait donné exprès pour nous punir, aux Pays que nous allions uſurper, de quoi infecter le ſang de leurs impitoyables Conquérans

Mais cet exemple ne nous corrigera pas. On parle de Pays à découvrir, de nouveaux Mondes encore inconnus, vers les Terres Auſtrales. L'avarice s'eſt déjà éveillée à ce bruit qui la flatte. On s'eſt hazardé à les chercher. Les brouillards, & peut-être la pitié de la Providence, nous en ont écarté juſqu'ici. Il y a tout à parier, que ſi jamais nous les décou-

vrons, nous y porterons nôtre avidité & notre barbarie, & qu'ils nous rendront en échange un troiſiéme fléau dont nous aurons grand ſoin d'enrichir notre climat.

Quoi qu'il en ſoit, au reſte, on voit par ce qui précéde, que la Cacomonade eſt pour nous d'une antiquité peu reculée. Quelqu'effort qu'on faſſe pour honorer de ſa naiſſance les ſiecles antérieurs, la raiſon & la vérité s'y oppoſent. Tous les raiſonnemens, tous les récits à cet égard ſont faux. Il n'y a de fondé que celui qui fixe au retour de Chriſtophe Colombo en Europe, l'inſtant où les plaiſirs de l'amour ont commencé à y devenir dangereux.

CHAPITRE VII.

Si des Statuts donnés par une grande Reine à une Maiſon Réguliere, peuvent détruire l'aſſertion précédente ſur l'époque de la Cacomonade.

JE me ſuis fait une loi d'une ſincérité exacte, en entreprenant ce véridique Ouvrage. Il faut donc que je rapporte les choſes mêmes qui peuvent paraître contraires à mon ſyſtême. Or il ſemble un peu ébranlé par de certains Status, donnés vers la fin du 14^e^ ſiécle, à une Maiſon édifiante, par une Reine pleine de vertu. J'ai cru devoir les citer en entier pour l'inſtruction de ceux ou de celles qui pourraient être tentés de les lire. Pour préſenter même aux Avignonais un monument qui doit leur être précieux, je l'ai conſervé dans la langue originale, comme a fait M. A..... astruc

STATUTS donnés à un Couvent de filles à Avignon, par la Reine Jeanne premiere, Reine des deux Siciles, & Comteſſe de Provence.

En Provençal.

I.

L'an mil tres cent quaranto & ſet, au hueit dau més d'Avous, noſtro bono Reino Jano a permèz lou Bordeou dinz Avignon : & vol que toudos las fremos débauchados non ſe tingon dinz la Cioutat, mais que ſian fermados din lou Bordeou, & que per etre conneigudos, que porton uno aguilieto rougeou ſur l'eſpalou de la man Eſcairo.

II.

Item. *Se qualcuno a fach fauto & volgo continua de malfaire, lou Clavairè ou Capitané das Sargeanz la menara ſoutou lou bras per la Cioutat, lou tambourin batten, embé l'aguillietto*

STATUTS donnés à un Couvent de Filles à Avignon, par la Reine Jeanne premiere, Reine des deux Siciles, & Comteſſe de Provence.

En Français.

I.

L'an mil trois cent quarante-ſept, au huit du mois d'Août, notre bonne Reine Jeanne a permis d'établir un B..ℓ dans Avignon. Elle ne veut pas que toutes les femmes galantes ſe répandent dans la Ville ; mais elle leur ordonne de ſe tenir renfermées dans la maiſon, & de porter, pour être connues, une aiguillette rouge ſur l'épaule gauche.

II.

Item. Si quelque fille a eu une faibleſſe, & qu'elle veuille s'en permettre de nouvelles, le premier Huiſſier la menera par deſſous le bras à travers la Ville, au ſon du tambourin,

x Bordel

rougeou ſur l'eſpallo, & la lougeara din lou Bordeou ambe las autros. Ly defendra de non ſi trouba foro per la villa, a pena dos amarinos la primieiro vegade, & lou foué & bandido la ſecondo fès.

III.

Noſtro bono Reino commando que lou Bordeou ſiege à la Carrieiro dau pon traucat, prochè lous Fraires Augouſtins, juſqu'au portau peiré, & que ſiege une porte dau meſme couſta, dou todas las gens intraran, & ſarrada a clau per garda que gis de jovineſſo non vejeoun las dondos ſenſou la permiſſieou de l'Abbadeſſo ou Baylouno, que ſara todos lous ans nommado per lous Conſouls. La Baylouno gardara la clau, avertira la jovineſſo de nen faire gis de rumour ny d'aiglary eis fillios abandonados ; autromen la mendro plagno que y aio, noun ſortiran pas que lous Sargeans noun lous menon en priſon.

avec l'aiguillette rouge ſur l'épaule, & la logera dans la maiſon avec les autres. Il lui défendra de ſe trouver dehors dans la Ville, à peine d'être fouettée ſecrettement pour la premiere fois, & d'être fouettée publiquement & bannie la ſeconde.

III.

Notre bonne Reine commande que la maiſon ſoit établie dans la rue du Pont rompu, *proche le Couvent des Freres Auguſtins*, juſqu'à la porte de pierre, & qu'il y ait du même côté une porte par où tout le monde puiſſe paſſer, mais pourtant qui ſe ferme à clef, afin que la jeuneſſe ne puiſſe rendre de viſite aux filles, ſans la permiſſion de l'Abbeſſe ou Supérieure, qui ſera tous les ans nommée par les Conſuls. Cette Supérieure gardera la clef. Elle avertira la jeuneſſe de ne point faire de bruit, & de ne point chagriner les filles. Autrement, à la moindre plainte qu'il y aura, ils ne ſortiront que pour être conduits en priſon par des Sergens.

IV.

La Reino vol que toudes lous ſamdès la Baylouno & un Bardier deputat das Conſouls, viſitoun todos las fillios debauchados que ſeran au Bordeou ; & ſe ſen trobo qualcuno qu'abia mal vengut de paillardiſo, que talos fillios ſian ſeparados & lougeados a part, afin que non la counougoun, per evita lou mal que la jovineſſo pourrié prenre.

V.

Item. *Se ſe trobo qualco fillio que ſiego iſtado empregnado, din lou Bordeou, la Baylouno n'en prendra gardo que l'enfan noun ſe perdo & n'avertira lous Conſouls, per pourveſien à l'enfan.*

VI.

Item. *Que la Baylouno noun permettra a ges d'amos d'intra dins lou Bordeou lou jour vendre & ſandé Jan, ni lou benhoura jour de Paques, a pena d'être caſſado, & d'avé lou foué.*

IV.

La Reine veut que tous les ſamedis la Supérieure, & un Barbier envoyé par les Conſuls, viſitent toutes les Demoiſelles qui ſeront dans le B..... & s'il s'en trouve quelqu'une pour qui le métier ait eu des ſuites fâcheuſes, qu'on la ſépare des autres, & qu'on la loge à l'écart, afin que perſonne ne l'approche, & pour éviter à la jeuneſſe des accidens.

V.

Item. S'il ſe trouve quelque fille qui devienne groſſe, la Supérieure veillera à ce qu'elle ne ſe défaſſe point de ſon fruit, & elle avertira les Conſuls, afin qu'ils ayent ſoin de l'enfant.

VI.

Item. La Supérieure ne permettra à perſonne l'entrée de la maiſon les jours du Vendredi & du Samedi-Saint, non plus que le bienheureux jour de Pâques, à peine d'être caſſée & fouettée publiquement.

x Bordel

VII.

Item. *La Reino vol que todos las fillios debauchados, que ſeran au Bordeou, noun ſiam en gés de diſputo & jalouſié, que noun ſe derauboun, ne batoun; mas que ſian como ſorèz; que quando qualco carello arribo, que la Baylouno las accordé, & que caduno ſen ſtié a ce que la Baylouno n'en jugeara.*

VIII.

Item. *Se qualcuno a rauba, que la Baylouno faſſo rendré lou larrecin à l'amiable, & ſe la larrouno naun lo fai, que ly ſian dounados las amarinos, per un Sargean dinz uno chambro, & la ſecondo lou foué per lou Bourreou de la Cioutat.*

IX.

Item. *Que la Baylouno noun dounara intrado a gis de Juſtous; que ſe per fideſſo ſe trobo que qualcun ſie intrat & age agu connoiſſancé de calcuno dondo, que ſia empriſonat per ayé lou foué per toute la Cioutat.*

VII.

Item. La Reine veut que toutes les filles vivent ſans diſputes & ſans jalouſie ; qu'elles ne ſe volent ni ne ſe battent, mais qu'elles s'aiment comme des ſœurs ; que s'il arrive quelque querelle, ce ſera la Supérieure qui les accommodera, & on ſera obligé d'en paſſer par ſon jugement.

VIII.

Item. Si quelque fille a fait un vol, la Supérieure en fera rendre l'objet à l'amiable. Si la voleuſe ſe refuſe à la reſtitution, elle ſera fouettée, la premiere fois, par un Huiſſier dans une chambre, & en cas de récidive, par le Bourreau dans toute la Ville.

IX.

Item. La Supérieure ne recevra aucun Juif. S'il s'en trouve quelqu'un qui s'y gliſſe par adreſſe, & qui ait connaiſſance de l'une des filles, il ſera empriſonné, pour être enſuite fouetté publiquement par la Ville.

En liſant ce dernier article, on ne peut trop admirer la délicateſſe du rédacteur. Il voulait priver les Juifs incrédules d'un ſoulagement préparé pour les Chrétiens fidéles. Peut-être voulait-il traiter ces malheureux égarés comme les animaux féroces qu'on dompte par la faim & la ſoif. C'aurait été les ramener au giron de l'Egliſe par une étrange voie; mais, comme on ſçait, il y a eu des ſiécles où l'on prenait toutes ſortes de chemins pour ſubjuguer le cœur de l'homme.

En autoriſant un établiſſement ſi utile, Jeanne pouvait avoir environ vingt-trois ans. On aura peut-être peine à croire qu'une Princeſſe de cet âge ait ſongé à ſe rendre la légiſlatrice d'une pareille fondation. Mais ſi l'on penſe auſſi que dès-lors cette belle Reine avoit déjà fait pendre un mari qui lui déplaiſait; qu'elle procura le même ſort à trois autres dont elle ſe laſſa ſucceſſivement; que dans le grand art de ſe défaire ainſi des maris ennuyeux, elle n'a jamais eu d'égale

que la Reine Marie Stuard, dont la mort arracha des larmes aux assistans, & édifia toute la Chrétienté, on sera moins étonné que Jeanne se soit occupée de si bonne heure des plaisirs de ses Sujets.

Au reste, les Loix auxquelles elle en soumettait les instrumens, étaient fort sages. Il serait à souhaiter qu'on les adoptât par-tout, & que la visite entr'autres ne fût pas oubliée. Car enfin la faiblesse humaine paraît exiger des Princes quelque complaisance; mais sur-tout des attentions pour le soulagement qu'on lui prépare. Ils sont en conscience obligés de veiller soigneusement, *per evita lou mal que la jovinesso pourrié prenre.*

Cette visite semble donner atteinte à ce que j'ai dit jusqu'ici, & rejetter plus loin l'époque de la Cacomonade. Si dès le quatorziéme siécle il fallait déjà prendre des précautions avec les femmes publiques, il s'ensuit que leur commerce avait déjà aussi quelqu'effet coagulant ou corrosif. Ainsi on pourrait les soup-

pour éviter le mal que la jeunesse pourroit prendre

çonner d'avoir été dès-lors ſujettes à l'inconvénient qui occaſionne ici nos profondes recherches.

Cependant, en y réfléchiſſant bien, on voit qu'il ne réſulte de ce trait hiſtorique rien de contraire à mes principes. J'en ai pour garant l'illuſtre Médecin qui m'a fourni une partie des remarques curieuſes dont mon Livre eſt enrichi. Il prouve avec évidence que l'article IV de la Reine Jeanne ne doit point allarmer ceux qui penſent comme moi. Avant le quinziéme ſiécle, les objets de la tendreſſe de cette belle Reine pouvaient être expoſés à d'autres maux que ceux qui étaient produits à S. Domingue par une cauſe inconnue.

On ſçait aſſez que de nos jours même la Cacomonade n'eſt pas la ſeule puiſſance dangereuſe qui régne dans les lieux ſemblables à ceux que protégeait la Comteſſe d'Avignon. Rien ne peut donc ébranler la ſolidité de mes maximes. Il eſt évident que juſqu'à la fin du quinziéme ſiécle, les plaiſirs étaient peu contagieux.

On pouvait encore s'y livrer ſans beaucoup de crainte, lorſqu'un Italien jugea à propos de communiquer la Cacomonade à l'Europe, & par elle à l'Univers entier.

CHAPITRE VIII.

Introduction de la Cacomonade en Europe & en France.

IL y a trois ſiécles qu'un Génois nous a procuré le bonheur de connaître l'Amérique. On ne ſçaurait aſſez s'occuper des avantages qui nous en ſont revenus. Cette découverte nous a valu le plaiſir de porter des galons ſur nos habits, & de payer le pain trois fois plus cher. C'eſt depuis cet heureux moment que nos femmes ont des péruches, & nos matelots le ſcorbut. On ſe trouva dès-lors en Europe en état d'égorger réguliérement deux cens mille hommes chaque année, au lieu qu'auparavant les maſſacres légitimés par le droit de la guerre & des gens, n'allaient environ qu'à ſoixante mille au plus.

Le premier vaiſſeau qui aborda en Eſpagne, ainſi chargé des productions

du nouveau Monde, y excita un raviſſement général. On ne ſe laſſait point d'admirer les Héros qui avaient été chercher ſi loin, & à travers tant de périls, de nouvelles reſſources pour la félicité du genre humain. On s'extaſiait à la vûe du fruit de leurs travaux.

On appercevait ſur le tillac, & dans l'ordre le plus ſatisfeſant pour la vûe, de petites mantes de plumes incarnates teintes avec le ſang des Indiens; des boucles d'oreilles auxquelles pendaient les bouts des oreilles dont on les avait arrachées; des anneaux tranſportés avec les doigts de leurs anciens poſſeſſeurs; des plaques d'or avec les nés qui s'en étaient long-temps enorgueillis.

Les Argonautes du ſeiziéme ſiécle ſe piquaient de courage plus que de patience. Afin de s'approprier plus vîte les joyaux des Caraïbes, ils enlevaient à-la-fois les joyaux & ce qui ſervait à les ſoutenir. Tout ce qui avait l'honneur d'être couvert d'or reſtait entre les mains des vainqueurs,

avec ſon ornement. C'était épargner le temps dont les Conquérans de tous les ſiécles ont toujours avec raiſon été fort avares. Cette économie produiſit une charge abondante pour un vaiſſeau qui vint étaler en Eſpagne les dépouilles d'un autre hémiſphère.

Tandis que ce ſpectacle attirait tous les regards, on n'appercevait pas la Cacomonade cachée derriere tant de ballots précieux. Elle s'apprêtait à prendre terre, & choiſiſſait déjà ſes logemens au milieu de la foule qui l'entourait. Son débarquement fut bientôt fait. Elle ſuivit Chriſtophe & Martin Colombo juſqu'à la Cour, où une vertueuſe Reine, nommée Iſabelle, rempliſſait le trône, dont elle venait de chaſſer ſon frere.

Cette ſage Princeſſe, avec ſon mari le ſincère, le généreux Ferdinand le Catholique, avait juré au Roi de Naples, ſon parent, de le défendre. Ils avaient trouvé depuis qu'il était plus noble, plus décent & plus juſte de le dépouiller. Ils feſaient donc embarquer des trou-

pes à Barcelonne pour cette expédition.

Les troupes ſe mirent en mer avec des proviſions d'un genre tout nouveau. La Cacomonade en feſait un des principaux articles, quoiqu'elle ne fût pas couchée ſur les regiſtres des Munitionnaires. Elle partit en même temps que l'armée. Elle fit d'abord peu de progrès en Italie, dont les coutumes ne lui étaient pas favorables. Heureuſement pour elle, Charles VIII ſe mit en tête d'aller à Rome rendre une viſite au Saint Pere Alexandre VI.

Perſonne n'ignore combien cette expédition fut inutile & brillante. Nos Chevaliers Français y développerent le héroïſme le plus admirable & le plus infructueux. Ils prirent avec rapidité Milan, Florence, Rome, Naples, & la Cacomonade; mais de toutes leurs conquêtes cette derniere, dont ils ſe ſeraient défaits plus volontiers, fut la ſeule qui leur reſta. A leur retour ils la tranſplanterent dans leur Patrie, où la ga-

lanterie françaiſe l'accueillit honorablement ; & ce fut à-peu-près l'unique fruit qui revint à nos ancêtres d'une campagne ſi glorieuſe.

CHAPITRE IX.

Différens voyages de la Cacomonade.

TANDIS que l'ancienne habitante de l'Amérique s'ouvrait ainſi une entrée en France à la ſuite de tant de braves guerriers, elle s'échappait de temps en temps pour former des Colonies dans le reſte de la Terre. Elle deſcendait la Garonne, pour aller jetter l'ancre dans la Tamiſe. Elle repaſſait les Pirénées pour courir, à travers l'Eſpagne, ſe rendre en Portugal. Elle s'embarquait à Lisbonne, pour aller prendre poſſeſſion de Goa, dont elle jouit encore par indivis avec la ſainte Inquiſition.

Elle partait de Cadix pour Fès en Mauritanie, avec quelques Juifs ou Mahométans, que le religieux Ferdinand le Catholique ne voulait pas ſouffrir dans ſon Royaume. Elle pénétrait dans la Zone Torride, au mi-

lieu des ſables de l'Afrique. Elle abordait ſans crainte ces terribles femmes de la côte de Melinde. Elle s'étendait depuis les ſources du Sénégal juſqu'à la Cafrerie, depuis le Monomotapa juſqu'à l'embouchure du Nil. Elle pullulait par-tout avec les ..... qui n'étaient cependant pas ſes plus zélés Miſſionnaires. Infatigable comme eux, mais dans un autre genre, elle s'établiſſait plutôt qu'eux dans les Comptoirs les plus favorables. Elle y laiſſait des facteurs intelligens qui travaillaient à multiplier le nombre de ſes débouchés.

Elle ſe rendait plus commodément par Marſeille en Syrie & en Egypte. Elle viſitait les Echelles du Levant. Les grilles du Serrail la feſaient frémir. Elle rougiſſait de colere à la vûe d'une foule d'hommes qui loin de pouvoir la donner, n'étaient pas même en état de la prendre. Cependant, au moyen des Circaſſiennes de louage qui ne ſont pas là plus rares qu'ailleurs, & dont la

* jesuites

Loi de Mahomet permet le commerce aux Incirconcis, comme aux Croyans, elle trouvait une entrée juſques chez les fiers Muſulmans de la Secte d'Omar.

Ceux-ci la tranſmettaient charitablement aux Hérétiques, Sectateurs d'Aly, qui la voituraient aux Habitans du Mogol, adorateurs de Brama & de Viſtchnou, qui s'empreſſaient à lui donner des jonques pour la tranſporter à Macao & à Nangazaqui, aux Théologiens de Foé ou de Kaka.

Elle touchait en paſſant à la côte de Malabar. Elle ſe rafraîchiſſait aux Philippines, aux Moluques, à l'ombre des Bananiers & des Cocos. Elle s'y nourriſſait de muſcades, de gérofle & de canelle. Parvenue ainſi aux extrémités du monde, elle contemplait avec admiration l'étendue de ſa puiſſance.

Il y a, diſait-elle avec tranſport, des hommes rouges & bronzés; il y en a de couleur de lait & de couleur d'orange; il y en a de gris cendré & de noir de jais, & tout cela eſt à moi.

On en trouve qui s'enivrent avec du jus de raiſin, ou de pomme, ou d'orge, aigri par la fermentation; d'autres qui s'empoiſonnent délicieuſement avec ce même jus diſtillé par le feu; d'autres qui ſe réjouiſſent avec de la ſalive de vieille femme infuſée dans du ſuc de maïs; d'autres qui mettent dans leur nez une poudre brune & mal ſaine; d'autres qui mâchent de la chaux avec des feuilles d'arbres; d'autres qui fouettent ou égorgent leurs voiſins; d'autres qui ſe laiſſent fouetter ou égorger, & tout cela eſt à moi.

On voit des femmes qui s'étendent du plomb calciné ſur le viſage; d'autres qui ſe colorent les joues ou les bras avec de l'indigo; d'autres qui montrent leur gorge; d'autres qui ne découvrent que leur derriere; d'autres qui ſe parfument & ſe friſent pour attirer des Amans; d'autres qui leur donnent la peſte en s'arrêtant dans certain temps auprès d'eux, & tout cela eſt à moi.

O vaillant & célèbre Chriſtophe

Colombo ! ô vous mes fidèles & bien-aimés Caſtillans ! bénis ſoyez-vous à jamais, vous qui avez multiplié ma race comme le ſable de la Mer, & ma poſtérité comme les étoiles du Ciel. Puiſſent les tréſors du Potoſe devenir pour vous inépuiſables comme les miens ! Puiſſiez-vous être éternellement les ſoutiens de mon Empire, comme vous en avez été les premiers Prédicateurs !

Après s'être ainſi rendu compte de ſa reconnaiſſance & de ſes conquêtes, la Cacomonade ſe remettait en route, pour en entreprendre de nouvelles, ou pour affermir les anciennes. La voiture dont elle ſe ſervait était douce. Il n'eſt pas étonnant qu'après des voyages ſi longs & ſi rapides, elle ſe trouvât encore en état de revenir en France, dont elle paraiſſait avoir fait le centre de ſon Empire.

Il ne faut pas oublier qu'elle prenait, dans chacun de ſes paſſages, la livrée & le nom de la Nation dont elle ſortait. Elle était Napolitaine en

France, Françaiſe à Naples & à Madrid, Caſtillane à Lisbonne, Portugaiſe à Nangazaqui, Turque à Iſpahan, & Françaiſe encore à Conſtantinople (*a*). Il n'y a rien de ſi beau peut-être que de lui voir ainſi franchir les mers & les montagnes, s'élancer du Pic d'Adam ſur les pointes de l'Imaiis, & voler des rivages de la Californie à Madagaſcar. Nous avons cru que ce ſpectacle méritait bien au moins un Chapitre.

[*a*] [*Note des Libraires.*] Nous ne devons pas diſſimuler que cette aſſertion du Docteur contredit bien formellement celle que ſon Hiſtorien lui met dans la bouche au Chapitre IV de l'Optimiſme. Celui-ci fait dire à M. Pangloſſ, en propres termes, que *les Turcs, les Indiens, les Chinois, les Perſans, les Siamois, ne connaiſſent pas encore la V..... mais qu'il y a ſeulement une raiſon ſuffiſante pour qu'ils la connaiſſent dans quelques ſiécles.* Cette autorité eſt grave. Nous n'avons pourtant pas cru qu'elle dût prévaloir ſur celle de notre Manuſcrit. A Dieu ne plaiſe que nous voulions accuſer M. Ralph d'erreur ou d'infidélité : mais les Mémoires d'après leſquels il a travaillé, pouvaient n'être pas exacts ; & d'ailleurs ſon Héros, au temps où il le feſait parler, n'avait pas encore acquis toutes les lumieres que de nouveaux voyages lui ont procurées depuis.

CHAPITRE X.

De l'origine des Perruques.

NOUS avons vû la Cacomonade entrer en France par une belle porte. Elle ne tarda pas à prouver ſa gratitude à toute la Nation. Elle s'y répandit avec prodigalité. Si l'on en croit les Chroniques du temps, F.... P..... la prit ſur le trône, à côté de lui. Il ne lui en coûta que cinquante écus, la luette & les cheveux ; mais il en fut quitte pour parler bas, & pour ſe bien couvrir la tête.

Les Génies inventeurs, dont la France a toujours été pleine, ne ſouffrirent pas long-temps que leur Prince fût réduit à n'avoir d'autre coëffure que la dépouille des animaux. Ils parvinrent bientôt à lui en faire une plus noble, tirée de celle même des hommes. Des mains adroites imaginerent ces treſſes

* François premier

induſtrieuſes qui imitent l'ouvrage de la Nature, & replacent ſur un crâne dégarni une forêt de cheveux qu'il n'a point produite.

Quelqu'un a dit que ſi un Prince était borgne, la mode pourrait bien venir, parmi les Courtiſans, de n'avoir qu'un œil. L'exemple de F..... P..... n'était pas ſi difficile à imiter. Il eut la conſolation de voir ſes Sujets s'empreſſer de le ſuivre. On ne vit peu de temps après, depuis le Rhône juſqu'à la Meuſe, que des chevelures fauſſes; on n'entendit que des voix étouffées.

Il nous eſt venu depuis des Rois qui n'avaient pas perdu la luette, & les voix ſe ſont rétablies; mais les perruques ſont reſtées malgré les efforts du Clergé. Ces dignes & reſpectables Membres de l'Egliſe ont paru long-temps révoltés de l'indécence qui les avait fait naître. Ils en ont interdit l'uſage à tous ſes Miniſtres. Il n'y a pas encore long-temps qu'un Prêtre chauve obtint avec beaucoup de peine de ſon Archevêque la permiſſion

miſſion d'uſer innocemment de ce ſecours, qui peut encore paraître ſuſpect aux gens inſtruits.

La néceſſité a rendu depuis les Séculiers plus indulgens ; mais les Moines n'ont pas oublié l'origine peu honnête des perruques. Elles ſont encore bannies de tous les Couvens, au moins de ceux où l'on ſe pique de montrer une grande régularité.

Les Carmes voués par état & par goût à la chaſteté, n'ont pas toléré chez eux des coëffures qui ne lui doivent pas l'exiſtence. Les Capucins contens de porter des cheveux naturels ſur le viſage, ont négligé d'en étaler d'empruntés ſur leurs têtes. Les autres Mendians attachés à la tempérance & à leur régle, comme les Cordeliers, ou la propreté, comme les Recollets, Picpuces, &c. n'ont point voulu d'un meuble embarraſſant, que le grand S. François n'a jamais connu.

Peut-être ont-ils craint que ſon uſage ne les fît ſoupçonner d'avoir des ſtigmates d'un autre genre que ceux de leur reſpectable Patriarche.

Peut-être ont-ils redouté l'exercice du peigne dont une tête râſe les diſpenſe. Du moins il eſt certain qu'ils voyent ſans inquiétude des Barbiers intelligens ſe répandre dans les Villages, pour y faire la tonte des Payſannes; & quand ils rencontrent celles-ci ſeules, ou à l'écart, ce ne ſont point des cheveux qu'ils leur demandent.

Ce mépris décidé n'a pourtant pas été nuiſible à ce qui en eſt l'objet. Les perruques occaſionnées par un beſoin royal, ſemblent n'en avoir été que plus annoblies aux yeux des Nations Européennes. On proportionna longtemps leur volume à la dignité ou à la capacité du ſujet qui devait s'en parer. C'étoit à la Cour ſur-tout qu'on eſtimait cette maniere d'apprécier les hommes. On pouvait être sûr qu'une maſſe de cheveux de trois pieds en quarré annonçait un mérite ſupérieur à celui qui n'était ombragé que par une maſſe de deux pieds.

Ce fut là le temps de notre gloire. Il ſemble que l'honneur de nos Empires modernes ait été, comme la force

de Samſon, attaché à des treſſes myſtérieuſes que le fer devait reſpecter. Nous avons permis que le ciſeau impur des Philiſtins y touchât. La mode, comme une autre Dalila, a porté la main ſur les voiles auguſtes qui dérobaient aux yeux du vulgaire la ſageſſe & la profondeur des réflexions de nos Peres.

On ſçait auſſi ce qui en eſt arrivé. Après cette fatale opération, les Peuples modernes ſe ſont réveillés ſans force & ſans courage. Les petites perruques ancrées ſur les têtes, n'y ont plus occaſionné que de petites vûes. Ces coëffures légeres en ont laiſſé évaporer la ſubſtance que de larges couvre-chefs y nourriſſaient auparavant. Depuis ce temps nos cervelles ſe ſont volatiliſées, comme chez les Diſtillateurs mal-adroits les eſprits de la liqueur ſe diſſipent, quand le chapiteau de l'alambic n'eſt pas lutté bien exactement.

L'étendue des perruques eſt donc diminuée ; mais la puiſſance de leur mere ne l'eſt pas. On voit encore

tous les jours augmenter ſes pro-grès.

Le Pauvre en ſa cabane, où le chaume le couvre,
Eſt ſujet à ſes Loix,
Et la Garde qui veille aux barrieres du Louvre,
N'en défend pas les Rois.

D'après ce qui précéde, on voit que la Cacomonade eſt un ennemi commun, contre lequel il faut ſe réunir. Il attaque également le ſceptre & la houlette. Le ſceptre & la houlette doivent donc concourir également à le chaſſer. On en a déjà eſſayé pluſieurs moyens, mais tous peu efficaces, tous inſuffiſans.

CHAPITRE XI.

Reſſources dont on ſe ſert contre les attentats de la Cacomonade. Pourquoi ce ne ſont pas les Médecins qui entrent en lice avec elle.

L'HISTOIRE raconte qu'à la premiere bataille entre les Romains & les Grecs, ceux-ci étant reſtés vainqueurs, s'amuſerent à examiner les bleſſures qu'avaient reçues leurs camarades tués dans la mêlée. Ils virent des têtes fendues, des bras coupés, des corps percés de part en part. L'Hiſtoire ajoute que, comme leurs armes à eux ne faiſaient que des égratignures, ils ne purent ſoutenir l'idée de ſe battre contre des hommes qui donnaient de pareils coups. La vûe ſeule d'un ſabre Italien les fit trembler dans la ſuite; & cette frayeur ne contribua pas peu à faire tomber la Grece entiere au pouvoir des Romains.

On peut dire qu'il en fut de même à l'arrivée de notre voyageuſe. Les Docteurs étaient familiariſés avec les Citoyennes de nos climats. Ils traitaient ſans répugnance les indigeſtions, la fievre & les autres infirmités qui affermiſſent leurs fortunes, en excitant nos allarmes. Mais leur confiance tomba à l'aſpect d'un viſage dont Hipocrate n'avait pas anatomiſé les traits. On les vit fuir à l'approche de cet ennemi redoutable & inconnu.

Il eſt vrai que ſa préſence s'annonçait par des ſignes un peu effrayans. On laiſſait ſon nez dans ſon mouchoir. On crachait ſa langue & les glandes qui la rafraîchiſſent. En voulant jetter une pierre, on était tout ſurpris d'avoir lancé ſon bras. On ſe trouvait en moins de rien réduit à l'état de ces gardiens des Serrails, à qui la prévoyance des Turcs ne laiſſe pas de quoi exciter même l'ombre d'un ſoupçon. On crut qu'une nouveauté ſi terrible était la derniere reſſource de la mort. On ſe perſuada que le genre

humain alloit périr par cette nouvelle façon de l'attaquer.

Pour completter l'effroi, on s'imaginait qu'elle étoit contagieuſe comme la peſte. On ne ſçavait pas qu'il n'y eût qu'une façon de s'y expoſer, & qu'on fût toujours libre de s'en défendre. La défiance était répandue dans toute la ſociété. Chacun tremblait pour ſoi. On s'écartait impitoyablement des malheureux qui paraiſſaient frappés. Des Auteurs contemporains avouent qu'il en périt pluſieurs au milieu des bois, où la terreur publique les feſait abandonner.

Dans cette conſternation générale, la Faculté perdit la tête. Eſculape dérouté ceſſa de rendre des oracles. Ce n'étoit plus le moment où avec de l'eau tiéde & de l'éloquence, un Docteur parvenait à ſe faire honneur des efforts de la Nature. Ici elle reſtait dans l'inaction ; elle était accablée ſur le champ. Elle implorait à grands cris le ſecours de l'art ; & l'art interdit, humilié, ne lui prodiguait qu'une compaſſion inutile. Il était loin de

ſonger à pourſuivre une antagoniſte qu'il n'oſait pas même enviſager.

Cependant, avec le temps, l'habitude du ſpectacle en diminua l'impreſſion. Des hommes ſans titres, des charlatans plus hardis ou plus avides que les Docteurs, ſe préſenterent pour un combat où la victoire devait être fort lucrative. Ne pouvant aſſurer le ſuccès, ils vendaient au moins l'eſpérance.

On fit des épreuves; on riſqua des infuſions de végétaux; on conſeilla des préparations chymiques; on mit à contribution la Chine & l'Amérique; on cita Hipocrate; on n'avait aucunes lumieres, & déjà on diſputait avec aigreur ſur les moyens d'en acquérir.

Enfin dans cette ſituation, comme dans toutes les autres, le hazard vint au ſecours de la ſcience. On avait ſous la main un fluide blanc comme l'argent, plus peſant que lui; mais connu par ſa propriété de s'attacher aux autres métaux, & compté parmi les métaux lui-même, ſans qu'on ſça-

che trop pourquoi. Perſonne ne pouvait imaginer qu'en le broyant avec de la graiſſe, & l'appliquant enſuite ſur la peau, ou en le donnant à boire mêlé avec d'autres ingrédiens capables de tempérer ſon activité, on réuſſirait à mettre en fuite cette étrangere, dont le ſéjour devenait ſi funeſte à ſes hôtes.

A la vérité on prétend que pluſieurs Arabes très-experts s'en étaient déjà ſervis dans quelques circonſtances. Ils l'employaient, dit-on, pour tuer les poux, pour chaſſer les dartres, pour appaiſer les démangeaiſons & pour d'autres maladies de la peau. Mais leur méthode n'était point connue en Europe. Quand Avicenne ou Serapion en auraient parlé, il n'en était pas plus facile à nos ancêtres de deviner que ce qui était bon contre les poux, devait l'être contre la Cacomonade. Ce qu'il y a de sûr pourtant, c'eſt que la découverte en fut faite, qu'on l'adopta, & qu'elle réuſſit.

Le bruit ne tarda pas à s'en répandre. On en profita de tous côtés.

Ce qu'il y eut de ſingulier, c'eſt que la Faculté s'y oppoſa de toute ſa force. Elle n'avait point voulu chercher de reſſource. Elle ne parut s'animer que pour combattre, ſuivant ſon uſage, celle qu'on venait de trouver. Elle fit retentir l'Europe de ſes déclamations contre ce fluide utile qu'elle voulait reléguer dans les Barometres. Il ne tint pas à elle que l'autorité civile ne s'interposât pour en interdire l'uſage.

C'eſt ainſi qu'on a vû l'émétique décrié avec violence par les prédéceſſeurs de ceux qui l'ordonnent aujourd'hui. C'eſt ainſi qu'on a tonné avec emportement contre le quinquina, contre l'ipécacuana, &c. dans les mêmes chaires où on en détaille à préſent les vertus avec enthouſiaſme. C'eſt ainſi que de nos jours l'inoculation a trouvé des ennemis implacables parmi des gens qui paſſent pour ſages. Des Médecins, reçus Docteurs, ont ſigné un mémoire où l'on diſait qu'il fallait laiſſer les Etrangers en faire l'expérience à leurs dépens.

On aurait peine peut-être à citer des exemples plus frappants des inconſéquences où la paſſion & l'entêtement peuvent porter, même les gens inſtruits. La mode & l'opinion ſont en tout les Reines du Monde ; mais le vif-argent par ſon utilité ne méritait pas d'être ſoumis à leur caprice.

On ne le combattit pas long-temps. Il fallut bientôt s'en ſervir, après avoir eſſayé de le faire condamner. La Faculté, raſſurée par ce ſecours, voulut ſe rapprocher des infortunés qu'elle avoit trahis en quelque ſorte. Mais la place était priſe. Une Rivale, long-temps mépriſée par elle, avait ſaiſi le moment de ſon effroi.

Comme les ſignes du déſaſtre auquel il fallait remédier, étaient extérieurs, & que la Faculté régente avait paru les craindre, une autre Faculté, moins timide & plus active, ſe les était attribués. Celle-ci hazarda la premiere, avec quelque méthode, l'uſage de la liqueur argentée, qui, dans les mains des Empyriques, produiſait

peut-être autant de mauvais effets que de bons. Elle s'empara de la confiance du Public ; & quand les autres, revenus de leur effroi, voulurent reprendre un poſte dont ils croyaient pouvoir diſpoſer, leurs efforts furent inutiles.

C'était une mine plus riche que celle du Pérou qui s'ouvrait. Les uſurpateurs ont conſervé juſqu'aujourd'hui le droit d'y travailler preſque ſeuls. Les Docteurs Régens ſe voyent avec regret exclus de la ſource de tant de richeſſes. Ils eſſayent ſouvent de s'y gliſſer ; mais on ne leur permet point de manier la compoſition précieuſe qui détrône l'Etrangere, & attire l'argent des malades. On leur permet ſeulement de raiſonner ſur la théorie qui ne rend rien. On les laiſſe aborder à l'entrée de la mine. On ſouffre qu'ils éclairent les Ouvriers, s'ils le peuvent ; mais on leur interdit totalement la fouille qui ſeule eſt lucrative.

AVERTISSEMENT des Libraires au ſujet du Chapitre ſuivant.

NOUS prévenons les yeux délicats de paſſer par-deſſus tout le Chapitre qui ſuit, quoique ce ſoit le plus inſtructif de l'Ouvrage. Malgré l'envie qu'avait M. Pangloſſ de gaſer les choſes d'une façon honnête, il ne lui a pas été poſſible probablement de les adoucir dans ce Dialogue, où il ne fait que rapporter les diſcours des Interlocuteurs. Il aurait bleſſé la vraiſemblance & la vérité, en changeant quelque choſe à leurs termes. Il ne faut pourtant pas croire qu'ils ſoient révoltans. Ils n'ont que l'énergie inévitable en pareille matiere. Ils ſont traités avec autant de ménagement qu'on doit l'attendre des deux hommes illuſtres qui paraiſſent ſur la ſcéne.

CHAPITRE XII.

Dialogue entre un Mandarin & M. le Baron de Thunderthentronck ſur l'uſage du vif-argent, dans le cas dont il s'agit.

LE métal dont on vient de parler, eſt inconteſtablement la ſeule barriere que l'on puiſſe oppoſer avec ſuccès aux invaſions de la Cacomonade. Il ne ſe contente pas même d'arrêter ſes progrès; il pénétre juſqu'à ſa ſource. Il l'attaque, la preſſe, la déracine. Par-là il doit être mis bien au-deſſus de l'or, qui loin de guérir les maladies, ne fait au contraire que donner la facilité de les attraper toutes.

On aura quelqu'idée, tant de ſon efficacité, que des différentes manieres de le préparer & de leurs ſuites, ſi l'on jette les yeux ſur le petit Dialogue ſuivant. Il y a deux Interlocu-

teurs. Le premier eſt un de ces Magiſtrats lettrés, qu'on nomme à la Chine *Colao*, & que les Européens ſe ſont aviſés de nommer *Mandarins*, ſans qu'on en ſçache trop la raiſon. Le ſecond eſt le fils de mon reſpectable Maître Monſieur le Baron de Thunderthentronck. J'eus la conſolation de le retrouver à Pequin l'an de grace 1761. Il commençait à y être élevé en dignité. Il eut alors avec un Mandarin du troiſiéme ordre la converſation ſuivante, qu'il a eu la bonté de me communiquer.

LE MANDARIN.

Bon jour, mon révérend Pere. Je me ſuis fait apporter ici dans ma lanterne couleur de laque, ſans découpure. Je n'ai avec moi que trente hommes à cheval, avec dix-huit tambours. Je vous en fais mes excuſes; mais j'étais bien-aiſe de vous voir *incognito*.

LE BARON.

Serions-nous aſſez heureux pour

pouvoir être utiles à votre Excellence ?

LE MANDARIN.

Oui ; vous pouvez me faire un grand plaiſir.

LE BARON.

Voudrait-elle voir expirer un chat dans la machine pneumatique, ou détourner le tonnerre avec l'aiguille électrique ?

LE MANDARIN.

Non, ce n'eſt pas cela qui m'amene.

LE BARON.

Voudrait-elle ſe défaire de quelques balles de ſoie crue, de quelques vieilles porcelaines pour envoyer en Europe ? Il eſt grand temps, Monſeigneur, je vous en avertis. Elles vont bientôt baiſſer de prix, depuis que de ſçavans Chimiſtes en ont découvert le ſecret.

LE MANDARIN.

Cela ne m'inquiéte guères.

LE BARON.

Vous voudriez peut-être aller à confeſſe, & obtenir la rémiſſion de vos péchés par l'interceſſion de Saint Ignace de Loyola, du bienheureux François Regis, du grand Saint François de Gonzague, qui ſe mettait ſur la poitrine un linge mouillé pour empêcher ſon cœur de s'enflammer par l'amour de Dieu.

LE MANDARIN.

Eh non. Je ne veux point tout cela. Il s'agit uniquement de m'apprendre de quel ſecret vous vous ſervez vous autres, quand vous avez la.....

LE BARON.

Ah! ah! Monſeigneur. A nous! Là....! Fi donc.....

LE MANDARIN.

Eh ſans doute, mon R. P. Je l'ai bien, moi qui vous parle. J'ai pourtant ſoutenu tous mes examens avec

x voile

honneur. J'ai été reçu au grand concours, la premiere année de l'Empereur Jontchin. Je manie le pinceau auſſi-bien qu'aucun lettré de l'Empire : c'eſt à la beauté de mon écriture que je dois ma place, & j'ai la..... Pourquoi ne l'auriez-vous pas auſſi quelquefois ?

LE BARON.

Mais votre Excellence oublie quelle robe j'ai l'honneur de porter. On nous a bien reproché en quelques endroits de faire beaucoup de mal aux hommes ; mais on ne nous a jamais accuſés d'un commerce trop direct avec les femmes.

LE MANDARIN.

Ma foi, tant mieux pour vous. Que n'ai-je toujours été auſſi prudent ! je ne ſerais pas dans l'embarras qui me procure l'honneur de vous voir. Sur le dernier vaiſſeau qui vous a apporté des piéces d'écarlate, des chapelets, des pendules & des orgues, il y avait une très-belle fem-

me. N'en avez-vous pas entendu parler ?

LE BARON.

Point du tout. Nous ne ſommes pas curieux de ces nouvelles-là. C'eſt le Diable, Monſeigneur, qui ſe cache ſous de pareilles figures.

LE MANDARIN.

Cela ſe peut ; mais il y eſt bien déguiſé. J'étais ſur le port à l'inſtant du débarquement. Je vis deſcendre cette femme de la chaloupe. Elle avait le nez ſi joliment applati ! Elle ſerrait les paupieres avec tant de délicateſſe ! Sa bouche était ſi bien fendue, ſi agréablement coupée depuis la naiſſance d'une oreille juſqu'à l'autre ! & un pied, mon Pere, un pied ! Mon pouce aurait rempli ſa pantoufle. Je défie qu'on ait jamais rien vû de plus beau, depuis le fleuve Jaune, juſqu'au fleuve d'Oubli.

LE BARON.

L'intervalle eſt pourtant bien long entre ces deux fleuves-là.

LE MANDARIN.

N'importe. J'admirais l'économie de la Nature, en voyant ce petit pied-là. Quelles délices, disais-je en moi-même, si les proportions sont exactement suivies par-tout!

Je m'apperçus bientôt que la Nature était sujette à s'oublier, & je voudrais bien n'avoir acquis d'expérience que sur ce point-là. La belle Etrangere avait été insultée par un Matelot. Dès qu'elle sçut que j'étais le Gouverneur, elle me demanda vengeance. Je lui proposai des conditions; elle les accepta. J'ai fait punir le Matelot. Je me suis cru le plus heureux des hommes. Le pauvre Diable a eu la *Cangue*; & moi, mon Pere, bien autre chose.

LE BARON.

C'est Dieu qui vous punit, Monseigneur. Il ne veut pas qu'on ait trop de complaisance pour les femmes. Il a dit, *non mœchaberis*, & vous souffrez justement....

vous ne f.. rés point

LE MANDARIN.

Mon Pere, je ne ſçais ſi c'eſt Dieu qui m'a rendu malade ; mais je vois bien qu'il faut que les hommes me guériſſent. Nos Médecins refuſent de m'entreprendre : on vous dit habile ; l'êtes-vous aſſez pour m'indiquer un reméde ? Je vous prendrai trois groſſes de chapelets, & je vous donnerai cent livres de thé Peco, qui n'aura point été bouilli.

LE BARON.

Allons, voyons. Quoique nous ſoyons peu ſujets aux maladies, nous portons toujours avec nous de toutes ſortes de remédes, comme quantité d'autres choſes que nous faiſons accepter aux autres, & dont nous n'uſons pas. Il s'agit ici de choiſir une méthode.

LE MANDARIN.

Mais il ſemble qu'il faut prendre la meilleure & la plus connue.

LE BARON.

Cela eſt bientôt dit ; mais croyez-vous le choix ſi aiſé ? De toutes les méthodes que je connais, il n'y en a pas une qui ne ſoit appuyée & combattue par de grands noms, par de forts exemples & par de beaux raiſonnemens.

LE MANDARIN.

Les noms & les raiſonnemens ne ſont rien. Il ne faut s'arrêter qu'aux exemples.

LE BARON.

Oui, à la Chine. Mais il y a des Pays où l'on penſe tout autrement. Pour peu qu'une choſe puiſſe paraître utile, on commence d'abord par demander de qui elle vient. On argumente enſuite pour prouver qu'elle eſt mauvaiſe ; & ſi enfin on avoue qu'elle eſt bonne, c'eſt toujours le plus tard qu'on peut. Préſentement, de quelle façon voulez-vous être traité ? Eſt-ce par les frictions ?

LE MANDARIN.

Qu'entendez-vous par-là ?

LE BARON.

Je prendrai un peu de cet ongnent qu'on appelle du *Neapolitanum*. Il eſt compoſé de graiſſe & de mercure. Je vous en frotterai tous les jours une certaine portion du corps. Au bout de quarante jours, vous vous trouverez couvert d'une croute huileuſe, depuis le talon juſqu'à la clavicule, & depuis les omoplates juſqu'au bout des ongles. Vous ſerez gras, puant, inſupportable à vous-même.

LE MANDARIN.

Mais guérirai-je enfin ?

LE BARON.

Il y a lieu de s'en flatter.

LE MANDARIN.

N'y aura-t-il pas d'inconvéniens à craindre ?

LE BARON.

Pardonnez-moi. Votre tête s'enflera prodigieuſement. Vos dents s'ébranleront & tomberont peut-être. Vous aurez les gencives & la gorge ulcérées. Vous rendrez une quantité de ſalive effrayante. Vous pourrez en perdre ou un œil, ou un bras, ou une jambe, ou la luette (*a*), comme le défunt Roi de glorieuſe mémoire F.... P....., & beaucoup d'autres qui, avec moins de réputation, n'ont pas eu plus de bonheur.

LE MANDARIN.

Mon Pere, je ne veux point de frictions.

LE BARON.

On pourrait les modérer, en vous les adminiſtrant par extinction. Il faudrait toujours vous frotter, mais avec plus de ménagement. Je vous ferais prendre du lait quelquefois,

(*a*) Lettres de Gui Patin, *let.* 133.

pour

pour ſuſpendre l'effet du mercure, s'il eſt trop fort. Vous cracherez moins, vous enflerez moins, vous puerez moins. Cela eſt plus commode.

LE MANDARIN.

Y aura-t-il quelque péril ?

LE BARON.

Le plus grand ſera de ne pas guérir.

LE MANDARIN.

Oh ! oh !

LE BARON.

Sans contredit. Le reméde étant plus doux, ſera auſſi moins actif. Les molécules bienfeſantes ne pourront pas aller chercher auſſi avant les parties impregnées du venin. Pour peu que celui-ci ſoit abondant, il en reſtera aſſez pour vous rendre bientôt beaucoup plus mal que vous n'êtes. Dans cinq ou ſix ans *après quelqu'intervalle lucide*, vous vous trouverez de nouveau *conſtitué malade*, comme dit quelque part un très-habile

Professeur d'Eloquence en l'Université de Paris.

LE MANDARIN.

Cela est désolant. Ah ! mon ami ; qui l'aurait dit, en voyant un si petit pied !

LE BARON.

N'en dites pas de mal : ce n'est pas lui qui vous a blessé. Au reste, ne vous désespérez pas : vous pourriez essayer de la fumigation.

LE MANDARIN.

Comment s'y prend-on ?

LE BARON.

On vous mettrait debout & tout nud dans une boîte de sapin bien close, dont vous ne sortiriez que la tête. Par en bas, on vous passerait sous les fesses un réchaud allumé avec du mercure sur les charbons. Ce fluide volatilisé par le feu, retenu autour de vous par la machine, & par un grand manteau dont elle serait couverte, pé-

nétrerait peu à peu dans les pores, vous ſueriez beaucoup, & peut-être à la fin vous vous trouveriez guéri. Il y a des gens qui ont eu lieu de ſe louer de cette méthode.

LE MANDARIN.

Elle n'eſt pas de mon goût. En vérité, voilà qui eſt étrange. Vous êtes ſi habile, & tous vos ſecrets ſe réduiſent à faire enfler la tête, ou à ne procurer qu'une guériſon incertaine, ou à mettre un réchaud ſous le cul.

LE BARON.

Attendez, je ne ſuis pas au bout. On pourrait vous traiter avec les panacées, avec pluſieurs ſortes d'œthiops minéral. On pourrait vous donner une ſolution de mercure par défaillance, ou des teintures d'or & d'argent. Je n'ai pas de tout cela : mais notre Frere Apothicaire vous en fera, ſi vous voulez.

LE MANDARIN.

Eh morbleu, laiſſez-là ce qu'on pourrait faire, & dites-moi ce qu'il faut que je faſſe.

LE BARON.

Voulez-vous m'en croire ? Vous voyez cette petite boîte rouge : à votre place, je m'en tiendrais-là.

LE MANDARIN.

Elle contient un grand nombre de boules griſes. Comment les appellez-vous ?

LE BARON.

On les nomme en Europe, *Dragées de Keiſer*. M. Keiſer eſt un Praticien Allemand & mon compatriote, qui a imaginé une compoſition toute nouvelle contre la maladie dont vous vous plaignez. Si vous m'en croyez, vous ferez uſage de ſa recette. Je vous gouvernerai, vous guérirez certainement.

LE MANDARIN.

En êtes-vous bien sûr ?

LE BARON.

Si sûr que ce n'eſt qu'après votre guériſon que je veux les cent livres de thé.

LE MANDARIN.

Je compte ſur votre parole. Je m'en tiendrai aux boîtes rouges. Allons, je vais commencer ſur le champ à me traiter. Vous devez tout attendre de ma reconnaiſſance.

CHAPITRE XIII.

Prodigieux progrès de la Cacomonade. Moyens à prendre pour s'en défaire.

ON vient de voir ci-deſſus que les Compagnons du Révérend Pere Baron de Thunderthentronck avaient porté le ſecret & la réputation de M. K ..... juſqu'à la Chine, avec la poudre fulminante, les *Agnus Dei* & les larmes Bataviques. On lui a entendu faire l'éloge en peu de mots de ces fameuſes dragées, & en recommander l'uſage à ſon Proſélite. Cela ſemble un peu contredire ce que nous avons dit au Chapitre X. On y trouve que toutes les reſſources imaginées juſqu'ici, ſont peu efficaces & inſuffiſantes.

Mais nous avons parlé de leur inſuffiſance quant à l'eſpéce des hommes en général, quant à la totalité des accidens qu'ils ont à craindre en

commun, & non pas relativement à chaque individu. Il eſt certain qu'on réuſſit à rétablir les particuliers. On les lave de la ſouillure qu'ils ont contractée avec imprudence. On leur ôte ce qu'ils ont acquis; on leur rend ce qu'ils ont perdu, à l'innocence près, qui, comme l'occaſion, n'a des cheveux que pardevant, & qu'on ne rattrape plus dès qu'on l'a une fois laiſſée échapper.

Mais le genre humain n'en reſte pas moins attaqué. La Cacomonade, ſemblable à l'hydre de la Fable, n'a pas plutôt perdu une tête, qu'elle en recouvre dix. Tandis que cent malades travaillent à s'en défaire, mille la recherchent avec empreſſement; de ſorte que, malgré les flots d'argent liquide dont on inonde l'Europe, la néceſſité de l'employer devient chaque jour plus preſſante & plus ſenſible. On ne réuſſira jamais à s'en délivrer, qu'en écraſant d'un ſeul coup le monſtre qui nous dévore les entrailles. C'eſt, comme on vient de le dire, une hydre qui ſe multiplie par

ſes pertes mêmes. Pour l'exterminer, il faut couper à-la-fois toutes ſes têtes. Pour l'empêcher de renaître, il eſt néceſſaire d'y appliquer le fer & le feu ſur le champ.

Les Gouvernemens deviendront, dès qu'ils auront le courage de le vouloir, des Hercules capables de cette opération héroïque & ſalutaire. Il ne s'agira pour cela, de leur part, que de renouveller, & ſur-tout de veiller à faire exécuter des précautions priſes depuis long-temps à ce ſujet, & autoriſées par le conſentement des anciens Peuples dans des occaſions bien moins intéreſſantes.

Les lépreux, chez les Juifs, étaient bannis de l'enceinte des Villes. Il y avoit peine de mort contre ceux qui ſe hazardaient à y rentrer. On leur ôtait le maniement des affaires. On les ſequeſtrait de la ſociété humaine; & quoiqu'un des priviléges de leur état fût de ſerrer avec plus de force les nœuds du lien conjugal, comme on l'a vû, on exigeait qu'ils allaſſent porter au loin leurs talens & leurs démangeaiſons.

Cette politique ſage a été depuis imitée dans tous les Pays curieux de leur conſervation. En France même on en a fait uſage d'abord contre la lépre, quand elle eut jugé à propos de ſe tranſplanter des bords de la Mer morte ſur ceux de la Méditerranée, & qu'elle eut paſſé du Jourdain dans la Seine. On s'en ſouvint enſuite à la premiere deſcente de ſa rivale de l'Amérique. Les Magiſtrats infatigables, qui veillent au repos & à la ſécurité des Habitans de Paris, rendirent contre cette production de Saint-Domingue les Arrêts les plus ſéveres. Ils firent des Ordonnances pour en défendre le tranſport dans l'intérieur de la Ville, & en faciliter la prompte exportation. Dès avant l'an 1498, on trouve des Réglemens de Police qui tendent à cet objet.

Ils commandent à toutes perſonnes ſuſpectes d'alliance avec la Princeſſe de l'Amérique, à quiconque s'eſt laiſſé ſurprendre à ſes artifices, *de quitter Paris dans les vingt-quatre*

heures, ſous peine de la hart. On annonce qu'il ſe trouvera à la porte par laquelle il leur eſt enjoint de ſortir, *des diſtributeurs chargés de leur donner à chacun quatre ſols pariſis, pour les indemniſer des frais du voyage.* Les riches même, & les Naturels du Pays, ſont exclus des rues, ſous peine, s'ils y ſont rencontrés, *d'être jettés dans la riviere* (a). On les renferme dans leurs maiſons, s'ils en ont, ou dans des édifices publics conſacrés à cet uſage, s'ils n'en ont pas qui leur appartiennent. On ſe charge de les y fournir de vivres, & de tous les ſecours qu'exige leur état, juſqu'à ce qu'ils ayent abjuré le joug de l'Ennemie, & qu'ils ſe ſoient mis en état de figurer dans la ſociété ſans rougir, ou ſans la troubler.

Tels ſont les Réglemens qu'il faut ſe hâter de remettre en vigueur, avec quelque modification pourtant. Il eſt très-bon de punir de la hart tous

(a) Voyez les Regiſtres du Parlement & du Châtelet.

ceux ou celles qui, après un certain temps marqué pour les purifications, oſeront reparaître avec des ſouillures. Mais ce ne ſerait pas aſſez de leur donner quatre ſols pariſis pour leur voyage. Tout ce qu'on y gagnerait, ce ſerait de les envoyer planter la Cacomonade chacun dans leur Pays. Elle s'y multiplierait, pour peu que le terrein fût favorable à ſa propagation. On en verrait bientôt les fruits refluer vers la Capitale avec impétuoſité.

Il ne ſuffit donc pas de chaſſer les Sujets de l'Etrangere. Il eſt bien plus sûr & bien plus raiſonnable de les arracher à cette ſujétion importune. Il faut leur ouvrir des aſyles où ils puiſſent s'affranchir ſans inquiétude, & que la facilité d'y briſer leurs fers leur en faſſe naître l'envie. Il faut établir dans chaque Ville ou Bourg, un lieu conſidérable, une maiſon où tout repentant, quel qu'il ſoit, puiſſe être reçu & admis à faire pénitence. Il faut qu'on ſoit maître de payer ou de ne pas payer, d'y reſter connu ou in-

connu. Il faut qu'on y admette les gens de tout âge, de toute condition, même avec des masques, s'il s'en présente. Comme ce ne sont pas essentiellement les visages qui ont besoin de secours, il est clair que les assistans n'ont pas besoin de les connaître, pour soulager ceux qui les implorent.

CHAPITRE XIV.

Réponſe à quelques objections qu'on pourrait faire contre les moyens de ſupprimer la Cacomonade.

ON ſe récriera ſans doute ſur ces établiſſemens. On dira que dans un temps où l'Etat n'a pas d'or pour ſes beſoins, il ne ſçaurait ainſi prodiguer le vif-argent pour ceux de ſes membres. Ceux qui parleraient ainſi, ſeraient des politiques bien cruels, ou des raiſonneurs bien peu inſtruits de la véritable économie.

Si la peſte était à Marſeille, l'indigence de l'Etat empêcherait-elle qu'on n'y fît marcher des troupes ? Ne trouverait-on pas de l'argent à y envoyer, ou pour ſecourir la Ville, ou pour en interrompre la communication ? Or la Cacomonade eſt vraiment bien pire que la peſte.

Celle-ci n'attaque que la génération

préſente. L'autre anéantit, ou du moins abâtardit preſque ſûrement les générations futures. L'une a l'abord effrayant. La ſageſſe peut s'en défendre ; il y a des précautions certaines pour l'écarter. L'autre ne marche qu'avec le plaiſir ; elle commence par aveugler la ſageſſe, & finit par la renverſer. Elle a donc bien plus de facilité pour ſe répandre. Elle a des ſuites plus funeſtes. Elle exige donc encore plus de ſoins du Gouvernement.

Ces ſoins ne ſeraient pas auſſi diſpendieux qu'on ſe l'imagine. D'abord on a les anciennes Léproſeries dont on pourrait affecter les revenus & les bâtimens à cette œuvre utile. Ce ſerait ſuivre l'intention des Fondateurs. La Cacomonade a ſuccédé à la lépre. Elle doit recueillir les fruits de cette riche ſucceſſion. On ne ſçaurait lui conteſter ſes titres.

Enſuite, qui doute qu'au premier bruit de ce projet, la charité publique ne s'éveillât ? Combien de Princes de l'Egliſe, de Paſteurs vigilans, s'empreſſeraient, par un zéle déſintéreſſé,

à préparer un azile contre des maux dont ils ſouffrent, dès que leurs ouailles en ſont attaquées ! Combien de dévotes imiteraient leur exemple ! Avec quelle éloquence les Directeurs ne prêcheraient-ils pas la néceſſité de multiplier des établiſſemens deſtinés à cacher des faibleſſes, ou à mettre la force en état de ſe reproduire ſans danger ? Il eſt certain que ces retraites ſeraient bientôt les maiſons du Royaume les plus riches, comme les plus fréquentées. Elles deviendraient en très-peu de temps l'entrepôt le plus commode pour ſecouer le joug de la Cacomonade, comme L*.... a été juſqu'ici le plus ſûr pour s'en charger.

La facilité de la premiere opération rendrait criminel le refus de s'y prêter. La Juſtice ne ferait rien que d'équitable en prononçant la peine de mort contre ceux qui en ſeraient convaincus. Il y a cependant des cœurs tendres, chez qui la douceur dégénere en faibleſſe. Ils s'alarmeront de cet Ar-

* Lisbonne.

rêt ſévere. Ils ne verront pas de proportion entre le châtiment & la faute.

Il eſt ſi doux, ſi naturel, diront-ils, de braver les riſques dont elle eſt la ſuite. Serait-il juſte de punir par un ſupplice honteux une erreur d'un moment ? Pourrait-on ſe réſoudre à donner la mort à un Etre raiſonnable, parce qu'il aura joui mal-à-propos de la vie ? Voici ce qu'on pourrait leur répondre.

Je conviens, Meſſieurs, que mon avis peut paraître dur. Mais examinez donc ce qui ſe paſſe ſous vos yeux. Qui ſont ces miſérables que vous voyez enchaînés en calote rouge ſur des Galeres ? Qui ſont ceux dont l'exécution fait courir tant de peuple dans les Places publiques ? Il y a parmi eux des gens qui ont fait la fraude, la contrebande. La Loi s'arme d'une rigueur inflexible, & les condamne ſans pitié.

Mais, je vous prie, y a-t-il une plus terrible contrebande que la Cacomonade ? Peut-on mettre l'intro-

duction de ſes préſens en paralléle avec celle du tabac de Hollande ou d'Eſpagne ? La cochenille, toute rouge qu'elle eſt, peut-elle ſoutenir la comparaiſon avec de certains boutons pourprés, qu'il n'eſt pas honnête de nommer ? ×

Si vous faites ramer, ſi vous pendez, ſi vous rouez ſans répugnance de pauvres gens, pour vous avoir apporté à bon marché je ne ſçais quelle poudre brune, jaune ou couleur de feu, que devez-vous donc à ceux qui oſent empoiſonner la ſource des plaiſirs ? Que ne ferez-vous pas à des audacieux qui ſe hazardent à porter le deuil dans le ſanctuaire de la volupté, & les larmes dans le ſéjour de la joie ?

L'humanité éclairée ordonne ſans doute leur punition en faveur de l'humanité ſouffrante. Il faut donc, ſans héſiter, marquer un temps fixe, après lequel perſonne ne ſera plus reçu à ſe montrer affligé d'un accident dont il aura pu ſe délivrer.

× poulains qui viennent aux aines

Il faut traiter la Cacomonade comme marchandiſe étrangere, & en confiſquer les porteurs ſans miſéricorde.

CHAPITRE XV.

Précautions à prendre pour empêcher la rentrée de la Cacomonade, & Concluſion de cet Ouvrage.

CE ne ſerait pas encore aſſez que de prohiber les effets ſuſpects, il faudrait auſſi des précautions pour en empêcher l'entrée. Il faudrait des Bureaux, des Commis, des Gardes pour veiller ſur les paquets propres à receler cette triſte eſpéce de contrebande; & c'eſt à quoi j'ai pourvu.

L'Empereur Heliogabale ou Elagabale, fameux par ſon grand nez, avait, dit-on, établi un Sénat de femmes. Cette auguſte Compagnie devait juger toutes les affaires du ſexe. C'eſt devant elle qu'on rapportait les petites querelles, les tracaſſeries de ménage, les brouilleries entre les Amans. Elle décidait auſſi en dernier reſſort des modes, des coëffures, des

ajuſtemens de toute eſpéce. C'eſt cette politique que je voudrais qu'on pût imiter dans Paris, dans toute la France, & même dans toute l'Europe.

On y a placé par-tout des corps-de-garde chargés de veiller pour l'intérêt des Fermiers. On y voit des chaînes de ſurveillans qui ſe donnent la main de toutes parts pour éloigner les fraudeurs, & déconcerter leurs ruſes. Il y a une liaiſon intime entre ces détachemens qui hériſſent les frontieres & les compagnies opulentes, qui recueillent dans le centre le fruit de leurs ſoins. Ne pourrait-on pas imiter auſſi cette Police dans l'établiſſement dont il s'agit ?

On formerait dans les Capitales des Bureaux d'un nombre de filles inſtruites, qui auraient gagné leur vétérance à l'..... Ce ne ſeraient ni les trois Graces, ni les neuf Muſes. Ainſi on pourrait les compoſer de quarante, comme l'Académie françaiſe, ou de ſoixante, comme la Ferme générale. On n'y admettrait que les meilleures connaiſſeuſes, les plus ſtilées aux exercices du magaſin, les

plus familiariſées avec les caracteres de la fraude, & les plus propres par conſéquent à la découvrir, malgré l'adreſſe des Contrebandiers.

A l'inſtar du Bureau général, on en formerait d'autres particuliers dans les Villes de Province & ſur tous les paſſages ; ce qui entretiendrait entre la tête & les membres une correſpondance auſſi utile qu'inſtructive. Ces redoutables Aſſemblées tiendraient leurs ſéances tous les jours ſoir & matin. Tout Etranger, arrivant ſur la frontiere, ſerait tenu d'y venir faire ſa déclaration.

C'eſt-là qu'il ſerait viſité ſans ménagement. Suivant ſon état, on lui expédierait un *paſſe-debout*, ou bien on marquerait d'un cachet la marchandiſe prohibée, afin qu'on ne pût en faire uſage, juſqu'à ce qu'elle eût été parfumée dans la maiſon ſalutaire où on l'enverrait.

Le beau ſexe ne ſerait pas exempt de cette cérémonie. Elle paraîtrait gênante d'abord ; mais on s'y accoutumerait bientôt. On s'eſt bien habi-

tué à voir à chaque porte des mains groſſieres, & quelquefois infidéles, ſe promener dans les malles, en déranger l'ordre, gâter ſouvent ſans retour ce qui y eſt renfermé. Il faudrait peu de temps pour s'habituer à ſentir des mains douces, & façonnées par un long uſage à rendre leurs attouchemens agréables.

Il faut remarquer qu'en compoſant ainſi les Bureaux de femmes éclairées, & connues pour l'être, on remédierait aux inconvéniens qui naîtraient de toute autre adminiſtration. Il n'y a point de femme qui eût à rougir d'être ſoumiſe à l'inſpection des perſonnes de ſon ſexe. On ne rencontrerait point d'homme qui refuſât de ſe produire ſous les yeux d'un Tribunal fameux par ſon expérience. Il n'y aurait donc aucune difficulté. La pudeur & la ſanté des deux ſexes ſe trouveraient par-là à couvert des atteintes qui pourraient, ou effaroucher l'une, ou altérer l'autre.

Voilà mon projet tel que je l'ai

conçû. Je le ſoumets aux lumieres des Politiques devenus nombreux dans ce ſiecle de Philoſophie. Je puis aſſurer que j'ai eu en vûe uniquement l'utilité publique, & le bien du Monde entier, qui eſt devenu ma Patrie. Je fais des vœux pour qu'il parvienne entre les mains des gens en place. Je ſouhaite que leur intérêt particulier les porte à concourir, en l'adoptant, à l'avantage général.

Pour vous, Mademoiſelle, s'il eſt jamais adopté, on n'oubliera point que c'eſt ſous votre nom qu'il a paru pour la premiere fois. Tout Paris vous nommera par acclamation à une place dont vos travaux vous ont déjà rendue digne. Je vous verrai, avec une joie indicible, briller à la tête du Sénat auguſte dont je viens de donner le plan. Vous deviendrez l'Inſpectrice des armemens de Cythere, & la Pilote des amours. Vous apprendrez à la jeuneſſe à voguer ſans péril ſur l'Océan

orageux des plaisirs, en dirigeant son gouvernail avec l'art que donne l'expérience. Vous lui montrerez à éviter des écueils que vos pareilles ont, comme dit un grand homme, *souvent marqués* par leurs naufrages.

FIN.

BIBLIOTHEQUE DE L'ARSENAL